This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 412664

FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS.

ÉTUDE

SUR

SAINT ATHANASE LE GRAND

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

Par M. l'abbé BARRAL,

Du diocèse de Montpellier.

Ὁ γὰρ ὅσον καὶ οἷος περιβόητος, καὶ τῆς τοῦ θεοῦ Ἐκκλησίας θεμέλιος Ἀθανάσιος.

Admirable dans sa vie et dans ses mœurs, fondement de l'église de Dieu, tel fut Athanase.

DAMASC. *Oratio pro defunct.*

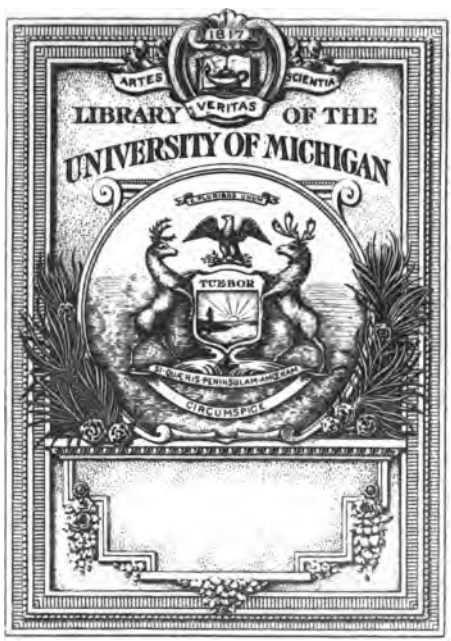
PARIS.

L. VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DELAMBRE, 9.

1863

115



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library

BR
1720
.A7
B27

115

ÉTUDE

SUR

SAINT ATHANASE LE GRAND

PARIS. — IMPRIMERIE E. DONNAUD, RUE CASSETTE, 9.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS.

ÉTUDE

SUR

SAINT ATHANASE LE GRAND

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

Par M. l'abbé BARRAL,

Du diocèse de Montpellier.

Ὁ ἐν βίῳ καὶ λόγῳ περίβλεπτος, καὶ τῆς τοῦ θεοῦ Ἐκκλησίας θεμέλιος Ἀθανάσιος.

Admirable dans sa vie et dans ses mœurs, fondement de l'Eglise de Dieu, tel fut Athanase.

DAMASC. *Oratio pro defunct.*

PARIS.

L. VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DELAMBRE, 9.

1863

BR
1720
.A7
B27

A

SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE MONTPELLIER

HOMMAGE DU PLUS PROFOND RESPECT

P. BARRAL.

Exch.
U.M. Law Library
9-9-1932

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Saint Athanase, à qui la postérité a conservé le surnom de *Grand* que ses contemporains lui avaient donné, est peut-être, de tous les Pères de l'Église, celui dont la gloire est le mieux établie. L'éclat et la sainteté de sa vie, la pureté de sa doctrine, la profondeur de son génie, la beauté de son caractère, la force de son éloquence lui donnent, dans l'histoire de la société chrétienne, une physionomie incomparable.

Élevé jeune encore sur le siége patriarcal d'Alexandrie, où saint Marc avait porté un rayon de l'autorité apostolique, Athanase devient l'égal même des plus grands. Ami ou adversaire des empereurs, chéri de son peuple et redouté de ses ennemis, quand il fuit ou qu'il se cache, la paix disparaît avec lui, l'Empire lui-même semble ébranlé. Lumière des conciles, conseiller et directeur des papes, dans ces temps de persécutions et d'intrigues, où l'Arche du monde paraît sur le point de sombrer comme dans les flots d'une mer agitée par la tempête, c'est vers lui, comme vers un phare sauveur, que se tournent tous les regards.

Lorsque, dans l'Église, les colonnes les plus fermes

sont renversées ; quand Osius et Libère, après avoir courageusement résisté, succombent, sous les coups redoublés de la violence et de la perfidie, resté seul inébranlable au milieu de ces ruines, Athanase semble porter en sa personne les destinées du Christianisme.

Mais c'est surtout dans la doctrine qu'éclate la gloire du grand évêque. Défenseur de la divinité du Verbe incarné, sa foi est la foi des conciles, la foi de l'Église entière, la foi de la Tradition et de l'Évangile. Il la maintient avec force, dans son intégrité, contre toutes les subtilités de l'hérésie la plus astucieuse et la plus persévérante qui fut jamais. Les évêques font consister leur gloire à prouver qu'ils l'ont gardée, et leur vertu à y revenir, quand ils l'ont abandonnée.

Jamais en deçà, jamais au delà ; dans toutes les questions qu'il a traitées, il semble avoir touché le point central de la vérité ; et une postérité de quinze siècles, où, sous des formes et dans des intérêts divers, le dogme a été toujours attaqué, toujours défendu, n'a rien trouvé à blâmer, ni à réformer dans la doctrine de ce défenseur de la foi. Elle a attaqué saint Justin, condamné Origène, blâmé Tertullien, soupçonné Eusèbe, mal compris saint Augustin ; mieux peut-être que tous les autres Pères, dans le domaine de la doctrine, Athanase est resté absolument inattaquable.

Cependant, aussi grand docteur que scrupuleux défenseur de la foi, il ne s'est point contenté d'en conserver pur et intact le dépôt sacré. Son génie, aussi hardi qu'il était sûr, a pénétré les profondeurs les plus cachées

du dogme chrétien, pour en mettre les diverses parties dans la lumière de la plus parfaite unité. Pour Athanase, la création, le péché, la rédemption, la grâce, l'Église, les sacrements : toute l'économie de la religion se rattache, par des nœuds indissolubles à l'incarnation du Verbe, et se résume admirablement dans la personne divine du Sauveur Jésus, Dieu et homme tout ensemble.

Ses adversaires, pour la plupart, esprits orgueilleux et légers, dans lesquels la foi n'a porté qu'une lumière incertaine, d'une science équivoque de l'Écriture et des Pères, élèvent, à grands frais d'arguments et de textes, l'édifice tout humain de leur hérésie; Athanase les rappelle aux vrais principes de la foi, à l'intelligence de l'Écriture, au respect de la Tradition, à l'amour de ces réalités divines dont le Rédempteur a déposé le germe vivant dans nos âmes. Il brise les arguments; il explique les textes ; il démêle, avec une rare sagacité, la trame subtile que leur habileté a tissée. Il démasque les dangers et montre les abîmes que recouvrent ces raisonnements spécieux. Sa logique inexorable ne leur laisse ni fin ni trêve, qu'elle ne les ait contraints à s'avouer vaincus. De sorte qu'on peut dire que l'Arianisme, la principale hérésie qu'il a combattue, fût mort sous ses coups, si la protection toute politique des empereurs ne lui avait conservé un reste de puissance et de vie.

La Providence couronna tous ses dons dans Athanase, en le douant d'un beau caractère; par là, à notre sens, il est le type du grand évêque. Inflexible sur les principes, indulgent envers les personnes, aimable et

grave à la fois, il unit, par la plus heureuse alliance, la fermeté et la douceur, la simplicité et la prudence. Il semble avoir trempé son âme aux sources les plus pures du Christianisme, et s'être inspiré au cœur divin de celui qui résumait ainsi, à ses apôtres, toute la conduite de la vie : « Soyez prudents comme des serpents, simples » comme des colombes (1). »

Au milieu de toutes les vicissitudes et de tous les périls d'une longue carrière épiscopale, dans les conjonctures les plus heureuses comme dans les plus critiques, Athanase ne s'est jamais départi de ses principes. Il défend la vérité toujours et contre tous ; mais, pour lui donner des adorateurs, il n'en appelle qu'à la persuasion ; attentif et ardent à profiter des circonstances, pour étendre son empire et ruiner le mensonge et l'erreur. Son éloquence, toujours égale à sa pensée, le place parmi les plus illustres ; et, parfois même, elle atteint la perfection.

Ces quelques traits disent suffisamment tout le bonheur que nous a procuré l'étude d'un si grand homme. Est-il besoin d'ajouter que l'état présent des esprits ne pouvait amoindrir, à nos yeux, son utilité? Tandis que les pensées du monde catholique sont emportées vers des questions dont nous sommes bien éloigné de contester l'importance, l'Allemagne et l'Angleterre mettent au service de l'incrédulité des talents qui ne sont pas sans éclat ; on attaque avec ardeur et persévérance l'inspiration de nos Livres saints, tous nos dogmes sacrés, et

(1) St. *Matth.*, x, 16.

jusqu'à la divinité et l'existence de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dans notre France si catholique, des écrivains influents et que leur position rend encore plus redoutables, imbus de ces doctrines, conspirent ouvertement pour les populariser dans les rangs de la jeunesse. Naguère, un faible écho de ces folies sacriléges a révélé, aux moins clairvoyants, toute la gravité du péril. C'est de Jésus-Christ, de Dieu, de la religion tout entière qu'il s'agit; c'est au cœur de la place que l'ennemi dirige ses coups; sans oublier les ouvrages avancés, n'est-ce pas là, que la défense doit se porter? Or l'impiété n'est pas nouvelle en elle-même; elle ne l'est que par les formes de sa fausse science; c'est donc dans l'étude des Pères que nous devons chercher nos armes pour combattre victorieusement ses sophismes, ses blasphèmes et ses négations. Heureux, si ces pages, consacrées au glorieux défenseur de la divinité du Verbe-Sauveur, pouvaient allumer dans quelque âme généreuse, l'ardeur qu'elles ont réveillée dans la nôtre!

CHAPITRE Ier.

PLAN DE CETTE ÉTUDE.

L'importance des écrits de saint Athanase devait fixer de bonne heure l'attention des écrivains ecclésiastiques. Sans parler des notices, nécessairement incomplètes, que les principaux historiens de sa vie ont mêlées à leur récit, comme Socrate, Sozomène et surtout Photius, Métaphraste et saint Jérôme, nous trouvons, à l'époque de la Renaissance, une foule de littérateurs et d'érudits occupés à les recueillir, à les traduire et à les collationner, sur les nouveaux manuscrits apportés de l'Orient. Il suffit de nommer Ange-Politien et le savant Érasme, pour comprendre toute la valeur de ces travaux.

Toutefois l'entreprise s'était étendue à un trop grand nombre d'auteurs, et l'on disposait de ressources encore trop insuffisantes, pour que tous les efforts fussent couronnés de succès. Après d'autres essais, qui eurent aussi leurs résultats, c'est, à dom Bernard de Montfaucon que la littérature ecclésiastique fut redevable d'une bonne édition de saint Athanase. Celle de Padoue la reproduisit, en y ajoutant les documents que l'infatigable bénédictin avait découverts depuis. M. l'abbé Migne, dont le nom rappelle de grands services rendus à la patristique en particulier, a mis dans celle qu'il a récemment publiée, un ordre nouveau, en l'augmentant de quelques fragments et opuscules, et des lettres pascales.

La critique s'est singulièrement exercée, pour démêler, au milieu des écrits de saint Athanase, ceux qui sont vraiment authentiques; la science si compétente de l'illustre religieux paraît avoir porté un jugement qui restera sans appel, malgré les réserves d'Érasme (1) et les timides réclamations de Tillemont (2) sur quelques traités secondaires. Nous sommes donc pleinement assurés d'avoir, en nos mains, les œuvres du docteur de l'Orient.

Notre dessein n'est pas d'en faire une analyse détaillée; dom Ceillier (3), dans son *Histoire générale des auteurs ecclésiastiques*, n'a rien négligé pour donner une connaissance exacte de chaque ouvrage de ce Père. Nous préférerions suivre la marche de Mœlher, dont la mort récente est un deuil pour l'Église et pour les lettres. Son ouvrage si justement célèbre, *Saint Athanase le Grand*, embrasse l'histoire des combats de l'Église avec l'Arianisme. Tout ce qui a rapport à ce sujet s'y trouve développé, avec la méthode sûre et lumineuse de ce grand esprit. La tradition des trois premiers siècles, la part plus ou moins grande que prirent à ces luttes gigantesques les écrivains de cette époque, l'influence exercée par la puissance temporelle, les conciles avec leurs symboles, leurs anathèmes et leurs résultats, rien n'a été omis; et tout correspond à un centre unique : la personne et la doctrine d'Athanase. C'est un édifice aux proportions pleines de grandeur et de beauté et dont le grand docteur est la colonne maîtresse, ou, suivant l'expression de saint Jean Damascène, l'inébranlable fondement « *Dei Ecclesiæ fundamentum Atha-*

(1) Athan. opp. trad.
(2) *Mém. pour l'hist. eccl.* Athan.
(3) Tom. IV, p. 89-233, édit. Vivès.

nasius (1). » Ce livre est, à la fois, dans le sens le plus rigoureux du mot, une œuvre historique, théologique et littéraire.

Avant comme depuis Mœlher, quand il est question de saint Athanase, on pense involontairement au saint évêque d'Égypte, au patriarche d'Alexandrie au vainqueur de l'Arianisme. Sans contester que ce soit là ce qui lui donne son importance dans l'histoire et dans l'Église, n'y a-t-il pas d'autres aspects, sous lesquels il serait intéressant de l'étudier? N'a-t-il pas combattu d'autres hérésies et même le paganisme? N'est-ce pas lui qui, par sa *Vie de saint Antoine*, a introduit ou, tout au moins, développé l'institut monastique en Occident? Quel fut son caractère? Quels furent ses rapports avec l'État, avec ses contemporains? Quels furent ses mérites littéraires? Voilà tout autant de questions qui gagneraient à être directement traitées.

Il nous a semblé qu'une étude, où l'attention serait appelée spécialement sur chacun de ces points ; où l'on aurait groupé tous ensemble ces traits épars, sans les défigurer, sans rien diminuer de leur valeur absolue, pourrait avoir quelque intérêt. Sans doute, ce ne sera pas le portrait du personnage, une peinture historique, nous laissons ces grands desseins aux maîtres de la science; ce sera, que l'on nous permette cette expression, une simple et légère esquisse.

Après avoir donné un résumé des principaux événements de la vie de saint Athanase, nous parlerons des diverses hérésies qu'il a combattues, de son caractère, de ses talents d'écrivain; et, pour mieux fixer notre pensée par un exemple, nous terminerons par un parallèle d'Athanase et de Bossuet.

(1) Damasc., *Oratio pro defunct.*

CHAPITRE II.

RÉSUMÉ DE LA VIE DE SAINT ATHANASE.

L'Eglise était au dernier période de cette lutte de trois siècles, pendant laquelle le sang de ses fidèles avait généreusement fécondé la semence de l'Evangile. Dioclétien tenait les rênes de l'Empire, et terminait les persécutions par l'ère des matyrs. C'est à ce moment de l'histoire que Dieu donnait au monde celui que sa providence avait prédestiné, pour des combats d'un ordre nouveau.

Les nombreux historiens de la vie d'Athanase ne nous apprennent rien de ses commencements; sa famille, sa patrie elle-même nous sont inconnues. On suppose toutefois, avec quelque fondement, qu'il naquit à Alexandrie; c'est tout ce que nous avons pu recueillir de vraiment authentique sur ses premières années. Athanase, sous ce rapport, ressemble à plus d'un grand homme; il reste ignoré jusqu'au jour où sa renommée remplit le monde. Volontiers nous le comparerions à ce grand fleuve d'Égypte, qui dérobe sa source aux investigations de la science, et dont le cours est à peine nommé, qu'il devient ce Nil majestueux, dont les flots répandent sur les terres qu'ils arrosent, la fécondité, la richesse et la vie. Athanase est à peine connu, qu'il est un grand homme; il n'est encore que secrétaire d'Alexandre, et déjà il a mérité la haine des partisans d'Arius.

Les historiens assurent que l'évêque d'Alexandrie écoutait volontiers ses conseils ; qu'il avait signé, avec un autre diacre, la condamnation que le concile assemblé dans cette ville, avait portée contre Arius, et vengé son évêque de toutes les accusations de ses ennemis.

Mais c'est à Nicée qu'Athanase se révéla tel qu'il devait être ; c'est là que sa foi et ses talents trouvèrent, pour se déployer, un théâtre digne d'eux. Sans doute, il ne fut pas seul à défendre la vérité; mais les historiens le nomment expressément avec éloge. Socrate et Sozomène ajoutent qu'il y fut remarqué de Constantin, et que désormais les Ariens lui jurèrent une haine implacable. A dater de ce jour, il fut regardé comme le vrai représentant de la foi qu'il avait victorieusement défendue. Aussi, le saint évêque d'Alexandrie, qui connaissait bien les Ariens, prévoyant de quels troubles leur hypocrite ambition allait agiter l'Église, sur le point de mourir, jeta les yeux sur Athanase comme seul capable de vaincre de tels ennemis ; c'était en 326, quelques mois après le concile ; Athanase avait alors atteint sa trentième année. Il eut beau se cacher; les évêques de toute l'Égypte rassemblés pour donner un successeur à Alexandre, l'élurent d'une commune voix, aux acclamations de tout le peuple.

Élevé sur le siége de la seconde métropole de l'Empire (1), dont la juridiction s'étendait sur l'Égypte, la Lybie et l'Éthiopie, le nouvel évêque put donner un libre cours à son zèle ; il s'y livra tout entier. Il parcourut les églises de la Thébaïde, et remédia aux désordres qui y régnaient; il envoya un évêque achever la conversion des Éthiopiens ; il employa tous les moyens pour

(1) Constantinople ne fut fondée qu'en 329.

terminer les schismes, et réparer les maux dont, les partisans de Mélèce, malgré sa mort, couvraient toute l'Égypte.

C'est à cette date que remontent les premières attaques de ses ennemis pour le perdre; tant est juste cette remarque d'un Père, que rien n'excite la fureur de celui que saint Jean a appelé le véritable Antechrist, comme le zèle pour le règne de la paix et le salut des âmes. Poussés par cet ennemi de tout bien les Méléciens se rapprochèrent des Ariens; tous ensemble, ils réunirent leurs efforts, pour le contraindre à recevoir Arius à sa communion. Dans ce but, ils s'adressèrent à l'empereur. Ce prince en écrivit à Athanase, le menaçant de sa colère, s'il résistait. Le saint évêque lui répondit qu'il ne pouvait point admettre à la communion de l'Église, un membre qui en avait été juridiquement retranché.

Ces premières défaites ne pouvaient décourager de tels adversaires; à l'instigation d'Eusèbe de Nicomédie, qui depuis devint le coryphée de l'hérésie nouvelle, ils inventèrent d'affreuses calomnies. Athanase, disaient-ils, avait fait briser par un de ses prêtres le calice d'Ischyras, dans une église de la Maréote; il avait tué l'évêque Arsène de sa propre main, et violé une vierge chrétienne. Constantin, transporté de colère, autorisa la réunion d'un concile pour le juger; indiqué d'abord à Césarée, ce concile fut plus tard assemblé à Tyr. Athanase avait reçu l'ordre de s'y rendre; il y parut avec quarante-neuf évêques dévoués à sa cause, et confondit sans peine ses accusateurs: Ischyras n'était que laïque; la vierge, introduite dans l'assemblée, ne le connaissait même pas; Arsène, qu'il avait enfin découvert, y parut plein de vie. Il n'en fut pas moins déposé; et, malgré ses réclamations auprès de Constantin, sur une nouvelle accusation d'avoir voulu

empêcher à l'avenir le transport du blé à Constantinople, ce prince le relégua à Trèves.

Athanase fut accueilli dans cette ville, non comme un exilé, mais comme un hôte illustre ; le peuple, l'évêque, Constantin le Jeune qui commandait les Gaules, rivalisèrent d'empressement à son égard. Quelques historiens prétendent que l'empereur n'avait pas cessé de croire à son innocence, et qu'il avait voulu le soustraire, par l'exil, à la haine de ses ennemis. La lettre que le protecteur qu'il venait de trouver à Trèves, écrivit plus tard au peuple d'Alexandrie, le dit en propres termes ; l'ordre de rappel que donna l'empereur avant de mourir, et la persuasion de saint Athanase lui-même semblent confirmer ce sentiment. S'il en était ainsi, la gloire de Constantin n'en serait pas accrue ; il faudrait plutôt le blâmer d'avoir pactisé avec l'injustice, et d'avoir sacrifié à l'envie l'innocence et la vérité. Que de maux et de scandales empêcherait, quelquefois, un seul acte de courage et de fermeté ! Constantin le Jeune se hâta de réparer la faute de son père. A peine ce dernier était mort, qu'il écrivit aux Alexandrins cette belle lettre dont nous avons déjà parlé, où il louait Athanase de sa foi et de ses vertus.

Saint Grégoire nous a conservé, dans l'oraison funèbre du grand évêque, le témoignage de la joie universelle que son retour fit éclater, dans toute l'Égypte et surtout à Alexandrie. Sa rentrée dans cette ville fut un véritable triomphe ; jamais les empereurs ne reçurent de pareilles démonstrations de respect et de dévouement. Athanase en parle dans une de ses lettres ; il remarque, avec bonheur, que cette joie était vraiment selon l'Evangile, et pour le progrès de la religion et de la vertu. On s'exhortait à mieux pratiquer la loi divine ; les jeunes hommes renonçaient aux plaisirs du monde ; les vierges

promettaient de se consacrer à Dieu; les ascètes augmentaient leurs austérités. Quels siècles, que ceux où l'entrée d'un évêque excitait de pareils sentiments! Comme la foi était vive dans l'âme de ces fidèles! Comme la sève chrétienne devait abonder dans ces cœurs, pour y produire de tels fruits! Sans rien exagérer, sans nier le bien et les vertus de notre âge, n'est-il pas permis de regretter ces élans si généreux des premiers temps du Christianisme?

Les Ariens ne cessèrent pas néanmoins de renouveler, auprès des augustes, leurs calomnies contre Athanase. La principale était qu'il avait détourné à son profit le blé, qu'après le concile de Nicée, Constantin avait attribué aux vierges, aux veuves et au clergé de l'Égypte; seul Constance en reçut quelqu'impression. Encouragés par ce résultat, ils se réunirent à Antioche, pour juger de nouveau Athanase. Le saint évêque fut une seconde fois déposé; Pistus, prêtre arien condamné à Nicée, par lequel ils l'avaient d'abord remplacé, fut abandonné; et leur choix se fixa enfin sur Grégoire de Cappadoce.

Le préfet Philagrius, ennemi personnel du patriarche, publia un édit pour faire connaître la volonté de l'empereur. Le nouvel évêque arrivait pour prendre possession de son siége, escorté d'ariens et de soldats. A cette nouvelle, un immense cri de douleur s'éleva dans toute la ville; les plus considérables parmi les catholiques se plaignaient qu'on eût déposé leur évêque, contrairement aux lois de l'Église et aux règles de la justice.

Les jours de la Passion approchaient; le peuple courut en foule aux églises, pour implorer la protection du Ciel; il lui semblait, d'ailleurs, que sa présence dans le saint lieu empêcherait l'intrus de s'en emparer. Mais Grégoire entra avec la force armée, et une bande de Juifs

et de païens, qui se livrèrent à tous les excès. La profanation, le meurtre, le pillage : tous les crimes furent commis avec la plus entière impunité. Les églises furent envahies ; les fidèles en furent violemment arrachés ; les prêtres et les vierges battus et foulés aux pieds. Pour éviter ces désordres dans celle où il se trouvait, Athanase prit la fuite et resta caché pendant quelque temps.

Grégoire ne rougit pas, pour affermir son autorité, d'employer la persécution et la fourberie ; plusieurs évêques refusaient de reconnaître en lui leur métropolitain, il les fit charger de chaînes, et conduire en exil. Il fit aussi circuler dans la ville, comme venant de la part du peuple, une lettre à l'empereur pleine d'accusations contre Athanase.

Mais le noble évêque, dont la vigilance croissait avec le danger, déjoua ces intrigues ; il publia, dans une lettre adressée à tous ses prêtres, l'histoire détaillée de l'intrusion de Grégoire et des horreurs qui l'avaient signalée ; il la terminait, en suppliant les évêques de sa province, de venir en aide à son troupeau si cruellement éprouvé. Ces devoirs accomplis, il s'embarqua pour Rome.

A ce moment, un pontife aussi remarquable par sa sainteté que par sa douceur, occupait le siége de saint Pierre. Jules avait adressé aux Eusébiens des lettres vraiment paternelles, où il les pressait vivement de se rendre au concile qu'il était sur le point d'ouvrir ; ceux-ci refusèrent obstinément et à leur refus ajoutèrent l'outrage. Les autres évêques n'imitèrent pas une pareille conduite ; cinquante d'entre eux répondirent à l'appel du pape. On mit à néant toutes les accusations portées contre Athanase ; il fut déclaré innocent et reçu à la communion de l'Église. Le pape fit connaître ce résultat aux Ariens, par

de nouvelles lettres qui respirent une force et une liberté tout apostoliques.

Les décisions du concile de Rome ne pouvaient avoir d'effet réel pour le rétablissement d'Athanase, sans l'appui de la volonté impériale. Dans plusieurs entrevues qu'il eut avec Constant, le saint évêque sut si bien l'enflammer de l'amour de la justice et du zèle de la vérité, lui rappelant avec énergie les beaux exemples de piété qu'avait donnés son père, que ce prince écrivit aussitôt à Constance, pour s'entendre avec lui sur les affaires de l'Église; il fut décidé qu'on assemblerait les évêques d'Orient et d'Occident.

Ce concile fut indiqué à Sardique en Illyrie; le pape s'excusa de ne pouvoir y assister et envoya deux diacres de son Église. Osius de Cordoue, que depuis Nicée on appelait le père des évêques, arriva avec saint Athanase, et, à ce qu'on croit, y présida. Le nombre des évêques qui y vinrent de tous les pays fut considérable ; quelques historiens le font monter jusqu'à trois cents ; parmi eux se trouvèrent beaucoup d'Orientaux. Tous ceux qui avaient eu à souffrir, dans les derniers troubles, s'y étaient aussi rendus, accompagnés des fidèles dont ils invoquaient le témoignage.

On avait pris les mesures nécessaires pour laisser au concile toute sa liberté; il n'y ayait ni armée, ni commandant pour donner des ordres; tout devait y être jugé selon les lois canoniques. Ce n'était pas l'affaire des Eusébiens; aussi, après quelques récriminations sur la foi de Nicée et la conduite tenue, à Rome, à l'égard d'Athanase, ils demandèrent formellement son exclusion; les Pères la leur ayant refusée, ils ne voulurent pas comparaître et se renfermèrent dans leurs palais sans permettre à aucun des leurs d'en sortir. Les instances des Pères les

plus considérables et, en particulier, d'Osius et d'Athanase lui-même, demeurèrent sans résultat; et bientôt, sous prétexte qu'ils devaient rendre à Dieu leurs actions de grâces pour une nouvelle victoire de Constance, ils s'enfuirent la nuit honteusement. Mais, réfléchissant que leur fuite pourrait les perdre, ils cherchèrent à la déguiser; arrivés à Philippopolis, ils rédigèrent, à la hâte, une lettre synodale qu'ils datèrent de Sardique, pour lui donner plus d'autorité.

Cette lettre n'est qu'un tissu de mensonges et d'insolences; les actes du concile y sont travestis avec une audace inouïe; elle se termine par des anathèmes contre Athanase, Osius et le pape lui-même. Ils recommandent aux fidèles de ne point communiquer avec ces évêques sans amour de la religion, et couverts de tous les crimes.

Au spectacle d'une telle conduite, il est difficile de ne pas éprouver un sentiment de profond mépris; on songe involontairement à cet écrivain des temps modernes, que sa haine contre l'Église a rendu aussi célèbre que ses talents, et qui répétait aux siens, comme le testament de son cœur, ces odieuses paroles : Mentez, mentez; il en reste toujours quelque chose. Certes, si cet homme eût vécu du temps des Eusébiens, il eût trouvé en eux de fidèles disciples!

La manœuvre des prétendus Pères de Sardique leur réussit à merveille; ce qui le prouve clairement, c'est que saint Augustin lui-même, séparé de ces événements, à peine par quelques années, n'a eu connaissance du concile que par la lettre de Philippopolis; il n'a reconnu son erreur qu'en lisant l'anathème contre le pape saint Jules. Belle leçon pour les âmes honnêtes! Si les Pères de Sardique, moins confiants dans la bonté de leur cause,

n'avaient pas négligé de publier leurs actes, l'erreur n'eût pas été possible ou du moins si facile. Mais il sera toujours vrai de le dire, parce que c'est un oracle de la Sagesse : « Les enfants du siècle sont plus prudents dans leurs affaires que les enfants de lumière (1). »

Les Pères insistèrent pour l'exécution du concile. En ce qui regardait Athanase, ils avaient solennellement reconnu son innocence et confirmé le jugement proclamé à Rome ; ils réclamèrent donc vivement, auprès de Constant, pour qu'il fût remis en possession de son siége. Ce prince prit cette affaire à cœur, et écrivit à Constance dans des termes presque menaçants. Celui-ci, soit crainte, soit qu'il connût, par des faits récents, tout l'odieux de la conduite des Eusébiens, se détermina à autoriser le retour d'Athanase. Il manda le saint évêque à Antioche, l'entretint longtemps, et l'assura de son amitié. Il écrivit même aux Alexandrins, les engageant à recevoir avec joie leur pasteur. Les Eusébiens, pour sauver au moins quelque chose dans leur défaite, exigèrent qu'on leur donnât une église, à Alexandrie ; Athanase y consentit, à la condition qu'ils en céderaient une, à leur tour, aux Eustathiens d'Antioche ; la demande paraissait juste à l'empereur, mais les Eusébiens refusèrent d'y souscrire, et leur ruse fut déjouée. Ainsi on ne prenait jamais en défaut la prudence d'Athanase.

Sa marche d'Antioche à Jérusalem fut un véritable triomphe ; fidèles et évêques, tous se portaient au-devant de lui ; un concile écrivit aux églises d'Égypte pour les féliciter d'avoir obtenu, par leurs prières, le retour d'un si grand homme. A son entrée dans Alexandrie, le clergé

(1) Luc. XVI, 8.

et le peuple firent éclater leurs transports, par des réjouissances publiques. Il semblait qu'il n'y avait plus d'ennemis, tant la joie était vive et générale. Ceux qui avaient embrassé l'Arianisme par crainte ou par faiblesse, revenaient en foule à la vérité ; Ursace et Valens, ses deux plus fougueux partisans, rétractèrent leurs accusations, et supplièrent Athanase de leur accorder la paix.

Le saint évêque profita de ces heureuses dispositions pour hâter la ruine de l'hérésie. Il assembla un concile où fut confirmée la doctrine de Rome et de Sardique, combattit les Ariens par des exhortations et par des écrits, et admit plusieurs évêques à sa communion.

A ce moment, la puissance d'Athanase était grande : triomphant de ses ennemis par l'éclat de son innocence et la protection des deux empereurs ; vénéré, comme un maître, par tout ce qu'il y avait dans l'Eglise de plus illustre par la vertu et par le talent ; uni de cœur et d'âme, comme il le dit lui-même dans son *Histoire de l'Arianisme*, avec plus de quatre cents évêques de toute nation, qui le regardaient comme le défenseur de leur foi, le grand docteur semblait bientôt devoir achever sa victoire et étouffer les derniers restes de l'hérésie.

Aussi les Eusébiens, à la vue du danger que courait l'Arianisme, ranimèrent-ils contre lui toute leur haine. Constant venait de mourir, ils crurent le moment favorable pour renouveler leurs calomnies. Repoussés d'abord par Constance, ils redoublèrent leurs efforts. Ils essayèrent d'agir directement sur l'esprit de ce prince ; ils lui représentèrent qu'Athanase, qui les traitait publiquement d'hérétiques, pourrait bien pousser son audace jusqu'à anathématiser l'empereur lui-même.

Ils lui imputèrent à crime des actions encore plus innocentes. Athanase avait permis au peuple de célébrer les fêtes de Pâques dans une église que l'intrus Grégoire avait fait bâtir aux dépens de Constance, et qui n'était pas encore achevée : il avait cru devoir céder aux prières de son peuple, pour éviter les accidents qu'une foule trop compacte avait occasionnés ailleurs ; les Ariens l'accusèrent d'avoir dédié cette église sans la permission de l'empereur. Ils ajoutèrent qu'il avait entretenu des intelligences avec l'usurpateur Magnence ; et qu'il avait toujours excité les frères de l'empereur contre lui. Constance irrité indiqua un concile à Arles ; Athanase devait y être condamné par les évêques, sous peine de bannissement. Ces menaces furent exécutées ; tous ceux qui refusèrent de souscrire à sa condamnation furent envoyés en exil.

Il en fut de même au conciliabule de Milan, où l'empereur, exaspéré des courageuses paroles de quelques évêques, ne rougit pas de mettre l'épée à la main. De plus en plus blessé de la résistance qu'il rencontrait dans les rangs des fidèles, il fit de grandes menaces contre tous ceux qui refuseraient de communiquer avec les Ariens.

C'est surtout contre Athanase que sa fureur éclata. Il ordonna au duc Syrien de maltraiter le peuple et le clergé, et envoya deux notaires pour faire chasser l'évêque, à l'aide des magistrats. Celui-ci refusa de quitter la ville sans un ordre écrit de l'empereur, parce qu'il avait reçu, de lui, l'assurance formelle de n'écouter aucune plainte, et aussi, parce qu'il ne lui était pas permis de laisser ainsi son troupeau. Syrien trouva cette réponse fort juste ; et, pour le moment, tout parut terminé. Mais quelques jours après, il assiégea, pendant la nuit, l'église où se trouvait Athanase. Comme un bon

pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis, l'évêque refusa de fuir et supplia le peuple de se retirer ; il resta calme et immobile sur son siége jusqu'à ce que tous fussent sortis ; les moines qui l'entouraient l'entraînèrent alors avec eux, à travers les soldats qui ne l'aperçurent point. On mit à sa place l'arien George ; et de nouveau, la persécution sévit avec fureur.

Cependant, le saint confesseur, retiré dans les solitudes, consolait son peuple par des lettres touchantes, et raffermissait dans la foi les évêques d'Égypte. Les Ariens le poursuivaient encore avec acharnement ; il fut obligé de quitter ses moines devenus pour lui des amis, et de se cacher dans une retraite abandonnée, où on lui apportait sa nourriture ; il y vécut plusieurs années.

En succédant à Constance, Julien fit rentrer les évêques exilés. Mais Athanase, pour éviter de nouveaux désordres, dans une population aussi ardente, jugea prudent de différer un peu son retour. Sur ces entrefaites, Grégoire étant mort, il revint à Alexandrie ; le peuple chassa les Ariens de toutes les églises qu'il remit en sa possession. Il avait à peine commencé à rétablir l'ordre et à restaurer la religion dans son diocèse, que Julien, poussé, dit Théodoret, par les ministres de Satan, lui ordonna de quitter la ville. Le peuple essaya en vain de faire révoquer l'édit ; pour éviter aux fidèles les violences qu'ils avaient plusieurs fois subies à son occasion, l'évêque s'enfuit, après avoir pourvu au soin de son troupeau. Il échappa, par un heureux stratagème, aux soldats qu'on avait envoyés à sa poursuite : ayant donné ordre au pilote de redescendre le Nil, il rencontra le navire qui le cherchait, sans en être reconnu, et revint se cacher à Alexandrie.

Pour le bonheur du monde et la paix de l'Eglise, le

règne de Julien fut de courte durée ; il passa comme un mauvais rêve, et Dieu sembla vouloir consoler ses fidèles de toutes leurs douleurs, par l'avénement de Jovien. Le premier soin de ce prince fut de rétablir partout le calme et la paix. Il pria Athanase de reprendre son siége, lui demanda de l'instruire sur la doctrine sacrée, et de lui donner ses conseils sur la conduite qu'il devait tenir dans les affaires religieuses. Celui-ci rédigea une réponse admirable de raison et de prudence, dans le sein même du concile qu'il venait d'assembler de tous les évêques d'Egypte, et alla trouver l'empereur, qui le reçut avec tous les témoignages de la plus vive affection.

Un règne, qui s'annonçait sous de si heureux auspices, dura à peine quelques jours. Valens, en montant sur le trône, se déclara pour les Ariens et ordonna de chasser les évêques déposés sous Constantin, et qui venaient de rentrer. C'était évidemment une manœuvre des Ariens, pour éloigner Athanase. On essaya de représenter au gouverneur que ce n'était pas Julien, mais bien le dernier empereur qui avait rappelé l'évêque, ce fut en vain ; et lorsque l'agitation, excitée dans le peuple, se fut un peu apaisée, celui-ci alla se cacher dans le tombeau de son père.

Il avait prudemment agi ; car, la nuit même de sa fuite, Julien investit sa demeure. Cependant, Valens qui le craignait, pour éviter la sédition populaire, devenue imminente par la conduite du gouverneur, se hâta d'écrire qu'il pouvait revenir à Alexandrie.

A dater de ce jour, les persécutions incessantes auxquelles le patriarche avait été en butte cessèrent entièrement ; et il put s'occuper, désormais, en toute sécurité, à rétablir la foi et la discipline depuis trop longtemps ébranlées. Il réunit un concile qui adressa aux Afri-

cains une lettre pour les prémunir contre les décisions prises à Rimini, et pour les éclairer sur tout ce qui s'était fait, la même année, à Séleucie. La carrière d'Athanase était terminée ; Dieu l'appela à lui, l'an 373, pour couronner une vie qui n'avait été qu'un long combat pour la foi.

Telle est, en abrégé, la vie de saint Athanase le Grand. Nous en avons donné la suite, sans entrer dans le détail des événements, sans discuter certains faits qui ont été contestés. Nous nous sommes borné à suivre, pas à pas, les historiens les plus autorisés. Cela nous suffisait, pour montrer le rôle important que ce grand homme a rempli dans le monde et dans l'Eglise.

CHAPITRE III.

IDÉE GÉNÉRALE DE SES OUVRAGES.

N'est-il pas vraiment merveilleux que saint Athanase, nonobstant toutes les sollicitudes, que lui imposait le gouvernement d'une si grande église, et dont la juridiction était si étendue, au milieu des périls sans cesse renaissants d'une persécution inouïe, ait pu composer un aussi grand nombre d'ouvrages? Quand on pense que souvent il y traite des questions les plus ardues de la théologie spéculative, avec une rare solidité, et que la plupart sont d'une grande perfection de style, on ne saurait trop admirer la fécondité de cette belle intelligence.

On classe diversement, suivant le point de vue auquel on les considère, les cinquante traités ou lettres authentiques que nous possédons. On peut les distinguer en ouvrages apologétiques, polémiques, exégétiques, moraux et historiques. Mais quelle que soit la forme qu'adopte Athanase, au fond, le dogme est sa grande préoccupation; ses apologies personnelles, ses traités contre les Ariens, ses histoires des conciles, ses fragments sur l'Ecriture tendent tous vers ce but. Il n'est pas jusqu'à

ses traités moraux, comme la *Vie de saint Antoine*, qui ne trahissent jusqu'à un certain point la même pensée. C'est que, pour lui, le dogme est la pierre angulaire qui porte l'édifice; ce fondement ébranlé, l'Eglise croule, l'œuvre de Jésus-Christ a disparu. Aussi, il l'assied solidement; il l'affermit de toutes ses forces; il l'établit, non sur des arguments tirés de la raison humaine, mais sur le granit de la parole divine expliquée par la tradition.

Appuyé sur ce roc inébranlable, il défie tous les assauts de l'erreur et de l'hérésie. Comme il se révolte contre les interprétations tout humaines des Ariens! Avec quelle énergie, il leur reproche leur mépris des enseignements des Pères! Mais il faut bien le faire observer aux admirateurs exclusifs de l'Église primitive: à ses yeux, les gardiens de la foi ne sont pas seulement les Pères de Nicée, mais les Pères qui enseignent à chaque phase de l'histoire. « Tous sont des Pères, » dit-il dans son clair et énergique langage. Voilà comment Athanase comprend la perpétuité de la foi; c'est même un caractère spécial de ses écrits.

Mais ces croyances, ainsi perpétuées à travers les siècles, n'ont-elles pas un point d'unité, un centre qui les relie? Cette foi toujours identique à elle-même, à travers le temps et l'espace, n'a-t-elle pas un foyer où elle s'allume? Le génie d'Athanase creuse ces profondeurs, avec une audace et un bonheur inouïs. La faiblesse, l'ignorance et la mort sont descendues, d'Adam prévaricateur, dans chacun des membres de l'humanité. La force, la lumière et la vie de chaque membre de l'Eglise ont leur principe dans le cœur même du Verbe Rédempteur. Voilà le centre vivant, où il attache les diverses parties de l'enseignement chrétien; tel est le foyer, d'où ir-

radient les lumières divines; telle est la source, d'où jaillissent les fontaines de vie.

La substance de l'Ecriture est tout entière dans le mystère du Verbe de Dieu, fait homme pour nous sauver; il le dit textuellement dans son livre de l'Incarnation. Cette lumière éclaire toute l'économie de la religion; à la lueur de ce flambeau, toutes les vérités apparaissent dans leur beauté harmonieuse; on les conçoit, on les goûte. Sans lui, on reste à jamais plongé dans les ténèbres et enseveli dans la mort. Aussi Athanase affirme-t-il plusieurs fois que les Ariens, qui détruisent ce dogme, ne peuvent avoir l'intelligence des Ecritures. Ils repoussent la lumière, comment pourraient-ils être éclairés? Ils chassent Dieu du monde et de leur âme, comment pourraient-ils avoir la vie?

C'est encore ce qui peut nous faire comprendre son ardeur à lutter contre toutes les hérésies, qui y portaient quelque atteinte. Ce que l'Arianisme faisait directement, en niant la divinité substantielle du Verbe, le Sabellianisme le faisait indirectement, en niant la distinction des personnes; le pardon ne pouvait être mérité par celui qui avait été offensé. Le Macédonianisme, en niant la divinité du Saint-Esprit, rendait impossible l'application d'une œuvre toute divine à l'humanité, par une créature. Les Apollinaristes, par une erreur opposée, retombaient dans toutes les négations de l'Arianisme, relativement au salut; il fallait aussi que Jésus-Christ fût homme, pour opérer notre rédemption. Athanase veut que cette vérité reste absolument incontestée. Quand on l'attaque, il se lève toujours pour la défendre; et il la défend avec une force et, à la fois, une gravité et une modération, qui prouvent qu'il s'agit pour lui du fondement même de la foi. C'est ce combat du grand

docteur qu'il nous faut maintenant étudier, en appréciant les divers ouvrages qu'il a composés dans ce but. Nous y verrons éclater à chaque page les belles qualités de ce ferme et puissant génie.

CHAPITRE IV.

PAGANISME ET JUDAÏSME.

Athanase déclare plusieurs fois, dans ses ouvrages, l'embarras qu'il éprouvait à traiter les questions religieuses. Il a pris la plume, alors seulement que de graves dangers menaçaient la foi traditionnelle; sa *Lettre aux moines* est une preuve irrécusable de ses dispositions à cet égard. Esprit éminemment spéculatif, il avoue néanmoins qu'en présence de ces questions redoutables, sa faiblesse l'épouvante, et qu'il n'a consenti qu'à regret à satisfaire leurs désirs. Cependant il est certain que ses deux écrits *contre les Gentils* et *de l'Incarnation* ont été composés, avant même les premiers commencements de l'Arianisme; une simple lecture de ces traités, et l'opinion unanime des critiques ne peuvent laisser aucun doute sur ce point.

Quel était donc le danger qui, aux yeux d'Athanase, menaçait l'Eglise, pour qu'il crût nécessaire d'écrire? Selon nous, ce danger était immense; il présageait l'orage qui allait fondre sur elle et l'ébranler jusque dans ses fondements; à lui seul, il expliquerait la propagation de l'hérésie arienne. Voici quel était ce danger

Depuis quelque temps, la paix était rendue à l'Eglise; l'édit de Milan (1) lui avait permis de déployer librement les forces, que dix persécutions successives l'avaient for-

(1) Cet édit, publié en 313 après la défaite de Maxence par Licinius et Constantin, établissait dans tout l'Empire la liberté des cultes. Ce

cée à concentrer en elle-même. Les esprits éclairés voyaient avec bonheur se produire au grand jour cette institution nouvelle, dont la contradiction avait éprouvé la puissance et, pour le grand nombre, démontré la divinité.

Aussi, les caractères faibles et timides, qui ne s'étaient pas senti le courage de braver la haine qu'inspirait le nom chrétien et d'affronter le martyre, maintenant revenaient à elle, avec l'empressement d'une conviction sincère. Cette situation, pour l'Eglise, était vraiment heureuse; c'était la victoire après le combat, la gloire après l'humiliation; elle triomphait, parce qu'elle avait généreusement répandu son sang pour la vérité. Qui peut dire les succès qu'elle aurait obtenus, dans le monde, et surtout sur ces races barbares qui allaient envahir l'Empire?

Mais Constantin, qui lui avait donné la liberté, crut devoir mieux faire : il lui accorda sa protection. Aussitôt la politique, avec toutes les passions qu'elle entraîne, pénétra de toutes parts dans l'Eglise. Sans doute ce fut contre les intentions du grand empereur; mais on ne sut éviter ce résultat.

Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier les avantages et les inconvénients de l'alliance des deux pouvoirs, auxquels Dieu a confié le gouvernement des choses humaines; quand elle s'accomplit dans le seul intérêt du bien et de la vérité, elle est pour la société un inappréciable bienfait. Si nous admettons, comme le disait Suger, que la gloire de l'Eglise est dans l'union de la royauté et du sacerdoce, nous croyons aussi que sa puissance et sa force résident, principalement, dans sa liberté. Nous voulons

ne fut que plus tard, surtout après la chute de son rival, que Constantin prépara, par des lois favorables aux chrétiens, l'union de l'Église et de l'État. Voir M. de Broglie, I, ch. 2 et 3.

seulement constater que dans l'état où se trouvaient alors les esprits, à côté de résultats excellents, cette alliance produisit des conséquences à jamais funestes.

L'exemple de l'empereur entraîna la foule des ambitieux, des mondains et des hypocrites. Ce n'était pas la foi aux vérités divines, l'amour de la pénitence et du renoncement qui les engageaient à devenir chrétiens; mais plutôt le désir des honneurs, l'ambition de parvenir et de gagner la faveur du prince. On n'en était pas meilleur parce qu'on avait reçu le baptême, et, peut-être aussi, parce qu'on avait embrassé les obligations du sacerdoce; le cœur était resté le même, seul l'extérieur était changé; on était devenu membre de l'Eglise sans cesser d'être païen. La croyance, les mœurs, tout, dans la vie de ces hommes frivoles que la grâce n'avait point transformés, respirait le paganisme. Ils acceptaient les enseignements du Christianisme, sans y croire; se soumettaient à ses pratiques, sans en avoir pénétré le sens; surtout, la doctrine d'un Dieu fait homme, pour sauver le monde par sa mort, rencontrait dans leur âme la plus complète incrédulité. Pour ces chrétiens, comme pour ceux du premier siècle, la croix était toujours une folie (1).

Or ces hommes étaient devenus puissants; laïques influents par leurs charges, prêtres mêlés à la vie du peuple, évêques placés à la tête des églises, quelle désastreuse influence ne pouvaient-ils pas exercer sur les destinées de la religion! Un changement dans l'Etat, une question dogmatique pouvaient, à chaque instant, faire éclater l'incendie qui couvait sous la cendre et causer d'immenses malheurs.

A ce danger, du côté des païens, s'en joignait encore un autre, de la part des Juifs. D'un caractère plus sérieux

(1) Gentibus autem stultitiam. *Cor.* I, 23.

et plus grave, ceux-ci gardaient toujours, au fond du cœur, un mauvais levain de pharisaïsme et d'incrédulité à l'égard des principaux dogmes. Entrés dans l'Eglise, pour la plupart, sous le coup victorieux de la grâce, ils ne sacrifiaient jamais entièrement les préjugés vivaces, qu'ils tenaient de leur religion et de leur amour pour la patrie. Esprits grossiers et remplis d'espérances terrestres, ils étaient toujours prêts à se lever, pour acclamer un nouveau Messie. L'histoire des premiers siècles montre assez que la doctrine sacrée trouvait dans leur âme, à côté d'une foi qui paraissait sincère, un fond de résistance qui ne disparaissait presque jamais. Ils se résignaient avec peine à accepter comme un Dieu, ce Jésus de Nazareth que leurs pères avaient crucifié entre deux voleurs. C'était toujours ce peuple à la tête dure, pour lequel la doctrine de la croix était un scandale (1). Et maintenant que l'Eglise semblait s'inféoder à l'Empire, maintenant qu'elle faisait alliance avec ces Romains, qui avaient détruit Jérusalem et dispersé les dernières ruines du Temple, à quelle rude épreuve leur patriotisme blessé ne devait-il pas mettre une foi toujours chancelante ?

Cet état de choses ne pouvait échapper à la perspicacité d'Athanase. Esprit méditatif, âme d'une foi vive et profonde, d'un zèle sincère et ardent, il comprit bientôt toute la gravité du péril ; il entreprit de le conjurer. C'est ce qui explique, comment il put se résoudre à écrire, malgré sa répugnance instinctive, malgré sa jeunesse, malgré les travaux des Pères qui l'avaient précédé, malgré les apologies de Justin, d'Athénagore, de Tertullien et d'Origène. La doctrine du Verbe-Rédempteur, du salut par la croix est mise en péril dans le sein même de l'Eglise, Athanase s'enflamme, il n'hésite plus ;

(1) Judæis quidem scandalum. I *Cor*. I, 23.

comme le disait plus tard un de ses plus illustres contemporains : Le temps de se taire est passé, parce que celui de parler est venu(1).

En effet, les deux écrits *contre les Gentils* et *de l'Incarnation* sont une même œuvre dont le but est unique : élever la croix du Sauveur sur les ruines de l'idolâtrie et du judaïsme.

Les historiens ecclésiastiques ont compris l'unité de cette œuvre, puisqu'ils ont réuni les deux parties qui la composent. Saint Jérôme, dans son *Catalogue*, les classe sous le titre commun de *Livres contre les Gentils*. D'ailleurs, Athanase a pris soin d'indiquer, catégoriquement, au début du deuxième livre, l'étroite liaison qui les unit. Mais cette unité éclate bien mieux encore dans l'ouvrage lui-même; nous en donnons une courte analyse.

Au commencement, le mal n'existait pas. Le Verbe, image substantielle de Dieu, avait mis, dans la création, un rayon de sa lumière; il avait fait l'homme à son image. Par ce rayon et par cette image, l'homme connaissait le monde, il connaissait le Verbe; et, par cette double connaissance hors de lui et en lui, il s'élevait jusqu'à la contemplation du Père. Cette vue divine rendait sa volonté droite et pure, remplissait son cœur d'un bonheur véritable, communiquait à tout son être le don et la certitude de la bienheureuse immortalité. Ainsi, l'homme était parfaitement heureux, parce qu'il était juste; il restait dans la justice, parce qu'il était uni, par le fond de son âme, au Verbe même de Dieu. C'est, dit Athanase, le vrai paradis dont parlent les écrivains sacrés.

Mais Dieu avait doué sa créature privilégiée de connaissance et de liberté : elle pouvait tenir le regard et

(1) S. Hilaire, *ad Const.*

l'amour de son âme élevés vers les choses divines, ou les abaisser misérablement vers la terre. L'activité est naturelle à l'homme ; il crut que, pour accomplir le bien, il lui suffisait de l'exercer ; il fut séduit dans son orgueil, il oublia sa destination. Par la suggestion de Satan, il détourna son cœur des jouissances divines : ce fut là le mal primitif.

Ainsi, par son péché, l'homme perdit le Verbe, qui seul le soutenait dans son élan vers les biens célestes ; il resta désormais impuissant à retrouver Dieu, qu'il avait méconnu ; il était enfermé pour jamais dans la sphère bornée des créatures. Toutefois, en se séparant de Dieu, il n'avait pas perdu l'idée de son existence ; son âme, tourmentée du désir de l'infini et enveloppée de tous les liens de la chair et du sang, aima tout ce qui flattait ses penchants ; elle donna son hommage aux créatures, établit en elles sa destinée : elle en fit ses dieux.

Une fois tombé dans ce gouffre, l'homme s'y enfonce toujours davantage ; privé de la lumière, il croit qu'il n'y en a plus ; il confond l'erreur et la vérité. Il tombe alors d'abîme en abîme, jusqu'au mépris de Dieu et de lui-même : *cum venerit impius in profundum malorum, contemnit* (1). Il adore le soleil, la lune, les astres, l'air, et les éléments divers de la nature. Il en vient jusqu'à diviniser toutes les passions et tous les vices ; jusqu'à rendre un culte à ses bienfaiteurs, aux tyrans dont il redoute la colère, aux animaux sans raison, aux êtres insensibles et à des statues de pierre et de bois. L'homme avait attribué à Dieu ses passions ; il s'autorisa des exemples de la divinité, pour justifier à ses yeux ses propres crimes.

(1) *Prov.* XVIII, 3.

Athanase développe, avec une sorte de complaisance, sans doute pour humilier les païens, les abominations enfantées par l'idolâtrie.

Mais Dieu s'était-il laissé sans témoignage? Il répond à cette question par ces paroles du Sauveur : *Regnum Dei intra vos est* (1), qui expliquent celles de Moïse dans le Deutéronome : *Verbum fidei intra cor tuum est* (2). Et, parce que la foi et le royaume de Dieu sont au dedans de nous, il est facile de comprendre et de contempler l'auteur de toutes choses, le Verbe éternel du Père. Que les idolâtres ne se trompent pas eux-mêmes, en disant qu'ils ont été fatalement poussés à l'erreur, parce qu'ils n'ont pas eu cette voie pour s'élever à Dieu ; car cette voie, c'est l'âme humaine. A moins, ajoute-t-il ironiquement, qu'ils ne veuillent nier qu'ils ont une âme, comme ils nient qu'il y a un Dieu : deux erreurs qui s'engendrent et se soutiennent mutuellement.

Athanase prouve ensuite longuement l'existence d'une âme raisonnable, et établit avec force son immortalité.

Ainsi, pour rentrer dans la voie de la vérité, l'homme n'a qu'à rentrer en lui-même ; il porte dans son âme, faite à l'image du Verbe, une lumière divine ; il verra, dans cette lumière, le Verbe même de Dieu.

Si cette âme, souillée par le mal et obscurcie par les ténèbres, ne sait point retrouver en elle l'image du Verbe, qu'elle regarde la création. Dieu, dans sa bonté, s'est fait connaître par ses œuvres, comme le statuaire se montre dans l'excellence de son art. L'ordre, la beauté, l'harmonie de l'univers prouvent invinciblement un seul créateur, un seul maître ; comme un concert de voix

(1) *Luc*, XVII, 21.
(2) *Deut.* XXX, 14.

différentes prouve un seul et unique artiste. Ce Seigneur souverain c'est le Verbe, non pas une parole fugitive comme le verbe de l'homme, mais l'image de Dieu parfaitement semblable à Dieu même.

La raison pour laquelle ce Verbe s'unit aux créatures est vraiment admirable. Finies et déchues, elles ne sauraient trouver en elles-mêmes leur raison de subsister; le Verbe, par ce contact profond, intime, les pénètre de sa vie, les soutient et les empêche de retomber dans le néant, d'où elles ont été tirées. C'est lui qui gouverne toutes choses, les visibles et les invisibles, et qui est le chef de l'Église. Et, de même que, dans l'ordre et la beauté du monde, il est facile de contempler le Verbe qui l'a créé et qui le gouverne, de même aussi, dans le Verbe, nous pouvons connaître et contempler Dieu; car, il est sa raison, sa parole substantielle, comme notre parole est le verbe de notre âme. Aussi le Sauveur a dit : « Celui qui me voit, voit aussi mon Père (1). »

Un troisième témoignage que Dieu a donné aux hommes, ce sont les Prophètes. Ils ne s'adressaient pas seulement aux Juifs, mais au genre humain tout entier ; or leur ministère avait principalement pour but d'éloigner les hommes de l'idolâtrie et de les porter au culte du seul vrai Dieu. L'Écriture est pleine de leurs enseignements sur ce point essentiel; c'est Dieu qui gouverne tout par son Verbe; et ce Verbe était en lui au commencement; « non pas, répète-t-il, un Verbe communiqué, une sagesse participée, comme le verbe et la sagesse des créatures; mais la raison, la sagesse, la puissance même du Père; et, pour tout dire par un seul mot, le fruit du

(1) *Joan.* XIV, 9.

Père, son Fils unique, sa vivante et parfaite image. De telle sorte que ce que fait le Père, il le fait lui-même; et qu'il est aussi ce qu'est le Père, puisqu'il est dans le Père et que le Père est en lui. « Efforce-toi donc, ô disciple du Christ, de vivre selon ses lois, qui sont les lois du Père, afin que tu puisses obtenir le royaume des cieux. »

C'est ainsi qu'Athanase termine cette première partie de son ouvrage, que M. Villemain appelle « un chef-d'œuvre de bon sens social et de logique (1). » On le voit, il s'adresse non pas aux païens, mais, comme nous l'avons déjà remarqué en indiquant le but de son ouvrage, à un chrétien dont il veut fortifier la foi.

Il concentre ses démonstrations sur deux points principaux : la vanité de l'idolâtrie et l'unité de Dieu.

Pour les mettre en lumière, il déploie, dans un style élégant, vif et plein de saillies, toutes les ressources d'une logique forte et vigoureuse, et surtout une connaissance très-approfondie de l'antiquité païenne. Pour lui, la mythologie et la philosophie grecques n'ont point de secrets : il connaît Homère et Hésiode, aussi bien que Thalès, Pythagore, Platon et Aristote ; il possède à fond les enseignements des sages et les livres des poëtes. La question de l'idolâtrie, en particulier, est traitée avec une étendue et une supériorité incontestables, et que nous ne trouvons, ni dans saint Justin, ni dans Tertullien, ni dans aucun des Pères venus avant lui. Il en indique les causes multiples, les formes diverses, les développements successifs, avec une sûreté et une clarté parfaites. Les textes de David, d'Isaïe, du *Livre de la Sagesse* et de saint Paul viennent, à leur tour, justifier ses assertions.

(1) *Tab. de l'éloq. chrét. au* IVe *siècle,* St Athan.

Il nous semble même que, sur ce point, il a devancé les meilleures conclusions de la science moderne. Ainsi, pour lui, l'adoration de la nature, dont l'astrolâtrie est la phase la plus générale et la plus éclatante, marque la première étape des égarements de l'humanité; l'apothéose des hommes vertueux et des tyrans, la deuxième, et enfin, le fétichisme ou le culte attribué aux animaux réels ou imaginaires, aux êtres insensibles et aux statues, marque la dernière.

Si, avant de tomber de chute en chute, jusqu'à cette prodigieuse dégradation, l'homme, comme tout porte à le croire, a d'abord transporté aux démons le culte qu'il ne donnait plus au vrai Dieu; si la démonolâtrie a été le passage de l'adoration du vrai Dieu au culte des forces de la nature (1), il n'aurait manqué à la théorie d'Athanase, pour être parfaite, que d'indiquer ce point.

Qui n'admirerait la sagacité de ce profond esprit qui, à quinze siècles de distance, découvre, d'une main si sûre, des secrets que la science contemporaine, après de si grands travaux, a à peine entrevus?

Ainsi, ceux qui ont exploré le champ si vaste des religions de l'antiquité, ne s'écartent point des affirmations d'Athanase. Bossuet (2), dont le regard les avait pénétrées jusque dans leurs profondeurs, toutes les fois qu'il touche à ces questions, ne fait que répéter ce qu'a dit le grand docteur d'Alexandrie.

La science allemande elle-même, malgré d'incontestables progrès, n'a rien trouvé à changer à ses vues principales; Tholuck le cite en l'approuvant; Dœllinger (3), dont la science sur la religion des Hellènes est de tout

(1) M. l'abbé Freppel, *St Justin*, p. 143, s.
(2) *Disc. sur l'Hist. univ.* IIe *P.*, ch. XVI et XXVI.
(3) *Propylées du Christianisme.* [illegible] im.

point si compétente, semble suivre pas à pas le sillon lumineux qu'Athanase a tracé avant lui. Nous ne pouvons qu'effleurer un sujet d'ailleurs si important. Nous eussions aimé à montrer son système généralement justifié, par les travaux si remarquables accomplis de nos jours, sur le polythéisme des nations de l'Orient. C'eût été un spectacle du plus haut intérêt, de voir les conclusions des Colebrooke, des Rémusat, des Creuzer, etc., venir, après de longs siècles, confirmer les aperçus du savant patriarche. Nous regrettons vivement que les bornes de cette étude ne nous aient pas permis de le tenter.

CHAPITRE V.

TRAITÉ DE L'INCARNATION.

Mœlher appelle cette seconde partie : le premier essai scientifique du christianisme. Quoi qu'il en soit de cette assertion, il est certain qu'Athanase y enchaîne ses pensées, avec ordre et méthode. Il est, en effet, facile de saisir la suite de ses raisonnements, malgré d'assez nombreuses répétitions que l'auteur ne fait aucune difficulté d'avouer. « Je suis persuadé, dit-il, qu'il est bien préférable de redire des choses déjà connues, que de s'exposer, dans un tel sujet, à omettre une raison ou une considération qui peuvent éclairer l'esprit de plusieurs. » En outre, la sublimité des pensées, la force des arguments, la science de l'Ecriture, la solidité et l'élégance soutenue du style font de ce travail un traité de l'Incarnation, à tous égards, éminemment remarquable.

Athanase commence ce qu'il se propose de dire sur le Verbe, et sur sa venue dans l'humanité, en traitant de la création, l'union qu'il établit ainsi entre les deux parties de son ouvrage, fait mieux comprendre les motifs

de ce grand bienfait; on voit par là plus clairement, remarque-t-il lui-même, qu'il n'y a pas de contradiction, à ce que le monde soit renouvelé, par le même Verbe qui l'a créé.

D'abord, il juge d'un seul mot les principaux systèmes que l'esprit humain a inventés, pour expliquer la formation des choses. « Chacun, dit-il, a pensé sur ce point ce qui lui a plu davantage. Epicure prétend que le hasard a produit tous les êtres, supposition toute gratuite et contraire à l'évidence. La variété et l'ordre, qui règnent dans la création, prouvent invinciblement que ce même Dieu, qui la gouverne avec tant de sagesse, l'a tirée lui-même du néant, par sa souveraine puissance.

» Platon, avec beaucoup d'autres, a imaginé une matière éternelle que Dieu aurait seulement organisée. Le grand philosophe n'a pas vu qu'en bornant ainsi l'Être infini, il lui attribuait la faiblesse de la créature, et que, par une suite nécessaire, il le détruisait entièrement. Car enfin, s'il n'est pas créateur, il n'est qu'un ouvrier vulgaire; puisqu'il n'aurait pu agir, s'il n'avait pas eu d'abord cette matière à façonner.

» Les hérétiques, qui admettent un créateur différent du Père, tombent dans un étrange aveuglement; s'ils croient aux Écritures, ignorent-ils donc qu'elles attribuent au Père toute la création? » Saint Athanase veut parler, sans doute, du Démiurge des Gnostiques, ou de quelque autre invention importée de la philosophie orientale. « La foi du Christ, conclut-il, repousse également toutes ces inepties comme des impiétés. Elle enseigne que, dès le commencement, Dieu créa le ciel et la terre; et, comme le dit saint Paul aux Hébreux, « Nous savons, par la foi, que les siècles ont été faits par le Verbe de Dieu. »

Le grand orateur de ce siècle, que pleurent à la fois la France et l'Eglise, fut amené, dans le cours de ses immortelles conférences, à parler de la création. Avec ce regard hardi et profond que Dieu lui avait donné comme un privilége spécial de son génie, il cherchait le motif de l'acte créateur. Ce ne pouvait être ni l'intérêt ni le devoir. Qu'était-ce donc? Bossuet avait dit : « Quand Dieu fit le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté (1). » Saint Thomas, répondant à une objection sur la même thèse, avait dit aussi : « Dieu seul est parfaitement libéral, parce que seul il n'agit pas pour son utilité, mais à cause de sa bonté (2). » Eclairé par ces deux maîtres de la théologie, le P. Lacordaire s'écria : « Dieu a fait le monde gratuitement, dans la seule fin de satisfaire sa bonté en communiquant la vie (3). » En lisant saint Athanase, nous songions, malgré nous, à la joie qu'eût éprouvée l'illustre Dominicain, si, ce que son génie avait conclu de deux paroles séparées par quatre siècles, il l'eût vu enseigné par le grand docteur du IVe, avec la rigueur d'un syllogisme.

Voici ce remarquable passage : « Dieu est bon, il est la source même de la bonté; or celui qui est bon ne porte envie à personne : c'est pourquoi Dieu a fait toutes choses de rien, par son Verbe, Notre-Seigneur Jésus-Christ (4). » Nous sommes certain que l'illustre orateur qui, en citant Bossuet, s'était écrié : « C'est là une parole

(1) *Méd. sur l'Evang.*

(2) *Sum. theol.* q. 44.

(3) Lacordaire, *Conf.* 47.

(4) Scilicet Deus bonus est vel potius fons ipse est bonitatis; bonus autem nulli invidet, quapropter nulli rei quominus sit invidens omnia per proprium Verbum Dominum nostrum Jesum Christum ex nihilo fecit. 102.

divine ; Bossuet n'eût-il dit que ce mot, je le tiendrais pour un grand homme, » s'il eût connu ces deux lignes, aurait fait éclater son admiration, par quelqu'un de ces traits dont sa brillante éloquence avait le secret.

Mais Dieu, dans sa bonté, fit pour l'homme bien plus qu'il n'avait fait pour le reste de ses œuvres : il le fit à son image, et le rendit participant de la vertu même du Verbe, pour qu'il vécût dans la sainteté et dans la félicité. La loi qu'il imposa à sa liberté soutenue de la grâce devait être pour lui, s'il l'observait fidèlement, le principe d'une vie pure et heureuse ; s'il la transgressait, au contraire, le motif de sa condamnation. Devenu mauvais, il retombait dans la faiblesse de sa nature finie, et restait à jamais enseveli dans la mort.

Par la malice du démon, l'homme pécha : il perdit le privilége de l'immortalité ; il introduisit le mal dans le monde. La corruption prit sur lui plus d'empire qu'elle n'en aurait jamais eu par la seule condition de sa nature, parce qu'elle était l'effet malheureux de l'abandon de Dieu. C'est ce qui explique ces affreux désordres auxquels l'humanité tout entière se livra, pendant de longs siècles ; déchue et punie, elle ne pouvait se rassasier du mal et du péché.

La corruption et la mort étendaient, tous les jours davantage, leur règne funeste ; l'homme périssait et l'œuvre de la bonté divine était détruite. Qu'allait faire Dieu ? Ses paroles ne passent point, comme celles de l'homme : il avait frappé sa créature de malédiction et de mort, l'arrêt devait être exécuté. Mais pouvait-il être digne de lui que le chef-d'œuvre de ses mains, qu'il avait doué de raison et que le Verbe avait fait participer à sa vie, périt pour jamais ? Ainsi, d'un côté, sa justice réclamait le châtiment que repoussait sa bonté ; et de

l'autre, le regret de la faute ne pouvait satisfaire la majesté divine outragée; car le repentir ne détruit pas tous les effets du péché et dans l'homme et dans le monde. Puisque l'homme ne pouvait, par lui-même, retrouver la ressemblance divine que son péché lui avait ravie, c'était au Verbe de Dieu qui la lui avait donnée, en le tirant du néant, qu'il convenait de la lui rendre, et de sauvegarder ainsi à la fois la faiblesse de la créature et la justice du Tout-Puissant.

C'est pourquoi le Verbe de Dieu incorruptible et présent partout, voulant subir la condamnation portée par son Père, et sauver l'homme de la misère et de la mort, a pris sur la terre un corps semblable au nôtre, dans le sein d'une vierge très-pure. Ce corps, il l'a livré sur la croix pour le salut de tous; il l'a offert à son Père, pour apaiser sa justice et ôter à la mort sa puissance. Par sa glorieuse résurrection, le Christ a achevé sa victoire; il a détruit la mort, comme le feu détruit la paille; désormais la corruption n'aura plus d'empire sur les hommes, parce que le Verbe divin habite parmi eux. Ainsi un roi présent dans une ville, la défend contre ses ennemis, par la seule majesté de sa personne.

L'Écriture dit expressément qu'il convenait que ces mystères de grâce fussent accomplis par Jésus-Christ. De même que nous étions morts en Adam, de même nous sommes rendus, par lui, à la vie de la résurrection; nous ne mourrons plus, pour être condamnés, mais pour être ressuscités d'entre les morts, au jour fixé par la miséricorde divine.

C'était aussi le seul moyen convenable, pour rendre à l'homme la vraie connaissance de Dieu; car, comme i avait souillé l'image qu'il en avait reçue en lui-même,

comme il avait détourné ses yeux de la création qui en porte l'empreinte, et qu'il n'avait point écouté les enseignements des prophètes, il ne restait qu'à restaurer en lui cette image primitive. Et, puisque cette œuvre ne pouvait être accomplie, ni par lui-même, ni par un ange, ni par aucune créature, il fallait que le Verbe lui-même daignât opérer ce prodige. Or le seul moyen de rendre à un tableau les traits qu'il a perdus, c'est d'y reproduire une seconde fois, par la main de l'artiste, l'image de la personne qu'il représentait. Ainsi en est-il de l'homme : le Verbe l'a restauré, il a imprimé de nouveau en son âme sa vivante image ; il lui a donné une seconde naissance. Tel est le sens de ces paroles : « *Nisi quis renatus fuerit* (1). »

Ainsi, tous les témoignages de Dieu étant rendus inutiles par notre faiblesse, le Verbe, comme un bon maître, s'est mis à notre portée. Nous cherchions Dieu dans les créatures ; il a voulu prendre un corps et vivre parmi nous, afin que les actions qu'il accomplirait, dans ce corps visible, fussent, pour notre âme, une révélation de sa divinité et de la gloire de son Père.

L'homme n'est guère accessible qu'à ce qui frappe les sens ; mais Dieu a agi de telle sorte que, de quelque côté qu'il tourne ses regards, il trouvera la vérité. S'il admire la création, il verra qu'elle confesse le Christ, Verbe créateur. Si quelques hommes lui paraissent dignes d'être regardés comme des dieux, en comparant leurs œuvres à celles du Sauveur, il jugera sans peine qu'il est seul vrai Fils de Dieu. S'il donne aux démons le culte de son cœur, à cause des prodiges qu'ils semblent opérer ; en voyant leur empire détruit par sa puissance, il sera convaincu,

(1) *Joan.* III, 5.

qu'ils ne sont pas des dieux, mais que le Verbe, qui leur commande, est lui seul le vrai Dieu. S'il veut honorer les morts célébrés par les poëtes, la résurrection du Christ lui sera une preuve manifeste de sa force toute divine.

Jésus-Christ a voulu naître, vivre et mourir parmi les hommes, surpasser, par l'éclat de ses actions, ceux qui furent les plus puissants et les plus illustres, pour élever les hommes au-dessus de leurs préjugés, et leur révéler, de nouveau, le vrai Dieu et leur Père. Aussi, il ne s'offrit pas à la mort, dès le premier jour de sa venue dans le monde, parce qu'il voulait auparavant faire des œuvres qui attesteraient sa divinité; chacun des actes de sa vie devait être accompli en son temps.

Le soleil n'en est pas moins pur, parce qu'il touche de ses rayons des corps obscurs et grossiers; sa lumière, au contraire, les éclaire et les embellit, sans contracter, à ce contact, la moindre souillure. Ainsi en est-il du Verbe: impassible et spirituel, il s'est uni, sans quitter le sein du Père, à un corps terrestre et mortel; mais ce corps, il l'illumine et le purifie; et, par cette union divine, il lui communique une vie incorruptible. Les écrivains sacrés racontent que le Verbe a bu et mangé; c'est la preuve de la réalité de sa chair. Ils disent les merveilles qu'il a faites; c'est le témoignage de sa divinité. Il chasse les démons, guérit toute infirmité, ressuscite les morts, commande à la nature; à ce spectacle, qui pourrait douter, un seul instant, qu'il est le maître de l'univers? Les prodiges qui éclatèrent à sa mort montrent que la nature reconnut son Créateur.

Ainsi, nul autre ne pouvait rendre incorruptible ce qui était corrompu, que le Seigneur qui de rien a fait toutes choses; nul autre, rétablir dans l'homme l'image de Dieu, que celui qui est la vivante image du Père;

nul autre, rendre l'immortalité à la créature qui avait mérité la mort, que Jésus-Christ, qui est la vie même; nul autre enfin, renverser l'idolâtrie et ramener les hommes à la connaissance du Père, que le Verbe éternel qui régit l'univers, et qui est le Fils unique du Père.

Le second but de la venue de Jésus-Christ en ce monde était d'acquitter pour tous la dette de la mort; immortel par nature, le Verbe prit un corps, afin de pouvoir mourir et délivrer, par là, tous les hommes de la servitude de la mort. Il ne faut pas oublier que la mort, la servitude de la mort, aux yeux d'Athanase, ne sont pas autre chose que la crainte et la terreur profondes que l'homme avait conçues, depuis le jour où il lui fut dit: « Tu mourras de mort (1). » C'est la remarque de Mœlher; mais ce sens ressort de toute la doctrine du saint docteur.

Puisque le Christ devait mourir, pourquoi, dira-t-on, n'est-il pas mort comme le reste des hommes? A quoi bon choisir une mort ignominieuse, comme l'était la mort de la croix?

La réponse d'Athanase est admirable : « Tout ce que fait le Sauveur est digne de sa divinité; les hommes meurent par faiblesse, et le Seigneur est la vertu même de Dieu, il est la vie elle-même. Il ne convenait pas que celui qui guérissait toute maladie fût sujet à la maladie; on l'aurait cru semblable au reste des hommes, s'il avait subi la mort, comme les hommes la subissent. Il fallait donc, puisqu'il devait mourir, qu'il mourût d'une mort violente. »

Le Sauveur voulait, en outre, que, par sa victoire sur

(1) *Genès.* II, 17.

la mort, les hommes connussent qu'il était le Verbe immortel; il fallait donc que cette mort lui fût imposée. Mais, surtout, Jésus-Christ voulait établir au-dessus de toute contestation le fait de sa résurrection glorieuse; il fallait donc que sa mort fût publique et visible à tous les yeux, pour qu'on ne pût la regarder comme une fable. Ses disciples devaient appuyer leur prédication sur sa résurrection; comment l'auraient-ils fait, si leurs auditeurs avaient pu révoquer en doute la certitude de sa mort? Quelle opposition n'auraient-ils pas rencontrée dans les ennemis de la religion nouvelle? Qu'on en juge par celle que firent éclater les pharisiens et les prêtres.

Des incrédules modernes se sont chargés de montrer toute la force de cette observation; ils ont essayé d'ébranler le fait capital de la résurrection du Christ, en niant la vérité de sa mort. L'éclat du supplice que lui infligea la fureur des Juifs n'a pas arrêté leur audace. Que serait-il arrivé, si le Christ eût succombé obscurément aux atteintes d'une mort ordinaire? Athanase a raison de le dire : « Jésus-Christ a agi d'une manière digne de sa sagesse et de sa divinité. »

Mais, poursuit-on, si le Christ devait mourir publiquement, afin de rendre, pour tous, sa résurrection certaine, ne pouvait-il choisir une mort honorable? « Non, répond Athanase, on l'aurait accusé de n'être pas plus puissant que toute mort. Comme un athlète dont la prudence égale le courage, il accepte la mort qui lui est offerte : la mort de la croix, redoutée comme la plus terrible et la plus infâme, pour montrer au monde qu'il est la vie, puisqu'il est le vainqueur de la mort. Il choisit la mort de la croix, pour prendre sur lui l'anathème dont Dieu l'avait frappée; pour appeler à lui, de ce

trône d'amour, toutes les nations de la terre ; et pour que la nature entière rendît témoignage à la vérité de sa mort et de sa divinité. »

Si l'on veut des preuves de la victoire que Jésus-Christ a remportée sur la mort, que l'on considère qu'il a donné aux siens la force de la mépriser, en leur donnant la certitude de la résurrection. « Le tyran, redoutable autrefois, maintenant vaincu et lié, est insulté par ceux-mêmes qu'il opprimait ; le lion rugissant est devenu le jouet des plus faibles. Des hommes grossiers, des femmes délicates et jusqu'à des enfants insultent à la mort, malgré les terreurs de la nature. Si quelqu'un doute de ce prodige, qu'il embrasse la foi ; il sentira, dans son cœur, le même courage qui animait les martyrs. »

Non-seulement Jésus-Christ a vaincu la mort dans autrui, mais il l'a aussi vaincue en lui-même, puisqu'il s'est ressuscité. La preuve, c'est qu'il agit. « Il persuade aux Grecs et aux barbares d'embrasser la foi ; il donne aux pécheurs le courage de rompre leurs chaînes ; il chasse les démons, renverse les idoles et détruit la magie ; Jésus-Christ est donc vivant. D'ailleurs, comment le corps auquel le Verbe s'est uni serait-il resté dans la mort, puisqu'il est devenu, par cette union substantielle, le temple même de la vie? »

« Réfutons maintenant, continue le grand docteur, l'incrédulité des Juifs et les railleries des Gentils. Les Juifs peuvent être convaincus, puisqu'ils croient à l'Écriture ; elle enseigne tous les mystères du Christ. Les prophètes ont annoncé : sa naissance d'une Vierge, la réalité de sa nature humaine et de sa nature divine, sa mort sur la croix avec toutes ses circonstances, sa résurrection glorieuse et sa domination sur le monde. Or ces prophé-

ties ne peuvent être appliquées ni à Abraham, ni à Moïse, ni à David, ni à aucun autre, mais seulement au Messie. S'ils disent qu'il n'est pas encore venu, Daniel les confond par la clarté et la précision de ses paroles. C'est bien du Christ qu'il veut parler, et du Christ vrai Dieu; puisqu'il l'appelle le Saint des saints. Jérusalem, la prophétie et la vision doivent durer jusqu'à sa venue; et Jérusalem est en ruines, et Israël n'a plus ni voyant, ni prophète; les nations abandonnent l'idolâtrie, pour adorer celui qui envoyait les prophètes, le Dieu d'Abraham et d'Isaac, le Verbe qui est Jésus-Christ. Certes, on ne saurait demander des preuves plus convaincantes, que le Messie est venu, comme l'avaient annoncé les saints Livres. »

Arrivé à la réfutation des Gentils, Athanase semble se recueillir; son style devient, s'il est possible, plus vif et plus pénétrant; il porte la trace du feu qu'allumaient dans son âme les railleries de l'impiété. On sent dans sa parole, comme un frémissement que contiennent à peine sa prudence et sa charité.

« Quant aux Gentils, je ne peux assez admirer, dit-il, comment, plongés qu'ils sont dans la boue de l'idolâtrie, ils osent se moquer avec impudence de ce qui, en aucune façon, n'est digne de moquerie. Car s'ils n'admettent pas le Verbe, pourquoi riraient-ils de ce qu'ils ignorent? Et s'ils croient qu'il existe, qu'il a créé et qu'il gouverne toutes choses, c'est plutôt d'eux-mêmes qu'ils devraient rire. Leurs philosophes n'enseignent-ils pas, en effet, avec juste raison, que le monde est comme un grand corps? Et si le Verbe existe dans ce corps et anime toutes ses parties, qu'y a-t-il d'absurde à dire, comme nous le faisons, que ce même Verbe existe aussi dans un homme qui n'est qu'une partie de ce grand tout? S'ils pré-

tendent qu'il est absurde que le Verbe soit dans un corps créé; il faut qu'ils avouent qu'il est absurde également qu'il soit dans le monde qu'il a créé. Qu'y a-t-il de si risible que le Verbe se soit servi d'un corps, pour se révéler aux hommes? L'âme ne se sert-elle pas de tous les organes du corps humain, et en particulier, de la langue, pour révéler sa présence au dedans de lui? Et s'ils demandent encore pourquoi, pour se manifester, le Verbe a préféré un corps faible et chétif à quelque créature plus grande et plus belle, telle que le soleil ou quelqu'un des astres; qu'ils sachent qu'en parlant ainsi, ils oublient le but de sa venue dans le monde. Le Verbe n'y a pas apparu pour se montrer aux yeux, mais pour guérir nos infirmités, et pour détruire notre ignorance. Il s'est fait homme pour descendre jusqu'à ceux qui étaient dans la peine, pour les élever à la connaissance du Père, en prouvant par ses œuvres qu'il est son Fils.

« Peut-être, diront-ils encore, qu'il aurait pu accomplir ces merveilles par un seul acte de sa volonté souveraine, comme il avait créé toutes choses. Sans doute, la volonté, qui avait tiré le monde du néant, pouvait suffire à restaurer l'homme; mais il fallait porter remède à la misère où le péché l'avait plongé, et le moyen le plus convenable était de le guérir par ce même corps, dans lequel il s'était corrompu. D'ailleurs le mal était intérieur, c'est dans sa source qu'il fallait l'atteindre; s'il eût été détruit par un ordre divin, l'homme n'eût pas été régénéré en lui-même; il eût toujours redouté la mort. En s'unissant directement à l'humanité, le Verbe se révèle clairement; il abolit en elle la corruption et la mort, et lui communique la force et la vie.

« Après cet acte divin, les effets ont suivi. Depuis que

le Verbe de Dieu s'est fait homme, l'homme a été transformé ; les ruses du démon ont été déjouées, depuis que la Vertu de Dieu a paru sur la terre ; la sagesse des Gentils est devenue folie, depuis que la Sagesse de Dieu s'est manifestée.

« L'idolâtrie régnait dans tout l'univers, chaque nation avait ses autels et ses dieux ; maintenant Jésus-Christ seul est béni et adoré chez tous les peuples. Des oracles menteurs étaient partout ; Jésus-Christ les a fait taire. Les philosophes, malgré toute leur science, n'ont pu persuader, même à quelques hommes, d'être bons et vertueux ; Jésus-Christ, sans discours éloquents et sans le ministère des sages, a établi, chez toutes les nations, le règne de la vérité et de la vertu.

« Qu'on jette les yeux sur la société chrétienne, on se convaincra facilement de ce que j'avance. Les hommes, les femmes, les vieillards, les jeunes gens et jusqu'aux enfants, tous y pratiquent, avec la simplicité du cœur, les vertus les plus héroïques. Or Jésus-Christ seul a fait ces merveilles ; seul, il a répandu partout sa doctrine ; seul, il a persuadé à tous les peuples, même aux barbares, de pratiquer la virginité, la douceur et la tempérance ; seul, il a fait régner la paix sur la terre. Qui jamais a pu vaincre les forces réunies de la volupté, des démons, de l'idolâtrie, sinon le Seigneur ? Si donc Dieu se fait connaître par ses œuvres, la divinité de Jésus-Christ est manifeste à tous les yeux. Que les Gentils, au lieu de se moquer, et de tourner en dérision sa bonté ineffable, l'adorent et embrassent avec amour sa loi divine et parfaite.

« O toi donc, qui veux connaître les mystères du Christ, lis les écrits de ceux qui furent les témoins de sa divinité ; conserve ton cœur dans la pureté ; tu pourras

ainsi goûter la vraie doctrine, te rendre semblable à Dieu, éviter le jugement, et obtenir, de sa bonté, le don de la félicité céleste. »

Tel est cet ouvrage d'un jeune homme de vingt ans, dont une pâle analyse peut à peine donner quelque idée. Une éloquence vive et forte y anime chaque page, et y répand, à grands flots, la lumière, la chaleur et la vie. Nous nous sommes étendu plus longuement sur cet écrit, parce qu'il est moins connu que tous les autres, et aussi parce qu'il porte en lui, avec l'intérêt qui s'attache aux premières productions du génie, la vive jouissance que procure une œuvre parfaite.

CHAPITRE VI.

L'ARIANISME.

Nous avons dit que saint Athanase écrivit son premier ouvrage pour conjurer un grand péril. L'Arianisme ne justifia que trop les prévisions du saint docteur. Cette grande hérésie, bouleversa l'Empire et l'Eglise, faillit perdre le Christianisme et replonger le monde dans l'idolâtrie. L'ardeur de ses chefs, leur audace inouïe, leur habile persévérance, les moyens politiques dont ils disposaient, les vertus mêmes de plusieurs d'entre eux entraînés plutôt que séduits, tout concourut à la propager; tout contribua à mettre, pour ainsi dire, en son pouvoir, avec les destinées de la religion, les destinées même de l'humanité.

Mais Dieu, qui permet les malheurs et les persécutions de l'Église, ne détourne pas ses regards de cette fille bien-aimée. En laissant, cette fois, le péril arriver jusqu'à son comble, il semble avoir voulu convaincre à jamais ses fidèles, de leur faiblesse, et leur montrer qu'ils ne doivent compter, pour obtenir la victoire, que sur la protection de celui qui, tout en leur annonçant les tribulations comme l'héritage de sa croix, leur a dit aussi : « Ayez

confiance, j'ai vaincu le monde (1); » et encore : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (2). »

Athanase est, au IVe siècle, le type de cette foi inébranlable et sereine à la promesse de Jésus-Christ et au triomphe définitif de la vérité. Il ne dédaigne, dans la lutte, aucun des moyens qu'il rencontre ; il se sert des lumières de la raison, de l'attachement des peuples et de la confiance des princes ; mais pour vaincre, il ne compte que sur la vertu de Dieu. C'est là sa force et sa puissance ; c'est là tout le secret de cette persévérance que ne déconcertent, ni les embûches, ni les persécutions, ni la mort, ni même, ce qui est plus douloureux, la défection des évêques, des conciles et de ceux que Dieu avait faits, dans son Église, les plus illustres et les plus grands.

Gibbon parlant d'Athanase, le juge plus digne de l'empire que les fils dégénérés de Constantin ; c'est la seule louange qu'il croit devoir lui donner (3). Avec son rationalisme étroit il n'a vu en lui que l'homme intelligent, habile et courageux, en un mot, le grand homme ; tandis qu'il faut y voir, avant tout, le chrétien fermement attaché à la parole du Maître, l'évêque prédestiné pour défendre l'Église de Jésus-Christ. C'est, en effet, le seul point de vue auquel on doive se placer, si l'on veut comprendre Athanase en face de l'Arianisme. Dieu n'a pas fait le cœur de l'homme assez fort, ni assez grand, pour combattre toujours et contre tous, sans lumière et sans guide. Il y avait là un problème digne de la sagacité de l'illustre historien ; mais ce n'est pas la première fois et ce ne sera pas la dernière, que le

(1) *Joan.* XVI, 33.
(2) *Matth.* XXVIII,, 20.
(3) Gibbon, *Hist. de la décad. de l'emp. rom.*

préjugé et la passion obscurciront le regard le plus clairvoyant.

L'inébranlable fermeté d'Athanase dans cette grande lutte est vraiment inexplicable, sans cette lumière qui descend des régions de l'invisible sur la faible créature de Dieu. Le vrai caractère qui le distingue, c'est une foi merveilleuse qui éclaire et transfigure son âme ; un sentiment pur et profond du Christianisme ; un amour sincère et sans bornes pour le Verbe de Dieu, fait chair pour sauver le monde. Considérée sous cet aspect, sa vie tout entière s'explique, comme une manifestation généreuse de ce feu qui vit en lui ; tous ses actes sont une irradiation de ce foyer de lumière et d'amour, et pour nous servir de son expression, de ce soleil divin, qui est le Verbe incarné Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Tout a été dit sur l'Arianisme, sur son origine, son auteur, sa nature, ses prétendues preuves et ses funestes conséquences. Sans parler des ouvrages anciens, et des travaux si importants du dix-septième siècle, qui accompagnent les diverses éditions de saint Athanase ou l'histoire de sa vie, plusieurs beaux ouvrages récents, ont mis cette question dans tout son jour, et l'ont à peu près épuisée ; de sorte qu'il ne reste plus guère aujourd'hui qu'à répéter ce qui a été déjà dit avec tant de science et d'autorité (1).

Arius, originaire de Libye, fut chargé, sous l'épiscopat d'Alexandre, du soin d'une des principales églises d'Alexandrie. D'un esprit cultivé, mais superficiel, d'un caractère ambitieux et mondain, il montra bientôt, par

(1) *Histoire du dogme*, par M. l'abbé Ginoulhac, t. II, liv. 9. — *Théodicée chrétienne*, par M. Maret, l. 12. — *L'Empire et l'Église au* IVe *siècle*, par M. de Broglie, *passim*. — *Athanase le Grand*, par Mœhler, *id*.

les démêlés qu'il eut avec son évêque, tout ce que l'Église avait à craindre de lui. Il avait trouvé, pense-t-on, les semences de sa doctrine, dans les ouvrages du martyr Lucius, qui expia ses erreurs condamnées par l'Église, en confessant la foi. Sa *Thalie*, sorte de poème imité d'un certain Sostade, qu'Athanase appelle l'impur Sostade, renferme tout le venin de son hérésie. Il y étale, avec complaisance, tout l'orgueil de son âme ; en voici un trait qui, à lui seul, révèle Arius tout entier. « J'ai marché sur leurs traces (des élus) ; je suis allé en harmonie avec eux, moi le célèbre qui ai souffert pour la gloire de Dieu ; car instruit par Dieu, j'ai reçu la sagesse et la connaissance. » De telles paroles n'annoncent-elles pas un sectateur de Lucifer, plutôt qu'un humble disciple de Jésus-Christ ?

Il composait des vers qu'il faisait chanter, sur des airs connus, au peuple de la ville et aux matelots ; et s'adressait spécialement aux jeunes gens et aux femmes. Sans vouloir établir une comparaison, entre l'élégant et subtil hérésiarque d'Alexandrie et le héros parfois brutal et bouffon de la Réforme, on ne peut s'empêcher de remarquer que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Une fois l'orgueil révolté contre le joug de la foi, on ne tarde pas à sacrifier la gravité du caractère le plus sacré, aux moyens que l'on croit les plus propres à assurer le succès.

Il est certain qu'Arius s'attachait par là les esprits légers et frivoles, nombreux dans tous les temps, mais principalement à cette époque de transition du paganisme au christianisme ; il les séduisit par sa doctrine ; par la souplesse de son caractère et par la culture de son esprit, il en devint le coryphée.

Certains auteurs ont cru découvrir l'origine de cette hérésie, dans une tentative de conciliation de la doctrine

platonicienne avec les dogmes révélés sur la Trinité. Quel que soit le rapport qui existe entre le système d'Arius et la Trinité de Platon, nous croirions plus volontiers avec Mœlher, que l'Arianisme naissait presque naturellement de l'état des âmes, comme le rejeton sort de l'arbre, comme le fruit naît de sa fleur.

Le paganisme avait infecté à tel point la masse des esprits, il avait tellement corrompu les âmes, que la doctrine mystérieuse d'un Dieu rédempteur, avec les conséquences pratiques qui en découlent, devait nécessairement rencontrer une vive résistance dans ces esprits légers que la politique plutôt que la foi, depuis le triomphe de la religion, avait entraînés dans les rangs des chrétiens. Sans cela, la propagation si rapide de cette hérésie serait absolument inexplicable; mais, pour quiconque connaît l'histoire de ces temps, cela est d'une entière évidence. Arius n'eut que le facile mérite de donner un corps à ces préjugés, de poser la formule scientifique de cette incrédulité au Verbe Sauveur.

En outre, il s'acquitta de son rôle à merveille. Esprit franchement rationaliste, il écartait de ses propositions tout mystère; il savait, tout en conservant avec soin les dehors de l'orthodoxie, au moins dans les commencements, approprier ses paroles à l'intelligence de tous. Aux femmes il disait : « Aviez-vous un fils avant d'en avoir mis au monde? Non, certes, vous n'en aviez pas; Dieu, non plus, n'avait pas son Fils avant de l'avoir engendré. » Aux jeunes gens : « Celui qui a l'être a-t-il fait celui qui n'est pas ou celui qui est? Y a-t-il un incréé ou deux? » C'est par de tels discours, par des questions aussi captieuses, qu'il cherchait à rendre complices de ses erreurs toutes ces âmes frivoles. Aussi Alexandre reprochait-il aux Ariens de n'avoir séduit, tout d'abord, que

des femmes sans instruction et dont la réputation était loin d'être sans tache.

Mais évidemment, même d'après nos observations précédentes, l'Arianisme constituait une doctrine. Voici en quoi il consistait, malgré de nombreuses contradictions et des réticences intéressées. Nous tirons nos renseignements de la *Thalie* d'Arius, de ses deux lettres à Eusèbe et à Alexandre, et particulièrement de ce qu'en a dit saint Athanase, dans ses *Discours contre les Ariens*.

Le monde est fini, l'infini ne saurait le produire; faible et borné, il ne peut supporter l'action directe de la Divinité. Il serait même indigne de la majesté de Dieu, de créer le monde. C'est pour cela que Dieu a fait d'abord, avant tous les temps, son Verbe qui crée toutes choses.

Sans aller plus loin dans la doctrine arienne, on entrevoit déjà les funestes conséquences qu'elle engendrera: ce Verbe, si grand qu'il soit, n'est point le Verbe substantiel de Dieu; il est fait, il est muable et temporaire, puisqu'il n'est qu'une créature. Dès lors, le Christianisme perd sa puissance et son efficacité. Jésus-Christ, il est vrai, peut bien transmettre à ses fidèles la loi qui lui a été révélée par le Père; il peut bien également donner l'exemple de toutes les vertus, dont il a reçu la plénitude; mais, pour cette vie divine qui transfigure les âmes, il n'en a point en lui la source profonde; il n'en est point le principe. En sa qualité de créature, il ne la possède qu'à titre de don et de grâce; il ne saurait par lui-même, la communiquer aux fidèles.

Nous comprenons maintenant ce jugement de Mœlher: « L'Arianisme est la séparation de Dieu et de la création. » De même qu'il ne l'a point produite, de même aussi il ne l'a point relevée de sa chute, il ne l'a point rachetée; le divorce entre Dieu et le monde est nécessaire

et éternel. Les Ariens admettaient sans peine toutes ces conclusions.

En présence d'un tel enseignement, nous ne saurions nous étonner d'entendre cette parole sortir, comme un douloureux gémissement, du cœur d'Athanase : « Leur doctrine est amère comme la mort ! » Car enfin, cela est certain : l'homme créé loin de Dieu, et, par l'action d'une créature, une fois tombé, doit rester à jamais plongé dans sa misère et dans son péché ; l'aurore de sa délivrance ne se lèvera jamais pour lui. Assis à l'ombre de la mort, il ne lui reste qu'à verser, sur son infortune éternelle, des pleurs sans consolation. Ainsi l'Arianisme aboutissait déjà à l'abîme du désespoir.

Cette doctrine, Arius fut amené à la développer, peu à peu et suivant l'occasion, sous une forme plus philosophique. Voici, au rapport d'Athanase, quelques-unes de ses principales assertions : Dieu n'a pas toujours été Père, il fut un temps où il ne l'était pas. Puisque tout est sorti du néant, le Logos a été fait de rien ; il a été fait dans le temps ; il a été créé avant tous les siècles. Il n'est pas vrai Dieu ; il n'est Dieu que par participation. Il est une créature parfaite, et non pas comme quelqu'une d'entre les créatures. Il ne connaît pas le Père parfaitement, il ne lui est point semblable, il n'est Verbe que de nom, il n'est Fils que par grâce.

Et ces étranges paroles n'étaient pas seulement le fait d'Arius ; des hommes, élevés par leur talent ou leur position dans l'Eglise, les répétaient littéralement, ou, tout au moins, en admettaient la pensée. On distingue déjà parmi eux : Athanase d'Anazarbe, Théodore, Grégoire, Astérius, les deux Eusèbe, surtout celui de Nicomédie. Ce dernier même montre clairement l'esprit purement rationaliste qui les animait tous : Tu penses bien, dit-il,

à Arius ; prie Dieu pour que tout le monde pense de même ; car il doit être évident que ce qui est né a eu un commencement.

Or sur quelles raisons ces audacieux novateurs établissaient-ils leur doctrine? Avant d'approfondir un peu cette hérésie, nous avions pensé que nous trouverions quelque semblant de preuve ou, du moins, quelqu'une de ces difficultés, devant lesquelles l'intelligence humaine tremble déconcertée. Mais, comme tous les adversaires de la vérité, les Ariens, au lieu de preuves, ne présentent que des objections.

Au fond, une seule difficulté les préoccupe et les arrête : le mystère des rapports du fini et de l'infini, de Dieu et du monde; difficulté aussi ancienne que l'esprit humain, philosophique tout autant que théologique. Au lieu de chercher à l'expliquer, sinon à la résoudre, ils trouvent plus simple de l'écarter. A ce qu'il nous paraît, l'Arianisme n'a pas d'autre but que de supprimer le mystère, qui est l'essence même de la religion de Jésus-Christ, et aussi la condition nécessaire de la raison dans son état présent. « Ignorants, dit Athanase, qui n'entendent ni l'Écriture, ni même le Christianisme ni la foi qu'il renferme. »

Aussi, toute l'argumentation des Ariens ne tend qu'à prouver que Jésus-Christ n'est qu'une créature tirée du néant, comme le reste des hommes, quoique néanmoins plus parfaite. Pour arriver à ce but, ils torturent les textes les plus clairs, et ne tiennent aucun compte du sens que leur a donné l'Église et la tradition, ni de la foi de la société chrétienne.

Un argument sur lequel ils insistent, c'est celui qu'ils prétendent tirer de la notion de Père et de Fils. L'Écriture, disent-ils, en donnant au Verbe le nom de Fils, marque

son infériorité par rapport au Père ; car le Fils est né du Père ; ce qui est né est inférieur, par l'origine, à ce qui n'est pas né. En outre, si le Fils était coéternel au Père, il serait son frère et non son fils. Le Père a engendré le Fils librement ou par nécessité; dans ce dernier cas, Dieu ne serait pas libre ; mais si le Fils est librement engendré, il aurait pu ne pas exister. De plus, si le Fils est la parfaite image du Père, il a donc lui-même un fils, et ainsi, à l'infini. A ces arguments purement dialectiques les Ariens en joignaient d'autres, et en grand nombre, tirés des textes de l'Écriture.

Telle était donc l'hérésie en face de laquelle se trouvait Athanase; hérésie spécieuse dans sa forme, et qui, en réalité, sapait le Christianisme par sa base. Le grand évêque devina, dès l'abord, les calamités qu'elle causerait à l'Église ; aussi se dévoua-t-il à la combattre sans fin, ni relâche. Il inspira les résolutions du concile d'Alexandrie et, probablement, il avait rédigé la lettre par laquelle Alexandre dénonça, au monde chrétien, la nouvelle erreur; son influence contribua à la faire frapper d'anathème, à Nicée, par les trois cent dix-huit évêques, qui étaient venus, de tous les points du globe, y représenter l'Église. Et quand l'hérésie releva la tête, il commença la série de ces immortels écrits, où la force de la raison s'allie si heureusement à l'énergie de la foi et à une connaissance parfaite de l'Écriture, pour triompher d'un ennemi toujours renaissant.

Dans sa lutte avec l'Arianisme, Athanase n'oublie rien; il n'omet aucun argument; il ne néglige aucun texte ; il jette à pleines mains, sur les moindres détails de la question, la lumière dont son âme est remplie. Traités didactiques, histoires, apologies, lettres familières : son zèle adopte toutes les formes, pourvu qu'elles le con-

duisent au même but. Ses travaux les plus remarquables sur ce point, sont : Les quatre discours *contre les Ariens*, le livre de l'*Incarnation*, l'*Histoire des Ariens*, celle des décrets de Nicée et ses apologies.

Pour mettre de l'ordre dans la réfutation d'Athanase, on peut, comme l'a fait à peu près Mœlher, distinguer ses arguments en trois espèces : ceux qu'il tire de l'essence même du Christianisme, d'autres simplement dialectiques, et enfin ceux par lesquels il repousse l'explication, donnée par les Ariens, de quelques textes de l'Écriture.

Quant aux premiers, Athanase les présente sous des formes diverses, et les répète souvent ; il s'y attache avec une sorte de passion. C'est que, pour lui, l'espérance du chrétien n'est qu'un mot, si on la sépare de la divinité de Jésus-Christ. Il tient à démontrer sans réplique, qu'en détruisant celle-ci, l'Arianisme ruine totalement celle-là. « La foi chrétienne se révolte, écrit-il, contre l'idée des Ariens, que le Fils a été créé lui-même, pour créer le monde, parce que celui-ci n'aurait pu supporter l'action directe de Dieu ; car il suit de là que Dieu est hors du monde, et que le monde n'a aucun rapport avec lui. » « Le Fils seul, poursuit-il, nous révèle le Père ; s'il n'est pas vrai Dieu, nous ne connaissons pas le Père. Si le Fils n'est pas semblable au Père, le Père et le Fils ne sont pas un seul Dieu ; l'unité de la foi n'existe pas, et l'ancienne division de l'esprit humain persiste, malgré la venue du Pasteur, qui ne veut qu'un seul troupeau. »

Son argumentation devient singulièrement pressante, quand il reproche aux Ariens de replonger le monde dans l'idolâtrie, dont la grâce du Sauveur l'avait délivré.

« Les Ariens nous accusent d'admettre trois dieux, parce que nous adorons la Trinité ; comme si nous disions,

ainsi que les Marcionites et les Manichéens, qu'il y a trois principes ou trois Pères. Au contraire, de même que nous n'avons cité pour exemple qu'un soleil, sa splendeur, et la lumière unique qu'elle répand, ainsi nous reconnaissons un seul principe ou un seul Père, un seul Verbe, auquel nous attribuons la divinité, parce qu'il est né de Dieu, et le Saint-Esprit dans lequel le Père agit, par le Verbe, sur toutes choses. Le reproche de polythéisme, et même d'athéisme, peut leur être adressé, avec bien plus de justice, à eux-mêmes. N'affirment-ils pas, en effet, que le Fils est une créature et que le Saint-Esprit a été fait de rien? Il faut donc qu'ils avouent que le Verbe n'est pas Dieu; ou, s'ils n'osent nier ce que l'Écriture déclare si ouvertement, et qu'ils persistent à le faire étranger à la nature du Père, il est évident qu'ils admettent plusieurs dieux différents, et leur impiété est manifeste (1). »

Quelle profonde connaissance de l'âme humaine et de son infirmité révèlent les paroles suivantes! « Nous avons besoin d'avoir un Dieu pour rédempteur, afin de ne pas devenir les esclaves d'une idole. » Il suppose, avec raison, que l'homme sera tellement pénétré de reconnaissance pour son Sauveur, qu'il lui rendra les honneurs divins. Dieu doit à sa sagesse, pour n'être pas complice de l'idolâtrie, de racheter lui-même sa créature. D'ailleurs, si le Rédempteur de l'humanité n'était pas le vrai Dieu, comment serait accomplie la fin même de la Rédemption? L'union qui existait primitivement entre Dieu et l'homme a été brisée par le péché, toute créature est naturellement impuissante à la rétablir; pour refaire l'œuvre de Dieu, il ne faut rien

(1) *Orat.* III, *adv. Arianos*, 447.

moins que Dieu même. Notre sanctification ne peut avoir pour auteur, que celui qui est la Sainteté même. Celui-là seul, qui est vraiment Dieu, peut nous faire enfants de Dieu, peut nous donner cette liberté véritable, qui éloigne de notre âme le mal du péché; et nous communiquer la force de pratiquer la vertu. Or Dieu seul peut nous donner ces biens, en subissant à notre place la malédiction et la mort. C'est seulement en prenant notre chair mortelle, qu'il nous a fait participer à la vie et à la gloire de sa divinité. Athanase montre à peu près en ces termes l'opposition radicale de l'Arianisme et de ce qui fait, pour ainsi dire, l'essence même du Christianisme.

La force de son esprit éminemment spéculatif n'éclate pas moins, quand il touche à la partie purement dialectique; il s'y montre, aussi grand philosophe que profond théologien.

Nous avons remarqué plus haut que le principe fondamental de cette hérésie consistait dans la nécessité d'un médiateur entre Dieu et le monde, soit parce que la création était une œuvre indigne de Dieu, soit parce que sa faiblesse ne pourrait supporter l'action directe de la divinité. Athanase ruine ce principe par les paroles d'Isaïe, et surtout par celles de Jésus-Christ rapportées en saint Matthieu, et conclut en ces termes : « Si Dieu ne regarde pas comme indigne de sa providence de prendre soin des cheveux de notre tête, d'un passereau et de l'herbe des champs, certainement il ne fut pas non plus indigne de lui de les créer; car, ce que Dieu conserve, par sa providence, il l'a créé par son Verbe (1). » Et, si le Verbe est une créature, comment a-t-il pu supporter

(1) *Orat.* II. *adv. Arianos*, 390.

l'action divine? S'il l'a pu, la création le pouvait également; sinon, il a eu besoin, lui aussi, d'un médiateur; et il y en aura ainsi à l'infini.

Après avoir dévoilé le vrai sens de la fameuse formule: ἦν ποτε, ὅτε ὁ υἱος ουκ ἦν (1), il prouve, par les paroles même de saint Paul et de saint Jean, qu'il n'y a pas eu de temps où le Verbe n'ait point existé. Saint Jean appelle Jésus la Vie; le Verbe n'a donc pas reçu cette vie dans le temps. Saint Paul dit qu'il est la splendeur de la gloire du Père, la figure de sa substance; il a donc toujours été avec lui. Saint Jean dit encore : « Mon Père agit jusqu'à présent, et moi aussi j'agis. » Le Fils agit toujours avec le Père, avec lui il fait toutes choses, il n'est donc pas une créature; à moins qu'on ne dise qu'il s'est créé lui-même. Quand il est dit que personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils, ce Fils est clairement distingué des créatures qui ignorent le Père.

Lorsque les Ariens, pour établir leur opinion d'un médiateur créé, parlent du ministère de Moïse, une seule observation suffit à Athanase pour dissiper ces vaines subtilités : « Les prophètes invoquaient, pour agir, le secours du Très-Haut; le Fils de Dieu agissait lui-même, parce que le Père était en lui. » A leur assertion, que le Fils, quoique simple créature, avait créé le monde en vertu de l'excellence de sa nature, il n'oppose qu'une observation, mais si précise qu'elle ne laisse rien à désirer : « Le Fils est appelé Fils unique et Seigneur, comme l'Ecriture l'atteste; il n'est donc pas une d'entre les créatures, même la première; c'est nous qui sommes les créatures, et lui, le Créateur (2).» Il fonde

(1) Il fut un temps, où le Fils n'était pas.
(2) *Orat.* II, *adv. Arianos.* 43.

la même conclusion sur le pouvoir de juger qui a été donné au Fils : « rien ne montre avec plus d'évidence, que le Fils n'est pas une créature. »

D'après lui, les Ariens comprennent parfaitement toute l'horreur que leur doctrine inspire aux cœurs vraiment chrétiens ; c'est pour ce motif que, tout en appelant le Fils une créature, ils ajoutent qu'il n'est pas comme une d'entre elles. « Si, à votre sens, il est simplement une créature, pourquoi ajoutez-vous hypocritement : Mais il n'est pas, comme une d'entre les créatures? Que prétendez-vous par ces paroles? Sinon cacher le venin de votre hérésie; et, disant à la fois qu'il est créé et qu il ne l'est pas, proclamer, selon l'occasion, qu'il est Fils et Seigneur, ou lui attribuer les défaillances de la créature. »

Les Ariens, fidèles à leur pensée fondamentale, affirmaient, sans hésiter, que le Fils avait été engendré tout exprès pour créer le monde. Il faut voir avec quelle ironie Athanase presse les conséquences d'une pareille assertion. « C'est donc nous qui sommes les fils de Dieu, s'écrie-t-il; car nous étions avant lui dans la pensée de Dieu; et c'est à nous qu'il devra rendre grâce de son existence, de son pouvoir et de sa gloire ! »

Sur la formule d'engendré et de non engendré, dont les Ariens se servaient pour troubler les esprits, Athanase, sans la rejeter absolument, remarque qu'elle est plus spécialement propre à distinguer le Créateur de la créature; et que les chrétiens ont, avec plus de raison, adopté les noms de Père et de Fils, pour indiquer les relations de Dieu et de son Verbe. « Car nous disons : Notre Père ; et nous sommes baptisés au nom du Père et du Fils, qui nous communiquent ensemble la vie qui leur est commune. »

Il s'étend assez longuement sur d'autres erreurs des Ariens. D'après eux, le Fils et le Père étaient unis, non par la nature, mais par la seule harmonie de la volonté. « Ignorent-ils, demande le saint docteur, que notre Seigneur a dit : « Moi et le Père nous sommes un ? » et ailleurs : « Je suis dans le Père et le Père est en moi ? » et encore : « Qui me voit, voit aussi mon Père ? » Quel est, parmi les prophètes ou les justes de l'ancienne loi, celui qui a osé dire de lui de semblables paroles ? La divinité s'y montre donc clairement, et l'unité de substance y est manifestement déclarée. C'est pour cela que l'Ecriture donne au Fils les mêmes attributs qu'elle donne au Père. Le Fils n'est donc pas sujet au changement. Comment, dans une image muable, reconnaître l'image parfaite du Père immuable ? Jésus-Christ n'est-il pas la vérité ? n'est-il pas la sagesse ? Comment la sagesse et la vérité pourraient-elles varier ? Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera le même dans tous les siècles ? »

Une grande aberration des Ariens, Mœlher l'a aussi remarqué, c'était de comprendre la vie de Dieu d'une façon toute mécanique. Leur système dégénérait par là en une sorte d'anthropomorphisme. Athanase s'élève avec énergie contre cette manière d'entendre la Divinité. « La parole de l'homme est humaine, dit-il ; c'est-à-dire que, comme il est sorti du néant, sa parole aussi passe et s'évanouit. Mais Dieu n'est pas comme l'homme ; son Verbe persiste éternellement avec le Père qui l'engendre, comme la chaleur du soleil dure avec le soleil qui la produit. Le Verbe engendré ne morcelle pas la Divinité, parce qu'il est la génération parfaite de l'Être parfait. L'homme n'est père du fils qu'il a engendré que d'une manière imparfaite ; car il a été engendré lui-

même; et, à cause de l'infirmité de sa nature, il n'engendre pas toujours. Mais Dieu, qui est parfait, set un Père non engendré, et il engendre toujours son Fils unique, parfait, par conséquent, comme lui. Quand donc l'Écriture se sert des images des choses visibles, pour nous faire entendre les secrets ineffables du monde invisible, il faut que les hommes spirituels prêtent une oreille attentive, et n'attribuent pas témérairement à Dieu les faiblesses de sa créature. »

Telle est, en abrégé, la réponse d'Athanase à la partie dialectique des arguments de l'Arianisme. On ne saurait contester qu'elle est empreinte d'une grande force et d'un véritable esprit philosophique.

Athanase connaissait aussi bien la doctrine de Platon, que celle de ses nouveaux disciples d'Alexandrie; et, quand il reproche aux Ariens, d'abandonner la lumière des Ecritures pour les fausses clartés de la sagesse humaine, on comprend qu'il veut démasquer les nombreux emprunts qu'ils faisaient au syncrétisme de Philon. Il est impossible, en effet, de méconnaître la ressemblance, nous devrions dire l'identité, qui existe entre le principe fondamental du disciple de Moïse et de Platon, et l'hérésie des sectateurs d'Arius. Dans les deux systèmes, c'est parce que l'Etre divin ne peut agir directement sur la création, qu'il produit un médiateur. Considéré sous cet aspect, l'Arianisme est bien, comme le dit Mœlher, la fusion de l'hellénisme et du christianisme, comme la philosophie de Philon est celle de l'hellénisme et du mosaïsme. Peut-être ce jugement serait-il plus exact et plus complet, si, comme le pense un éminent écrivain, on faisait une part d'influence à la doctrine de l'émanation (1).

(1) M. Maret, *Théodicée*, lec. XII.

Les arguments bibliques des Ariens portaient sur des textes nombreux, dans lesquels ils croyaient trouver la preuve que le Verbe est une créature. Les principaux de ces textes sont pris : du livre des Psaumes : *Propterea unxit te Deus*, etc.; des Proverbes : *Dominus creavit me initium viarum suarum*, VIII, 22; *fundavit me ante œvum;* des Evangiles : *Jesus autem proficiebat ætate et sapientia... Nunc autem anima mea turbata est...Ego in Patre et Pater in me est.* Mais surtout des Epîtres de saint Paul ; de celle aux Philippiens : *Propter quod et Deus exaltavit illum...* de celle aux Hébreux : *Tanto præstantior angelis factus... fidelis est ei qui fecit eum...*

Nous ne suivrons pas Athanase dans la discussion de chacun de ces textes; il ne traite point les questions qui s'y rattachent, dans l'ordre où nous les avons classés, mais çà et là, dans les quatre discours contre les Ariens, selon le fil de ses idées. Malgré quelques explications un peu trop subtiles, il s'y montre versé dans la connaissance des Ecritures. La Tradition est pour lui le flambeau divin qui le guide dans les sentiers mystérieux de la parole sacrée; et, quand elle se tait, il s'attache toujours au sens qui a le plus de conformité avec les grandes vérités chrétiennes, tant il est persuadé, que la Tradition et l'Écriture ne peuvent se contredire; qu'elles sont les deux rayons d'un même soleil, le glaive à deux tranchants qui sort de la bouche du Fils de Dieu.

Pour expliquer tous les textes, et surtout les plus importants que nous avons cités, il pose en principe la distinction des deux natures en Jésus-Christ; et, par là, il dénoue toujours avec clarté, souvent avec un rare bonheur, des difficultés que ses adversaires jugeaient inextricables. Ainsi les Ariens repoussaient, comme indigne de la Divinité, ce qui paraissait d'humain en Jésus-Christ;

« Aveugles, leur dit-il, qui ne voient pas que l'abaissement de la Divinité est le caractère propre du Christianisme et le fond même de notre foi! » Quand on lui oppose l'ignorance où était le Fils, du jour et de l'heure marqués pour la fin des temps : « Jésus-Christ, répond-il, en sa qualité de Fils de Dieu, connaît tout ce qui doit précéder et suivre ce moment; comment pourrait-il ignorer ce moment lui-même? En tant que Dieu, il le connaît, comme il connaît toutes choses; s'il l'ignore, ce n'est qu'en tant qu'il est homme; ou plutôt, il ne l'ignore d'aucune manière; car le Verbe communique à l'humanité toute sa science. Si donc il dit qu'il ignore ce jour, c'est parce qu'il ne veut point nous le révéler, à cause qu'il nous est inutile de le connaître, ou plutôt, afin d'exercer notre vigilance, selon cette parole : « Veillez, car vous ne savez ni l'heure ni le moment. »

Bossuet a complété cette belle réponse d'Athanase; il emploie trois méditations à approfondir cette même parole de Jésus-Christ à ses apôtres : « Personne ne connaît l'heure du jugement dernier, non pas même les anges, ni le Fils, ni autre que le Père. » Après avoir établi, avec une force incomparable, contre les Ariens, que le Fils connaît naturellement toutes choses aussi bien que le Père et le Saint-Esprit, il se demande pourquoi le Fils a dit une parole, qui semble mettre en péril la preuve de sa divinité; et il répond par une distinction admirable dont le simple énoncé révèle la théologie la plus profonde. « Jésus-Christ a sa science, comme Verbe, et tout y est compris; car il est lui-même cette science, puisqu'il est son Verbe, sa raison. Il a sa science comme homme, par rapport à sa perfection, et comme le dépositaire et l'exécuteur de tous les secrets de son Père. Tout ce qui regarde le genre humain est compris

dans cette science. Il a, outre cela, sa science comme docteur de son Église, comme interprète envers elle des volontés de son Père, comme faisant avec elle un même corps. Dans cette science est compris tout ce qu'il faut que l'Église sache. Il fallait que l'Église sût les persécutions, la chute des Juifs, les signes du jugement à venir; Jésus-Christ a su tout cela pour son Église et il l'a expliqué. Il ne fallait pas qu'elle sût le temps ni l'heure, Jésus-Christ, à cet égard, ne le sait pas, et n'en dit rien à ses fidèles. Il pouvait même ajouter : « Je vous ai tout prédit; » car cette science en Jésus-Christ avait dans ce sens sa perfection et sa totalité (1). » C'est ainsi que le dogme chrétien en butte aux contradictions de l'hérésie, s'environne, en traversant les siècles, d'une lumière toujours plus éclatante, sous le souffle du génie nourri aux sources de l'Évangile.

Terminons ce que nous avions à dire des travaux de saint Athanase sur l'Arianisme, par ce passage, où le grand docteur résume sa pensée sur les objections des Ariens. « Tout ce que l'on dit de bas du Seigneur doit être attribué à sa pauvreté; il l'a acceptée, afin que nous devinssions riches en lui, mais non pas pour nous donner le droit de mépriser le Fils de Dieu. Le Fils de Dieu est devenu le Fils de l'homme, pour que les enfants des hommes devinssent les enfants de Dieu. Il se dit lui-même le Fils de l'homme, afin que nous puissions donner à Dieu le nom de Père; ainsi qu'il est écrit : «Il leur a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. » Quoiqu'il fût Dieu, il s'est soumis à la mort en tant qu'homme, afin que les enfants des hommes pussent participer à la

(1) *De Incar.* — Bossuet *Médit.* 77 et suivant. — Mœlher, *passim*. —Origène, *Homélie*, IX.

vie de Dieu. » Fils de Dieu par nature, il s'est uni à nous, il nous a portés en sa personne, afin que nous portions en nous le Dieu unique, le seul vrai Dieu.

CHAPITRE VII.

LE SABELLIANISME.

Cette hérésie, comme presque toutes celles qui ont déchiré l'Église, avait devancé, dès longtemps, l'hérésiarque dont elle a pris le nom. Praxéas à Rome, Noët à Smyrne, Bérylle de Bostra, en Arabie, avaient déjà cherché à la répandre et avaient trouvé aussi, pour les combattre, de nombreux et puissants adversaires. Tels furent : saint Hippolyte, Novatien, Origène et surtout Tertullien, dont le livre contre Praxéas est un des meilleurs ouvrages de ce malheureux génie. C'est surtout, par la nouvelle forme que lui donna Sabellius, que cette erreur prit toute son importance; elle se propagea alors rapidement en Égypte, et s'enracina si profondément dans les esprits, qu'au rapport d'un historien, on n'osait plus y appeler Jésus-Christ le Fils de Dieu. Cette fois, ce fut saint Denis d'Alexandrie qui essaya de la réfuter; il composa d'excellents traités qui la ruinèrent entièrement. Cette défense ayant paru exagérée à quelques fidèles, leurs réclamations furent accueillies par le pape saint Denis, qui eut ainsi occasion de se prononcer contre le Sabellianisme; et par là, cette erreur se trouva condamnée, à la fois, à Rome, et à Alexandrie (1).

(1) Cette hérésie fut condamnée, en outre, à Antioche, 264-269, et encore en 341; à Nicée, en 325 et à Sirmium en 351.

Saint Athanase n'a pas composé de traité spécial sur cette hérésie; mais les quelques pages qu'il lui a consacrées, soit dans le quatrième discours contre les Ariens, soit dans son traité du *sentiment* de saint Denis, montrent la question dans tout son jour et résument les meilleurs arguments des Pères qui l'avaient précédé. Si, nonobstant les travaux de ses devanciers, il entreprit de la réfuter, c'est que, malgré sa défaite, elle avait laissé des traces profondes dans l'Église qu'il gouvernait; et qu'il fallait prémunir, contre des excès dangereux, le zèle trop ardent de quelques adversaires de la doctrine d'Arius.

L'histoire nous fournit sur Sabellius peu de renseignements, qui soient dignes de quelque intérêt. Voici ce qu'elle nous a transmis de plus certain sur cet hérésiarque. Ainsi qu'Arius, dont la renommée devait être plus grande que la sienne, Sabellius était originaire de la Libye Cyrénaïque. Il fut d'abord disciple de Noët qui dogmatisa à Smyrne; il embrassa sa doctrine et la modifia, pour éviter la réprobation dont l'Église l'avait frappée, et surtout pour ne pas encourir le reproche de *patripassien*, dont les chrétiens occidentaux avaient flétri ses adeptes. Sabellius n'ajouta au système qu'une nouvelle inconséquence, sans être plus heureux que son maître, puisque ses propres disciples méconnurent la subtilité de ses distinctions, et allèrent jusqu'au bout des principes qu'il avait proclamés.

Quelle était l'affirmation fondamentale du Sabellianisme? Telle est la première question qu'il faut résoudre, avant de parler de sa réfutation. Nous connaissons, par les ouvrages des Pères qui combattirent cette hérésie, dès sa première apparition, et principalement, par ceux d'Origène et de Tertullien, les assertions diverses

de Praxéas et de Noët; au fond elles sont identiques. C'est le Père qui s'est incarné, qui est né et qui a souffert; en se faisant homme, il s'est fait à lui-même son Fils, il est devenu Jésus-Christ (1).

Nous voyons ainsi formellement niée la distinction des personnes divines et clairement affirmé le Patripassianisme. Certainement, Sabellius n'a jamais formulé, avec cette rigueur, l'hérésie des *modalistes*. Il a écarté avec soin l'opinion que tous les chrétiens repoussaient avec horreur, qui faisait le Père passible des douleurs du Christ. Il a même accepté, sur ce point, le langage consacré dans l'Eglise; souvent il a parlé des *personnes* divines, sauf à donner à ce terme un sens tout différent de celui des chrétiens.

Quant à son système proprement dit, il paraît que la clarté n'était pas son principal mérite, puisque Athanase lui-même, dont la sagacité pénétrait si bien toutes les subtilités des hérésies, semble hésiter sur l'idée fondamentale de Sabellius. Admettait-il une *monade* divine, existant en dehors des trois personnes, et se manifestant successivement dans chacune d'elles? Ou bien, cette *monade* était-ce le Père lui-même, se développant ensuite dans le Fils et dans le Saint-Esprit? Athanase était si peu certain sur ce point essentiel, qu'il réfute à la fois les deux hypothèses. Quoi qu'il en soit, on ne saurait disconvenir que l'application de ces deux principes, pour expliquer l'origine des choses et leur développement, ne comprenne toute la théorie sabellienne.

D'après Sabellius, Dieu est unique, unipersonnel; il est doué de trois forces; quand la première se manifeste, l'univers est créé, Dieu devient Père; par la

(1) Tertull. *adv. Prax.*

deuxième, il rachète le monde, il devient Fils; par la troisième, il opère dans l'Eglise chrétienne, il devient Saint-Esprit. Ces trois forces divines ne sont pas de simples noms; elles ne constituent pas, non plus, des personnes. Cette Trinité n'est ni nécessaire, ni immanente, ni éternelle, puisqu'elle se développe tout entière dans le temps. Dieu n'est Père, Fils et Saint-Esprit, que parce qu'il est créateur, rédempteur et sanctificateur; et, lors de la concentration finale de toutes choses, la *monade* divine restera seule; Dieu ne sera plus ni Père, ni Fils, ni Saint-Esprit.

On le voit, la différence de cette théorie avec la doctrine chrétienne est profonde. Cette dernière admet la transcendance de tout l'être divin : Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit, avant toute manifestation extérieure; avant la création, la rédemption et la sanctification du monde, sa vie est totale et complète; ces œuvres de la Divinité n'ajoutent rien à son être, ni à sa félicité. Dans le système de Sabellius, au contraire, la vie intime et supérieure de Dieu n'existe pas; la Trinité est tout entière dans le temps. Supprimez l'action de Dieu dans le monde, et vous supprimez le Père, le Fils et le Saint-Esprit; Dieu n'est plus Trinité; il est cette *monade* cachée, dont la vie est ineffable et le nom inconnu; c'est le Dieu solitaire de la philosophie, le *Brahm* indéterminé de la doctrine hindoue, entièrement séparé du monde, enveloppé dans les ténébreuses profondeurs de l'être. Ainsi, au point de vue philosophique, le dogme sabellien aboutit au panthéisme des Védas, ou, si l'on veut, à celui des Stoïciens; c'est la remarque de saint Athanase (1).

(1) *Orat. adv. Arianos.* 13.

Le caractère de cette hérésie est donc de confondre Dieu et le monde, comme celui de l'Arianisme est de les séparer. Le Christianisme également éloigné de ces deux erreurs, distingue nettement Dieu et la création, sans porter atteinte, ni à la réalité de leur être, ni à l'intimité de leurs rapports. Aussi, saint Grégoire de Nazianze paraît-il avoir aperçu les conséquences extrêmes du système des Sabelliens, quand il dit, qu'en ramenant tout à une seule personne, ils suppriment toutes les personnes et détruisent la Divinité.

Mais quelle est, au point de vue théologique, la valeur du Sabellianisme? Le simple exposé que nous en avons donné nous permet déjà de l'entrevoir. Il est juste de l'observer, il se présente à l'esprit avec un caractère très-frappant de simplicité; la raison, en effet, est assez fortement émue en présence de ce Dieu unique dans sa personnalité, comme dans son essence et dont les développements successifs se manifestent, par son action dans le monde. Si cette doctrine est élevée, elle n'est point transcendante, le mystère en est absent.

Dans la doctrine catholique tout, au contraire, est mystérieux : chacune des trois personnes possède la nature divine tout entière et sans partage; il existe entre ces personnes une subordination d'origine, et cependant elles sont parfaitement égales; leur action extérieure est commune à toutes, à cause de leur pénétration mutuelle; et néanmoins la création est attribuée au Père, la rédemption au Fils, la sanctification au Saint-Esprit. Ne semble-t-il pas, que cette doctrine multiplie à dessein les mystères, pour troubler et déconcerter la raison?

Il faut bien l'avouer cependant, c'est précisément cette absence du mystère qui, avant tout examen, nous ren-

drait le Sabellianisme suspect. L'Être divin serait-il donc devenu compréhensible? aurait-il déchiré les voiles qui dérobent à nos regards son invisible majesté? La vanité de tous les efforts de l'esprit humain, pour pénétrer les secrets de l'Infini, et les lumières de notre raison nous assurent le contraire. Notre âme ne saurait contempler en face le soleil divin, pas plus que nos yeux ne peuvent fixer le soleil qui les éclaire.

La présence de l'incompréhensible dans une théorie sur l'être de Dieu, prouverait plutôt sa vérité; et son absence, sa fausseté. Voilà pourquoi l'Église, et c'est ici qu'éclate toute sa force, ne songe jamais, en établissant une doctrine, à la rendre accessible à la raison humaine. Certaine de la vérité qu'elle annonce, elle ne se met point en peine des résistances qu'elle peut rencontrer; elle affirme sa croyance, si mystérieuse qu'elle soit, avec la sincérité d'une pleine certitude. Par là, elle se sépare de toutes les sectes, toujours attentives à s'accommoder à la faiblesse humaine; et ainsi, elle déclare au monde sa céleste origine : *Incessu patuit dea* (1).

Toutefois, les Sabelliens, en recherchant les suffrages de la raison, n'avaient aucunement l'intention de sacrifier les principes du Christianisme; il semblerait plutôt que ce fut en exagérant certains dogmes essentiels, qu'ils furent conduits à l'abîme où ils se perdirent. Le sentiment profond qu'ils avaient de l'unité de la nature divine, les portait à repousser tout ce qui paraissait pouvoir y porter atteinte, et finalement à nier la distinction des personnes. De plus, la croyance à la divinité du Sauveur était si fortement gravée dans leur

(1) Virg. *Eneid.*

âme, qu'il leur semblait que, possédant sans partage tout l'Être divin, il ne serait point Dieu, s'il ne se confondait pleinement avec le Père. Ainsi, au point de vue théorique, le Sabellianisme sauvegardait, en apparence du moins, les deux grands principes du Christianisme : l'unité de la nature divine, et la divinité de Jésus-Christ. Toutes les sectes qui en naquirent, quelles que fussent leurs divergences, s'accordèrent à maintenir ces deux vérités capitales, et cherchèrent à les établir sur de nombreux passages des deux Testaments.

En réfutant cette hérésie, Athanase ne la suit point dans tous les détours, où l'engage une explication forcée des textes de l'Écriture; il croyait avec raison que, sur ce point, le débat avait été terminé par ses illustres devanciers; aussi n'y touche-t-il guère qu'en passant. Il considère la question sous un aspect à la fois plus élevé et plus pratique, et par là même, plus conforme à son génie. A ses yeux, Sabellius, par les développements qu'il admet dans la Divinité, en altère ce qui en est le caractère essentiel, à savoir : l'immutabilité. « Dieu change, dit-il, donc il n'est pas. » En outre, les évolutions successives de la nature divine qui devient : Père, par la création; Fils, par la rédemption; Saint-Esprit, par la sanctification, la confondent fatalement avec cette création, à laquelle l'attachent des liens si étroits. Dieu est dans le fini; comme lui il s'étend; comme lui il se retire; avec lui il s'étend et se retire. Or une telle doctrine, est-ce autre chose que le panthéisme, c'est-à-dire, la commune destruction de Dieu et du monde? On comprend, d'après cela, l'importance que le grand docteur devait attacher, à la démonstration de ces désastreuses conséquences du Sabellianisme. L'analyse que nous en donnons, résumera ce que nous avons déjà dit.

Dans la première supposition : que la monade existerait en dehors et au-dessus du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il ne lui est point essentiel d'être aucun des trois; puisqu'elle est devenue Père par la création, il est clair que la création et la paternité se confondent; à cause que la monade est devenue Père, elle peut également cesser de l'être; et, par suite, la création peut cesser d'exister.

Dans la deuxième hypothèse, où la monade n'est autre que le Père, qui devient successivement Fils et Saint-Esprit; pour conserver l'être de Dieu, il faut attribuer au Père, en qui se résume la nature divine, une durée éternelle. Or, comme aussi il est Père par la création, et qu'il ne l'est que par elle, il s'ensuit que la création est éternelle, nécessaire, et, par conséquent, divine. Dans les deux hypothèses, la création, également confondue avec le Père, rentre finalement, quoique par des voies différentes, dans l'être même de Dieu, et reste totalement absorbée en lui.

Une autre conséquence préoccupait vivement Athanase : celle qui touchait directement aux principes fondamentaux du Christianisme, dans leur application au salut des âmes. « Jésus-Christ, dit-il, est le premier-né d'entre les créatures ; il est leur chef, leur maître et leur modèle ; il a subi la mort à leur place, et leur a mérité une part dans son royaume. Mais si Sabellius a raison, que deviennent les mérites et les promesses du Sauveur? Si le Fils n'est qu'une force de Dieu, s'il n'a point une existence personnelle, que devient le Christianisme tout entier? Il n'est plus qu'une forme sans vie, une apparence sans réalité, comme celui qui en fut l'auteur. Jésus-Christ évanoui, l'espérance chrétienne n'a plus de sens ; le chef n'existant pas, les membres restent dans

la mort; le baptême qui les a régénérés n'est qu'une formule vaine et dérisoire, incapable de produire aucun effet (1). » On conçoit aisément que la doctrine sabellienne, ainsi présentée, devait modérer le zèle des contradicteurs d'Arius, et convaincre sans peine les partisans de ce dernier, que les adorateurs de Jésus-Christ ne pouvaient avoir pour elle la moindre inclination.

Nous l'avons observé en commençant, c'est le double but que se proposait Athanase, en réfutant l'hérésie de Sabellius. Les passages que nous avons rapportés suffisent à démontrer, qu'il l'a pleinement atteint.

(1) *Orat.* IV, *adv. Arianos.*

CHAPITRE VIII.

LE MACÉDONIANISME.

A peine Athanase avait-il achevé sa réfutation des Ariens et des Sabelliens, qu'il surgissait dans cette même Egypte, devenue la mère de toutes les erreurs, une hérésie nouvelle qui niait la divinité du Saint-Esprit. Ce fut son ami Sérapion, évêque de Thmüis qui lui annonça à la fois sa naissance et sa propagation dans les monastères, et qui lui demandait de la combattre dans un écrit spécial.

Le grand évêque, dont la vocation semblait être de venger l'auguste Trinité, des attaques suscitées contre elle par l'esprit de ténèbres, se leva aussitôt contre ce nouvel ennemi de la foi traditionnelle. Dans quatre lettres adressées à l'évêque, et qui sont autant de traités sur la matière, il établit, victorieusement et sans réplique, la divinité du Saint-Esprit. Il s'était alors caché dans une retraite, pour échapper aux poursuites des Ariens. Ce nouveau travail se ressent peut-être un peu de l'isolement, auquel le condamnait la haine de ses persécuteurs; mais on y reconnaît sans peine la doctrine forte et solide de son livre contre les Gentils, et en particulier de ses discours contre les Ariens, quoi qu'en ait

pensé Erasme, d'ailleurs si judicieux et si juste appréciateur du mérite d'Athanase.

L'ouvrage que le grand docteur composa plus tard sur le même sujet, et qui a pour titre : *De la Trinité et du Saint-Esprit*, résume et complète très-heureusement les arguments et les vues théologiques des lettres à Sérapion.

Nous ne raconterons pas la vie de Macédonius, le chef de la secte nouvelle; on connaît son ambition, ses violences, qui ensanglantèrent les rues de Constantinople. Quiconque a une connaissance même superficielle de l'histoire de ces temps, sait que ce furent la haine, et le désir de se venger de sa déposition, qui poussèrent cet hérésiarque à tous ses excès.

Il n'est pas, d'ailleurs, très-certain que les nouveaux adversaires de saint Athanase fussent les disciples de Macédonius; d'abord, parce que le grand défenseur de la foi n'eût pas manqué de nommer l'orgueilleux patriarche; mais surtout, parce que les sectateurs de ce dernier n'admettaient point la consubstantialité du Verbe, qu'acceptaient sincèrement les premiers. Si dans un passage de ses lettres, Athanase dit formellement qu'ils étaient de vrais disciples des Ariens; c'est seulement parce qu'ils se servaient, contre la divinité du Saint-Esprit, des mêmes sophismes par lesquels ceux-ci avaient voulu détruire celle du Fils.

Aussi détournaient-ils le sens naturel des Ecritures, et ne voyaient-ils que de simples figures, dans les titres de Tout-Puissant, de Vertu, de Sanctificateur qu'elles donnent à la troisième personne. C'est sans doute pour cela que, dans les lettres où il les combat, Athanase les appelle tropiques ou inventeurs de figures.

Les Occidentaux, par le nom quelque peu barbare de *Pneumatomaques*, dont ils les flétrirent, indiquèrent mieux, nous semble-t-il, le caractère de leur hérésie. Quoiqu'ils admissent, en effet, l'existence personnelle du Saint-Esprit, comme il n'était pour eux qu'une simple créature, un des esprits supérieurs préposés à l'administration de l'univers, il n'en était pas moins dépouillé de cette auréole divine, dont l'Ecriture et le culte des chrétiens l'avaient toujours couronné. Au fond, en le réduisant à l'état de créature, ils détruisaient autant sa divinité, que les Macédoniens qui, peut-être, niaient son existence (1). Aussi furent-ils repoussés, à la fois, et par les Ariens, parce qu'ils croyaient à la divinité du Verbe; et par les chrétiens, parce qu'ils niaient celle du Saint-Esprit.

Les nouveaux sectaires ne se mirent pas en frais de spéculation et d'arguments; ils se contentèrent d'appliquer à la divinité du Saint-Esprit toutes les raisons développées par les Ariens, contre la consubstantialité du Verbe. Ce qu'ils trouvèrent de nouveau, se borne à l'explication allégorique de certains passages de l'Ecriture, et encore même, ces derniers leur en avaient donné l'exemple.

Au point de vue philosophique, comme au point de vue théologique, cette hérésie est donc bien loin d'avoir l'importance de l'Arianisme. Elle ne souleva aucune question capitale; elle n'eut, pour la défendre, aucun écrivain de renom; et si elle n'avait porté atteinte, en un point essentiel, au dogme révélé, tout porte à

(1) Photin n'admettait pas l'existence personnelle du Saint-Esprit, il a été suivi par les Sociniens; nous ne croyons pas, que les Macédoniens soient allés jusque-là. Cependant, il n'est pas évident qu'ils aient vu, dans le Saint-Esprit, autre chose qu'un nom, une force de Dieu.

croire, que l'obscurité de ses adeptes l'eût sauvée des anathèmes, dont la frappa l'Eglise (1).

Appelé sur un terrain nouveau, qu'il devait cependant conquérir par les mêmes armes, Athanase sut frapper ses coups sans les répéter, et découvrir des vues nouvelles vraiment dignes de son génie. De telle sorte que, sur ce point, comme sur tous ceux qu'il a touchés, il a à peu près épuisé la matière, et n'a laissé à ceux qui sont venus après lui, que le soin de le copier ou, tout au moins, de l'imiter. Ainsi saint Basile, son disciple et son ami, dans son *Traité du Saint-Esprit*, n'a guère fait que répéter ses preuves, en leur donnant un plus grand développement.

Pour confirmer ce que nous venons de dire, nous donnerons la suite des arguments d'Athanase.

« Tu t'étonneras, sans doute, de ce que, répondant à la demande que tu m'as faite, d'un abrégé de ma première lettre sur le Saint-Esprit, je commence par établir la divinité du Fils; j'aime à croire que tu ne m'en feras pas un reproche, quand tu connaîtras mes raisons. Le Seigneur a dit : « Le Paraclet ne dira rien de lui-même, mais tout ce qu'il aura appris de moi, il vous l'annoncera. » Lorsqu'il souffla sur ses diciples, il marqua que c'était de lui-même qu'il leur donnait le Saint-Esprit; et par là, le Père le répandit sur toute chair.

» J'ai donc, tout d'abord, parlé du Fils de Dieu, afin que nous puissions, par la connaissance du Fils, acquérir une vraie notion du Saint-Esprit. Nous comprendrons, en effet, qu'il existe le même rapport entre le Saint-Esprit et le Fils, qu'entre le Fils et le Père; et, par ces paroles du Fils : « Tout ce qu'a mon Père est à moi, »

(1) A Alexandrie, en 362; au second concile général; à Constantinople, en 381.

nous comprendrons aussi que le Saint-Esprit possède tout par le Fils. Le Père désigne le Fils quand il dit : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances;» le Saint-Esprit est marqué, comme étant du Fils, dans ces paroles de l'Apôtre : « Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils, qui crie dans nos cœurs : Père! Père! » Et, chose admirable! de même que le Fils dit : « Ce qui est à moi est à mon Père; » ainsi est au Père, cet Esprit qui est dit être du Fils. Puisque le Fils dit lui-même : « Lorsque sera venu le Paraclet que je vous enverrai, de la part de mon Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi; » et que Paul écrit aussi : « Personne ne sait ce qui est de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui; personne non plus, ne sait ce qui est de Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu, qui est en lui. » Or nous n'avons pas l'esprit du monde, mais l'esprit qui est Dieu, pour connaître les dons que Dieu nous a faits. L'Ecriture tout entière nous assure que l'Esprit-Saint, qui est dit l'esprit du Fils, est aussi l'esprit de Dieu; comme nous l'avons marqué dans les écrits précédents. Si donc le Fils, à cause de sa relation avec le Père, et parce qu'il est le propre fruit de sa substance, n'est pas une créature, mais lui est consubstantiel, il s'ensuit que le Saint-Esprit n'est pas une créature, à cause de sa relation avec le Fils, puisque c'est par le Fils qu'il est donné à tous, et que tout ce qu'il a appartient au Fils.

» Pour persuader aux plus difficiles qu'on ne doit point appeler créature de Dieu celui qui est en Dieu, qui scrute les profondeurs de Dieu et que le Père donne par son Fils, il devrait suffire de leur montrer que, par là même, on est obligé de donner aussi le nom de créature à celui qui est le Verbe, la Sagesse, la Figure, la Splendeur

du Père, que l'on voit, en voyant le Père et dont il a été dit : « Celui qui nie le Fils n'a point le Père.» En effet, un seul pas de plus dans cette voie, et l'on conclurait, comme l'insensé de l'Ecriture : « Il n'y a point de Dieu. »

» Cependant, pour convaincre l'impiété par plusieurs raisons, démontrons directement que les mêmes motifs, qui prouvent que le Fils n'est pas créature, prouvent aussi que le Saint-Esprit ne l'est point. Toute créature est tirée du néant, et a un commencement; car il est écrit: « Dans le principe, Dieu a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. » Mais l'Esprit-Saint est de Dieu, comme le dit l'Apôtre ; si le Fils n'est pas créature, parce qu'il n'est pas sorti du néant, mais qu'il est de Dieu, il en est de même de l'Esprit-Saint, puisqu'il est certain qu'il est de Dieu, et non pas tiré du néant.

» L'Esprit-Saint est aussi appelé l'Onction et le Sceau. Saint-Jean a écrit en effet : « L'onction que vous avez reçue de lui reste en vous, et vous n'avez pas besoin que quelqu'un vous enseigne ; mais, comme son onction, son esprit vous instruit de toutes choses. » Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint. » Saint Paul : « Cet esprit dans lequel vous avez été scellés dans la foi; » et encore: « Ne contristez pas l'Esprit-Saint, dans lequel vous avez été marqués pour le jour de la rédemption. »

» Ainsi c'est en lui que les créatures reçoivent le sceau et l'onction; l'Esprit-Saint n'est donc pas une créature : ce qui reçoit l'onction, ne peut être semblable à celui qui la donne. Cette onction est le souffle du Fils; de sorte que, celui qui possède le Saint-Esprit peut dire: « Nous sommes la bonne odeur du Christ. » Or le sceau représente le Fils, et ce qui est imprimé sur lui a la forme du Christ; selon ce que dit l'Apôtre ; « Mes enfants, que j'enfante de

nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. »

» Si l'Esprit est la bonne odeur et la forme du Fils, il est évident qu'il n'est pas une créature, puisque le Fils étant la forme du Père ne l'est point. De même que celui qui voit le Fils voit aussi le Père; de même, celui qui possède l'Esprit-Saint possède aussi le Fils, et devient le temple de Dieu, comme l'écrit Saint-Paul : « Ignorez-vous que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? » Et saint Jean: « Nous savons que nous demeurons en Dieu, et que Dieu demeure en nous, parce qu'il nous a donné de son Esprit. »

» Si, parce que le Fils est dans le Père, et le Père, en lui, nous confessons qu'il n'est point créature; il est nécessaire d'avouer également que le Saint-Esprit ne l'est point; car le Fils est en lui, et il est dans le Fils. C'est pourquoi, celui qui reçoit le Saint-Esprit est le temple de Dieu. Si le Fils de Dieu est le Verbe, il est un comme le Père; il n'y a qu'un Dieu qui a produit toutes choses et un seul Seigneur Jésus-Christ. C'est pour cela, que l'Écriture l'appelle fils unique. Or les créatures sont multiples et variées; on distingue les anges, les archanges, etc. Si le Fils n'est pas une créature parce qu'il est unique comme le Père, le Saint-Esprit, non plus, n'est pas une créature, car lui aussi est unique. L'Apôtre le savait parfaitement, quand il disait : « Il y a un seul et même Esprit qui opère toutes choses, les distribuant à chacun comme il veut. » Et après: « Nous avons tous été baptisés dans un seul corps dans le même Esprit, et tous, nous avons bu dans le même Esprit. » Puisque nous devons tirer du Fils la connaissance du Saint-Esprit, il convient d'établir encore quelques arguments sur leurs relations.

» Le Fils est partout avec le Père, puisqu'il est en lui;

car il est écrit : « Tout est en lui, les choses visibles et invisibles. » Or les créatures sont dans des lieux divers, le soleil, la lune et les astres dans le firmament, les anges dans le ciel, et les hommes sur la terre. Si donc le Fils n'est pas créature, parce qu'il est partout, le Saint-Esprit non plus n'est pas créature, parce qu'il remplit toutes choses ; car il est dit dans l'Ecriture : « L'Esprit du Seigneur a rempli l'univers : » et David chante : « Où fuirai-je loin de votre Esprit? » Preuve manifeste qu'il n'est pas dans un lieu, mais en dehors de toutes choses et dans le Fils, comme le Fils est dans le Père ; et, par conséquent, il n'est pas une créature.

» Ajoutons encore un argument qui réfutera les Ariens, et qui, en même temps, nous rendra plus claire la connaissance du Fils par le Saint-Esprit.

» Le Fils est créateur comme le Père ; car il dit : « Ce que je vois faire au Père, je le fais aussi moi-même. « Si donc, le Fils n'est point une créature, parce qu'il est créateur comme le Père, et parce qu'il ne peut être une des choses qu'il crée, le Saint-Esprit non plus n'est pas une créature, puisqu'il est écrit : « Vous leur enlèverez l'Esprit et ils défailliront et ils retomberont dans leur poussière ; vous leur enverrez votre Esprit, et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre. » Il est donc manifeste que le Saint-Esprit n'est pas une créature et qu'il a pris part à la création. Le Père crée toutes choses par le Verbe dans l'Esprit, puisque là où est le Verbe, là est aussi l'Esprit, et que ce qui est créé par le Verbe tient sa puissance d'exister de l'Esprit par le Verbe ; car il est écrit dans les Psaumes : « Les cieux ont été affermis par le Verbe de Dieu, et toute leur vertu vient de l'Esprit de sa bouche. »

» L'Esprit est absolument inséparable du Verbe ; d'a

près ce qui a été dit, il ne peut y avoir aucun doute sur ce point. D'ailleurs, lorsque le Verbe se manifestait à un prophète, celui-ci disait dans l'Esprit, ce qu'il avait appris du Verbe; selon cette parole de saint Pierre dans les *Actes* : « Il fallait que fût accomplie l'Ecriture annoncée d'avance par l'Esprit-Saint. » Le Verbe a dit aussi, par la bouche de Zacharie : « Toutefois, recevez les paroles de la loi que j'ordonne aux prophètes de vous manifester dans l'Esprit; et peu après, réprimandant les Juifs : « Ils ont rendu leur cœur désobéissant, pour ne pas écouter ma loi, et les paroles que le Tout-Puissant a manifestées dans son Esprit, par le ministère des prophètes. » Saint Paul tient le même langage : « Voulez-vous éprouver Jésus-Christ qui parle en moi ? » L'Esprit lui suggérait cependant ce qu'il devait dire, et lui annonçait aussi ce qui devait lui arriver : « L'Esprit-Saint me témoigne dans toutes les villes, que les chaînes et les tribulations me sont réservées. »

» Ainsi l'Esprit n'est pas hors du Verbe, et, par lui, il est en Dieu ; de sorte que les dons doivent être attribués à la Trinité tout entière. En effet, l'Apôtre écrit aux Corinthiens, en parlant de la distribution de ces dons : « C'est le même Esprit, c'est le même Seigneur, c'est le même Dieu qui opère tout en toutes choses. » C'est donc le Père qui produit et donne toutes choses, par le Fils, dans l'Esprit. Aussi, est-ce avec raison qu'il fait ces souhaits aux mêmes fidèles dans l'auguste Trinité, quand il leur dit : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la charité de Dieu et la communication du Saint-Esprit soient avec vous; » car, lorsque nous devenons participants de l'Esprit, nous avons la grâce du Verbe, et en lui la charité du Père : la Trinité est indivisible, comme la grâce qu'elle nous confère.

» On voit la même chose dans ce qui est arrivé à Marie. L'ange Gabriel, envoyé pour lui annoncer que le Verbe allait descendre en elle, lui dit : « L'Esprit-Saint surviendra en vous ;» l'ange savait que l'Esprit est dans le Verbe. Aussitôt après, il ajoute : « La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; » le Christ est en effet, la vertu de Dieu et sa sagesse. Comme donc l'Esprit est dans le Verbe, il est clair que l'Esprit est en Dieu par le Verbe ; et quand cet Esprit vient en nous, le Père et le Fils y viennent aussi, et établissent en nous leur demeure, puisque la Trinité est une et indivisible. Il n'y a qu'un Dieu en toutes choses, par toutes choses, dans toutes choses : telle est la foi de l'Église catholique.

» Le Seigneur en a établi le fondement et le principe dans la Trinité, lorsqu'il a dit à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Si l'Esprit était une créature, il ne l'aurait pas ainsi uni au Père ; la Trinité ne serait point semblable à elle-même, s'il se trouvait en elle quelque chose d'étranger. Dieu avait-il besoin de prendre une substance différente, pour la glorifier avec lui ? Loin de là ; « Je suis parfait, » dit le Seigneur. Il unit donc l'Esprit avec le nom de son Père, pour montrer que la Trinité est formée, non de substances diverses, de créature et de créateur, mais d'une seule Divinité.

» Instruit de ces mystères, Paul enseignait que la même grâce nous était donnée dans la Trinité : « Il n'y a qu'un seul et même Seigneur, une seule foi, un seul baptême. » Comme il n'y a qu'un baptême, ainsi il n'y a qu'une seule foi, car celui qui croit au Père, connaît le Fils dans le Père et l'Esprit, et ceux-ci, seulement, dans le Fils ; et ainsi, il croit au Fils et au Saint-Esprit, parce qu'il y a dans la Trinité une seule divinité

qui découle du Père. Telle est la formule de la foi catholique.

» Si ce que nous avons dit, jusqu'ici, n'a pas encore convaincu les adversaires de la divinité du Saint-Esprit, ce qui suit du moins les fera rougir. Si la Trinité existe, et si la foi repose sur la Trinité, qu'ils disent si la Trinité a toujours existé, ou s'il fut un temps où elle n'existait point. Si la Trinité est éternelle, l'Esprit qui coexiste avec le Verbe n'est donc pas une créature; car il existait, quand les créatures n'étaient point. S'il est une créature; comme toutes les créatures sont tirées du néant, il s'ensuit qu'il fut un temps où la Trinité n'était point, mais où existait, à sa place, une dualité. Or qu'y a-t-il de plus impie qu'une telle parole? Car c'est admettre le changement et le progrès dans la Trinité, et prétendre qu'elle attendait la production d'une créature, pour devenir de dualité Trinité. Loin d'un esprit chrétien de telles pensées : de même que le Fils, à cause qu'il existe toujours, n'est point une créature; ainsi, dans la Trinité éternelle, il ne peut y avoir de créature; et, par conséquent, le Saint-Esprit n'est point créature. La Trinité a toujours été ce qu'elle est, et elle est maintenant ce qu'elle a toujours été, c'est-à-dire, Père, Fils et Saint-Esprit. »

Telle est l'argumentation d'Athanase contre les adversaires de la divinité du Saint-Esprit. Nous avons traduit, à peu près textuellement tout entière la troisième lettre à Sérapion, parce qu'elle résume admirablement la pensée du grand docteur sur la doctrine attaquée; et aussi, parce qu'elle nous donne, en quelques pages, un bel exemple de sa méthode.

Il serait difficile de soutenir que, sous le rapport de la forme, elle ne laisse rien à désirer; les répétitions de

pensées et de mots y sont assez fréquentes ; l'expression et le tour se ressemblent trop souvent, et le raisonnement est parfois, il faut l'avouer aussi, quelque peu subtil. C'est une preuve de plus de ce que nous avons déjà remarqué, qu'Athanase a composé ces lettres, au plus vif de la persécution des Ariens contre lui. Quant à la sécheresse qu'on pourrait y trouver, elle était inévitable dans un résumé bref et rapide, comme celui qu'on lui demandait. Ces réserves une fois faites, quelle solidité et quelle force dans l'argumentation ! quelle intelligence de l'Écriture ! Comme les textes s'y enchaînent et s'y prêtent un mutuel appui ! Nous ne croyons pas qu'il soit possible de donner, sur un point essentiel, un corps de doctrine plus clair et plus solide.

Athanase ne regarde pas seulement le dogme spécial qu'il veut établir ; il prend ses adversaires au point où il les trouve. Quoique sortis des Ariens, ceux-ci en diffèrent, parce qu'ils admettent la divinité du Fils ; le grand docteur leur démontre, par les textes les mieux appropriés, par les raisonnements les plus précis, qu'ils sont inconséquents de repousser la divinité du Saint-Esprit ; parce que dans son être, dans son action en Dieu et hors de Dieu, il est intimement uni au Fils, il en est absolument inséparable. On ne saurait le contester, c'est habile ; mais surtout, c'est profondément théologique. C'est établir d'avance l'unité de la Trinité sur son véritable fondement : l'unité de la nature.

Tous les arguments fondés sur les noms divers que l'Écriture donne à l'Esprit-Saint ; de Sceau, d'Onction, de Créateur, de Sanctificateur, sont présentés avec force et netteté. Mais où la logique d'Athanase triomphe, c'est lorsqu'il considère la Trinité tout entière. « Le Seigneur a dit : Enseignez les nations et baptisez-les au nom

du Père, du Fils et du Saint-Esprit; quiconque croira et sera baptisé sera sauvé. « La foi à cette Trinité est une, et si le Saint-Esprit était une créature, elle serait diverse. Le culte et l'honneur sont les mêmes ; et ils seraient différents. L'autorité des trois est égale ; et il serait sacrilége d'égaler la créature au Créateur. D'ailleurs, dans la Trinité tout est immuable et éternel; c'est une impiété manifeste d'y introduire un changement. »

Telle est la formule de la foi, s'écrie souvent le saint docteur. En effet, ici, comme partout, il l'a établie avec la précision et la force qui sont les traits distinctifs de son génie. En ramenant ainsi toutes les questions qui touchent à la nature divine, à la foi de la Trinité exprimée dans l'Écriture, il nous fait entrevoir quelque chose des mystères de sa vie intime. Par là, il a posé la base des magnifiques développements donnés par les Pères du siècle suivant; par là aussi, selon l'expression de Mœlher, il est devenu le Père de la théologie spéculative.

CHAPITRE IX.

L'APOLLINARISME.

Apollinaire ne ressemble en rien aux hérésiarques dont nous avons parlé précédemment. Austère dans ses mœurs, sincèrement dévoué à l'Eglise, lié d'une étroite amitié avec tous les grands évêques de ce temps, et particulièrement avec saint Athanase, il est un exemple frappant des erreurs où peut entraîner une ardeur immodérée, lorsqu'on est une fois sorti du sentier de la vérité.

Fils d'Apollinaire l'Ancien qui enseigna la grammaire à Laodicée en Syrie, évêque lui-même de cette ville, il avait vigoureusement combattu l'Arianisme. Lorsque l'empereur Julien, pour ôter toute influence aux chrétiens, leur eut interdit l'étude des lettres profanes, à l'exemple de saint Grégoire de Nazianze, il écrivit, de concert avec son père, plusieurs ouvrages où il imitait la manière des anciens, pour remplacer, dans les mains de la jeunesse, les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, dont la privait son astucieux ennemi. Il composa, en vers et en prose, des poésies, des histoires, et même des tragédies, dont le thème était emprunté aux Ecritures divines. Les chrétiens étaient fiers à bon droit de ses ta-

lents, et son dévouement à la cause de l'Évangile était connu de tous.

Ce fut vers la fin de la vie d'Athanase qu'il commença à dogmatiser. L'évêque Epictète fit connaître au grand docteur les nouvelles erreurs, qui avaient eu quelque éclat à Corinthe. Tout s'était heureusement terminé; mais il le suppliait de raffermir la foi des fidèles qui avaient été séduits, en réfutant ces détestables doctrines.

Athanase répondit, par cette *Lettre à Epictète* qui est un de ses plus beaux ouvrages. Elle a été rapportée par plusieurs Pères, et citée dans deux conciles généraux. Plus tard, il écrivit encore contre la même hérésie, ses deux *Livres contre Apollinaire*, où il renouvelle, en les complétant, ses premiers arguments. Il la condamna aussi, dans un concile qu'il réunit à Alexandrie (1); et le pape Damase, dans celui qu'il tint à Rome n'eut qu'à répéter les anathèmes du patriarche. Cette condamnation, confirmée à Antioche (2) et dans le concile œcuménique de Constantinople (3), mit fin à l'hérésie.

Apollinaire avait été personnellement frappé et déposé de son siége; il en fut de même des deux évêques qu'il avait nommés, pour essayer de perpétuer sa secte; en sorte que cette hérésie est plus importante, en elle-même, que par les adhérents qu'elle put se donner.

Voici, d'après les deux ouvrages cités plus haut, quelles en étaient les assertions principales.

Le Seigneur a pris un corps en apparence, et la passion n'a eu lieu qu'en figure; le Christ a pris une

(1) En 374, l'année qui suivit la mort d'Athanase.
(2) En 379.
(3) En 381.

chair en réalité différente et nouvelle, quoiqu'il se soit fait semblable à nous; le fidèle se rend semblable à lui, en se revêtant de l'esprit nouveau qui éloigne du péché.

Le corps né de Marie est incréé et céleste, il est consubstantiel à la Divinité. Le Verbe s'est formé ce corps, de sa propre substance; il s'est changé en chair, il a quitté sa nature; ainsi le corps du Verbe est coéternel à sa divinité. Par une suite nécessaire, la Divinité consubstantielle au Père a subi la circoncision; et la sagesse créatrice a souffert sur la croix. C'est admettre un quatrième terme dans la Trinité, de dire que le Verbe a pris son corps de Marie.

Le Verbe a tenu, dans le Christ, la place de l'âme humaine; le Christ était Dieu parfait, il ne pouvait être homme parfait. En outre, s'il avait eu une âme intelligente, comme l'âme est le principe du péché, le Christ aurait eu lui-même besoin de purification et n'aurait pu nous racheter.

Le Seigneur né de Marie, qui a été crucifié, n'est pas le Sauveur et le Fils de Dieu. Le Christ fils de Marie et le Verbe, Fils de Dieu avant tous les siècles, sont différents. Le Verbe est descendu en Jésus-Christ, comme autrefois dans les prophètes.

A travers le dédale de ces affirmations, dont quelques-unes sont formellement contradictoires, il est facile d'entrevoir le principe qui les produit, la source d'où elles découlent. Comme les Ariens, comme les Sabelliens, comme presque tous les hérétiques qui surgiront dans la suite des siècles, les Apollinaristes se sont perdus, parce qu'ils ont voulu résoudre la question capitale de la théologie et de la philosophie : le mystère de l'Incarnation du Verbe, le problème éternel du rapport de Dieu

avec l'homme. « Orgueilleux, dit Athanase, qui veulent pénétrer ce qui est impénétrable, et scruter l'ineffable secret de Dieu ! »

Éblouis par ce grand mystère de la sagesse et de la bonté divines, ils essayent de toutes les solutions. Ne comprenant pas que l'être divin ait pu s'abaisser jusqu'à s'unir à une créature charnelle, ils nient la chair du Christ. Ils croient ensuite simplifier le problème, en affirmant, que la chair à laquelle le Christ s'est uni est une chair céleste, et même, ils l'osent dire, une chair consubstantielle à Dieu, par conséquent, à la Trinité ; car, le Verbe l'a formée de sa propre substance. Une fois engagés dans cette voie, ils n'hésitent plus à aller toujours en avant, et à déduire de leurs principes les plus monstrueuses conséquences.

Si, pressés par leurs adversaires, ils semblent renoncer à ces affirmations blasphématoires, le même orgueil, qui les a déjà égarés, les détourne encore de la droite voie de la vérité ; ils ne blasphèment plus contre Dieu, mais ils rendent vaine l'espérance de l'homme aux mérites du Sauveur. Ils nient que le Christ ait pris la nature humaine parfaite ; ils lui refusent une âme semblable à la nôtre. Et quand enfin ce dernier appui leur est enlevé, désespérant de pouvoir expliquer cette union ineffable de l'homme avec Dieu dans la personne du Rédempteur, ils la détruisent ; ils séparent absolument ces deux natures, sous prétexte que leur perfection ne saurait leur permettre de s'unir. Alors Jésus n'est plus le vrai Dieu de l'Évangile, de la Tradition et du concile de Nicée ; il n'est qu'un d'entre les prophètes, plus grand que tous les autres, il est vrai, mais dans lequel Dieu n'est descendu que par sa lumière et sa vertu, et non pas en personne.

On le voit, l'Apollinarisme touche à presque toutes les hérésies qui l'ont précédé : au Docétisme, en niant la chair du Christ ; au Sabellianisme, en admettant que le corps du Sauveur est consubstantiel au Verbe, et que le Père a souffert la passion ; à Paul de Samosate et à l'Arianisme, en affirmant que le Christ n'est pas plus grand que les prophètes. Il pose même le principe qui engendra, peut-être, les erreurs de Nestorius, par la différence qu'il établit entre le Fils de Dieu et le fils de Marie.

Aussi Athanase, comparant leurs doctrines à celles des autres hérétiques, peut-il leur dire avec raison : « Auquel d'entre eux vous attachez-vous ? Quel est celui dont vous voulez être les disciples ? Ou plutôt, n'est-il pas vrai qu'en refusant de croire à l'union des natures, et en niant leur perfection, vous renouvelez les hérésies de tous ? Par crainte de la division, comme vous le prétextez, vous détruisez ces natures. Or, comme ceux qui les séparent, délirent, et que ceux qui les diminuent, se trompent ; ainsi ceux qui les suppriment vont à leur perte : car l'Incarnation a été faite, la vérité a été vue, et la grâce a donné son témoignage. »

Il est, cependant, une erreur particulière à l'Apollinarisme et qui le distingue de toutes les autres sectes : la négation de l'âme humaine dans le Christ. C'est là son caractère spécial, celui sous lequel il est surtout connu dans l'histoire de la christologie. Athanase n'en dit rien dans sa *Lettre à Épictète ;* mais, dans ses *livres contre Apollinaire*, il combat cette erreur, en elle-même et dans ses conséquences.

Nous croyons utile de donner la *Lettre à Épictète*, en entier, et autant que possible, dans sa forme même, pour lui conserver toute sa physionomie, et pour donner

une idée de plus en plus complète de la manière adoptée par Athanase.

Il commence par reprendre l'évêque de Corinthe, de ce qu'il n'a pas réprimé tout d'abord l'audace des novateurs, au lieu d'écouter leurs vains raisonnements. « Répondons-leur cependant, ajoute-t-il, pour que ces artisans d'impiété ne puissent se prévaloir de notre silence. »

Après avoir indiqué les diverses catégories de ses preuves, il aborde la réponse à cette première assertion des Apollinaristes, que le corps du Verbe est consubstantiel à la Divinité. C'est l'erreur principale combattue dans cette lettre; « en effet, remarque-t-il lui-même, l'impiété de celle-ci étant démontrée, celle de toutes les autres deviendra manifeste.

» L'Écriture affirme que le Verbe avait un corps humain. Le concile de Nicée a dit de ce même Verbe, qu'il était consubstantiel au Père, et de son corps, qu'il était né de Marie. Ou bien, répudiez l'Écriture et le concile, et vous serez hérétiques; ou pensez comme les Pères.

» Voyez quelle absurdité ! D'un côté, le corps est né de la terre; de l'autre, le Verbe est consubstantiel au Père; si vous dites que le corps est consubstantiel au Verbe, vous affirmez que le Père est consubstantiel à ce corps né de la terre; vous surpassez l'impiété des Ariens: car ils disaient que le Fils est une créature, et vous, vous l'affirmez du Père lui-même. Vous allez plus loin encore : Le Verbe, dites-vous, a quitté sa nature et s'est changé en chair; dites donc aussi qu'il a été tiré de la terre, car elle est l'origine du corps. Mais, en affirmant que le Verbe est consubstantiel au corps, vous le distinguez de ce corps, puisque vous le comparez avec lui; et quand vous ajoutez qu'il s'est changé en ce corps,

vous les confondez ensemble, et vous tombez, ainsi, dans une misérable contradiction.

» Si ce corps est consubstantiel au Verbe, à quoi bon Marie et son ministère? Avant elle et sans elle, ce corps était éternel. Quelle nécessité que le Verbe vînt sur la terre? Ce ne pouvait être afin d'y prendre un corps qui lui est consubstantiel ; ni pour se changer en ce corps terrestre; car le Verbe n'avait point péché, et n'avait nul besoin de prendre un corps mortel, qu'il dût offrir en expiation pour lui-même. Tout au contraire, comme l'enseigne saint Paul, il a pris notre nature dans la race d'Abraham; et pour être notre pontife, il a dû se faire semblable à nous en toutes choses.

» Il lui a donc fallu recourir au ministère de Marie; aussi Isaïe l'avait prédit et l'ange l'a marqué expressément dans les paroles qu'il lui a adressées, de la part du Très-Haut : c'est d'elle et non pas seulement en elle, que devait naître le Sauveur. Il fut allaité, enveloppé de langes, couché dans la crèche, circoncis dans les bras de Siméon, et son âge s'accrut avec sa sagesse. Ce n'est pas le Verbe qui fut circoncis et qui grandissait, car Dieu est immuable parce qu'il est parfait; mais, dans un corps soumis aux infirmités et aux besoins de la nature, qui a subi les ignominies de la passion, les tourments de la croix et les ténèbres du sépulcre, le Verbe de Dieu restait absolument impassible. Oui, comprenez-le bien, par lui-même le Verbe ne peut souffrir. Il souffrait, parce qu'il s'était uni à un corps périssable ; et il l'avait voulu ainsi, pour s'offrir en sacrifice à notre place, et, comme le dit saint Paul, pour nous communiquer par là sa gloire et son immortalité.

» Ne dites pas que le Sauveur a fait cela seulement en apparence; car il a accompli en réalité le

salut de l'homme tout entier : le salut de son corps et celui de son âme, parce qu'il était lui aussi véritablement homme. Il avait pris son humanité de Marie comme le témoigne l'Écriture ; or Marie est de la race d'Adam, elle est notre sœur.

» Lorsque, après sa résurrection, quelques disciples croyaient voir en lui un être fantastique, il prit bien soin de les détromper : « C'est moi-même, voyez mes mains et mes pieds ; touchez la blessure des clous ; un esprit n'a pas chair et os comme moi. » Le Verbe le dit lui-même ; il avait sa chair et ses os, mais il n'était point changé en sa chair et ses os.

» C'est dans ce sens qu'il faut entendre les paroles de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair ; » car saint Paul a dit aussi : « Le Christ s'est fait malédiction pour nous ; » or il a reçu seulement cette malédiction sur lui, il a donc aussi reçu sa chair et s'est uni à elle. Quand vous répétez les paroles de saint Jean, entendez avec lui que le Verbe s'est fait homme. Ce que le Seigneur a dit par la bouche de Joël ne signifie-t-il pas la même chose : « Je répandrai mon esprit sur toute chair ? » Car Dieu ne peut répandre son esprit sur les animaux, mais seulement sur l'homme. Ainsi le Verbe s'est fait homme ; il ne l'était pas avant Marie, il n'avait point une âme avant de l'avoir prise en elle.

» Cette humanité était sujette à la mort, et non pas céleste et immortelle, comme vous l'affirmez. Sans quoi comment saint Paul aurait-il pu dire aux Corinthiens : « Le Christ est mort pour nos péchés ? » Et comment serait-il ressuscité, s'il n'était pas mort ?

» Qu'on ne nous accuse pas, quand nous affirmons la réalité du corps pris de Marie, d'introduire un quatrième terme dans la Trinité ? Que nos adversaires le

sachent bien, c'est eux-mêmes qui méritent ce reproche. En effet, ce corps, qu'ils disent être consubstantiel au Verbe, existe dans la Trinité; et, bien que consubstantiel, il n'en est pas moins distingué, ainsi que le Fils est distingué du Père. Il constitue donc un quatrième terme; et, par là, dans la Trinité indivisible et parfaite se trouve introduit un accroissement. Ignorent-ils donc que le Verbe a pris un corps, non pour accroître la Trinité, mais afin de s'offrir à Dieu pour nous; et de se rendre, dans son humanité, impassible et immortel. Le corps du Sauveur est hors de la Trinité, puisqu'il l'a pris de Marie et qu'il ne lui est point consubstantiel; une seule divinité existe dans la Trinité, et un seul Père du Verbe est prêché dans l'Eglise.

» Que ceux qui ont dit que le Fils de Marie n'était ni le Christ ni le Seigneur, se taisent. Car, si Dieu n'était pas en lui, comment, aussitôt après sa naissance, a-t-il été appelé Emmanuel? Comment Paul a-t-il dit aux Romains : « Le Christ qui est Dieu béni par-dessus toutes choses? » Comment après avoir vu les blessures du Sauveur, saint Thomas s'est-il écrié : « Mon Seigneur et mon Dieu ? » Dans un corps tourmenté et crucifié vivait Dieu, le Seigneur de la gloire. C'est pour cela que tant de prodiges annoncèrent sa mort, et qu'il se ressuscita lui-même par sa toute-puissance.

» La folie de ceux qui osent dire que le Verbe est descendu dans le fils de Marie, comme autrefois dans les prophètes, est manifeste. S'il en est ainsi, pourquoi Jésus seul est-il né d'un vierge? Pourquoi seul, est-il mort pour nous? Pourquoi seul, est-il appelé Emmanuel? Pourquoi, parmi tant de saints, est-il le seul dont il soit dit, quand il est né, qu'il a vécu et qu'il est mort, que le Verbe est né, qu'il a vécu et qu'il est mort? Pour-

quoi dit-on de lui seul, que le Verbe s'est fait chair? Pourquoi? Sinon, afin de montrer que le Verbe se manifestait aux autres saints, pour en faire des prophètes; et qu'il naissait de David selon la chair, lui Verbe substantiel de Dieu, pour sauver l'homme sa créature; comme le Père lui en a donné le témoignage, sur les bords du Jourdain et sur le Thabor.

» Voilà celui que les Ariens repoussent et que nous adorons, ne séparant point le Fils du Verbe, mais reconnaissant, dans le Fils, le Verbe par qui toutes choses ont été faites, et par qui nous avons été rachetés. »

Athanase ne pouvait se contenter de cette incomplète réfutation d'une erreur si capitale; aussi, s'empressa-t-il de répondre, par les deux *livres contre Apollinaire*, à la prière que lui adressait encore un de ses amis.

L'auteur y rappelle assez longuement ce qu'il avait déjà dit, dans la *Lettre à Epictète*. Mais il s'attache surtout à démontrer, par les raisons les plus solides, que le Christ a pris de Marie l'humanité tout entière; que le Verbe s'est uni à un homme parfait, en élevant jusqu'à lui une âme intelligente et une chair réelle. Nous choisissons quelques passages qui résument sa doctrine et ses principaux arguments; car, au milieu des beautés de ces deux admirables livres, il faut se borner, si l'on ne veut se condamner à les citer en entier.

« Que ceux qui ne confessent pas le Christ, à la fois Dieu et homme, comme il est écrit dans l'Evangile : « Qui fut d'Adam, qui fut de Dieu, » nous disent ce qu'ils pensent de celui qui, ayant la forme de Dieu, a voulu prendre la forme de l'esclave; ou, comment ils entendent ces paroles : « Le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous. » Les comprennent-ils, en ce sens que le Verbe

aurait subi un changement et se serait transformé en chair; qu'il se serait fait semblable à une âme, ou qu'il n'aurait pris que les apparences de l'humanité? Mais l'Apôtre ne le leur permet point; il dit clairement ce qu'était le Verbe et ce qu'il a reçu. De même que la forme de Dieu signifie la plénitude de la Divinité; ainsi la forme de l'esclave marque une intelligence humaine unie à une organisation corporelle. Par conséquent, dans cette parole : « Lorsqu'il avait la forme de Dieu, » il faut entendre qu'il était le Verbe; et dans cette autre : « Il se fit chair, » il faut reconnaître qu'il prit un corps et une âme. Ainsi Paul rend témoignage de sa nature intellectuelle; Jean, de la vérité de sa chair; et les deux ensemble prêchent le mystère total de l'Incarnation.

» Pour marquer à la fois cette double nature du Sauveur, l'Ecriture lui donne le nom de Christ; mais elle ne fait jamais abstraction, ni de sa divinité, pour qu'on ne pût pas croire qu'il n'est point le Verbe de Dieu; ni de sa chair, car elle parle toujours de sa passion et de sa mort, pour qu'on ne pût pas douter qu'il ne soit véritablement homme. C'est pour cela que le Christ a reçu l'onction. Dieu n'avait nul besoin de cette onction, mais elle ne pouvait être faite sans lui; il l'appliqua à une chair capable de la recevoir.

» Il est donc manifeste, que le Verbe n'a point été fait Christ, sans la chair de l'homme; ni en prenant l'apparence de la chair ou la ressemblance d'une âme. Mais, restant ce qu'il était, il a pris la forme de l'esclave, en réalité, puisqu'il devait se montrer véritablement homme dans la passion, dans la résurrection, en un mot, dans toute l'économie de sa vie, selon qu'il est écrit et qu'il est arrivé.

» Le Verbe, Dieu avant tous les siècles, a pris nais-

sance à Bethléem de Juda, par le Saint-Esprit, de la Vierge Marie, dans la race de David, d'Abraham et d'Adam ; il a pris l'humanité telle que Dieu l'avait formée au commencement, hors le péché, selon cette parole de saint Paul : « Il nous est semblable en toutes choses, excepté le péché. « Il a accompli ce mystère, non par aucun changement de la Divinité, mais par le renouvellement de l'humanité qu'il a fait pleinement participer à sa vie, comme il a voulu participer pleinement à sa nature. »

Arrivé à ce point de la discussion, Athanase rencontre dressées devant lui les objections diverses, derrière lesquelles les Apollinaristes se retranchaient, pour défendre leur erreur de la non-existence de l'âme dans le Christ.

Le Sauveur, disaient-ils, est Dieu parfait ; s'il avait une âme, il serait aussi homme parfait ; or deux êtres parfaits ne peuvent constituer un seul et même être. En outre, le péché vient de l'âme ; la chair par elle-même ne peut pécher, elle n'est souillée par le mal que lorsque l'âme qui la meut l'ayant déjà conçu elle-même, le produit par elle au dehors. Or le Christ, pour racheter l'humanité, devait être pur et sans tache ; c'est pourquoi le Verbe n'a point pris l'âme humaine qui est la source du péché, mais seulement la chair qui en est exempte ; et lui-même tient, dans le Christ, la place de l'âme.

Les adversaires ne pouvaient manquer de leur opposer les textes de l'Ecriture, où il est question de l'âme du Christ. Pour sortir d'embarras, ils adoptèrent la division de l'homme en trois parties constitutives : l'être matériel, le corps, l'âme spirituelle et intelligente, et la ψυχή, partie intermédiaire qu'ils appelèrent âme animale ; division si célèbre chez les Gnostiques, et dont l'honneur reviendrait au génie d'Aristote et de Platon. A leur sens,

l'âme dont parlait l'Ecriture, était simplement la ψυχή. Ainsi des trois parties de l'homme, le Verbe n'avait pris que les deux inférieures : le corps et l'âme animale. Ce qui faisait dire plus tard à saint Augustin : « Quelle absurdité ! ils accordent au Christ l'âme des bêtes et lui refusent l'âme raisonnable; » et encore, au Grec Suidas : « Ils aiment mieux reconnaître au Sauveur l'âme d'un veau, que l'âme humaine (1). »

Mais à l'époque où nous nous trouvons, l'Apollinarisme avait toute son importance. Il fallait mieux que des mots spirituels, dans cet Orient surtout, où domina toujours un esprit subtil et querelleur; il fallait des preuves, le patriarche d'Alexandrie les donna nombreuses et décisives. Il renversa, l'un après l'autre, avec les seules armes de l'Ecriture et de la raison, ces faibles remparts, derrière lesquels s'abritait une ignorance grossière des principes les plus essentiels du Christianisme.

Il ne faut pas l'oublier, en effet, cette doctrine aboutissait aux conséquences les plus désastreuses. En niant l'âme humaine dans le Christ, elle séparait éternellement Dieu et l'homme; ruinait les espérances de l'humanité aux mérites du Sauveur; rendait vaine la grâce de la rédemption. La justification se réduisait, pour l'homme, à une justice extérieure et purement imputative; le péché gardait tout son empire sur son âme. Déplorable système, dont la Réforme devait donner la formule rigoureuse et complète. C'est ce qui enflamme le zèle d'Athanase; c'est ce qui donne à sa parole un accent d'une vivacité et d'une énergie singulières.

Le Christ ne peut avoir une âme, disaient les Apollinaristes; il est Dieu parfait, il serait aussi homme

(1) Cités *in Monit. edit.*

parfait ; or deux êtres parfaits ne sauraient constituer un seul et même être. Dès ces premières paroles, éclate chez eux, cette inintelligence du dogme que nous avons déjà signalée. Deux êtres parfaits dans le Christ! Mais qui donc l'a enseigné? Certes ce n'est ni l'Écriture qui ne parle jamais des deux natures séparément; ni les symboles, où la vie du Sauveur, à la fois Dieu et homme, est développée dans ses principales phases ; ni le concile de Nicée qui affirme, ensemble, et la consubstantialité du Verbe, et sa venue dans l'humanité. Que ces deux natures soient, chacune en son espèce, parfaites et complètes ; il le fallait ainsi, pour que les mérites de Jésus-Christ fussent les mérites infinis de Dieu, et pour que l'homme fût restauré tout entier. Qu'elles soient parfaites, en elles-mêmes et sans égard à leur union dans une seule personne, c'est, en effet, une erreur ; et l'Église ne l'a jamais enseigné. Elle enseigne, au contraire, que la nature humaine du Christ, *in individuo*, n'existe point pour elle-même, mais seulement pour être unie à la seconde personne de la sainte Trinité, et former, sans rien perdre de ses éléments essentiels, la personne divine du Rédempteur.

Qu'est-ce qui pouvait induire en erreur les Apollinaristes? Est-ce la comparaison, si commune chez les Pères, de l'union du Verbe et de l'homme avec celle de l'âme et du corps? Mais elle pouvait servir à les éclairer sur le vrai sens du mystère. Car, s'il est vrai que l'âme et le corps unis ensemble constituent une nature parfaite; il est vrai aussi que le corps n'est pas créé pour vivre indépendamment de l'âme, mais seulement pour lui être uni, et faire avec elle une seule et même personne. Ainsi en est-il du Christ : son humanité n'existe que pour être unie à la personne du Verbe; et, comme le dit excellemment Bossuet, de même « que

l'âme élève à elle le corps qu'elle gouverne, » de même, « en Jésus-Christ, le Verbe préside à tout, le Verbe tient tout sous sa main; ainsi, l'homme est élevé et le Verbe ne se rabaisse par aucun endroit; immuable et inaltérable, il domine en tout et partout la nature qui lui est unie. De là vient qu'en Jésus-Christ, l'homme absolument soumis à la direction intime du Verbe qui l'élève à soi, n'a que des pensées et des mouvements divins. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cache au dedans, tout ce qu'il montre au dehors est animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, c'est-à-dire digne de la raison même, de la sagesse même et de la vérité même. C'est pourquoi tout est lumière en Jésus-Christ; sa conduite est une règle; ses miracles sont des instructions; ses paroles sont esprit et vie (1). »

Ce n'est pas sans quelque satisfaction, qu'une seconde fois nous avons pu compléter la pensée d'Athanase par celle de Bossuet. Nous aurons occasion de comparer plus amplement ces deux sublimes génies, si semblables sous tant de rapports.

Cependant, objectaient les Apollinaristes, et c'est un point sur lequel ils insistaient particulièrement, si le Christ a reçu une âme humaine, on ne peut le nier, il a reçu aussi les pensées humaines; or le péché est inhérent à ces pensées; comment donc le Christ aurait-il été sans péché? « Mais, reprend Athanase, en affirmant que l'âme humaine ne peut éviter le péché, vous renouvelez l'erreur de Marcion et de Manichée, qui soumettaient l'homme à la domination d'un principe du mal. D'où vous avez appris ces choses, je l'ignore, puisqu'elles ne se trouvent, ni dans l'Écriture, ni dans la croyance des hommes.

(1) *Discours sur l'histoire universelle;* 3 part.

« Répondez vous-mêmes, réplique-t-il admirablement ; si les pensées coupables sont inhérentes à la nature, puisque Dieu a créé la nature, c'est donc lui qui a créé le péché? Dès lors, comment peut-il, sans injustice, condamner le pécheur ? Si, avant de transgresser le précepte, Adam fut soumis à ces pensées, comment pouvait-il ignorer le bien et le mal ?

» Tout au contraire, n'est-il pas certain, par l'Écriture et la droite raison, que Dieu fit l'homme raisonnable, sans tache et doué de liberté, parce qu'il le créa à l'image de son éternité? Aussi, l'homme n'avait qu'une inclination, celle qui le portait au bien. Après la transgression, il conçut de coupables pensées ; le péché qui souillait son âme, le portait violemment vers le mal ; non parce que Dieu l'avait mis en lui, mais parce que, lors de la prévarication, le démon l'avait jeté dans son cœur, comme une semence ennemie.

» C'est le démon qui a mis dans l'homme la loi du péché, et qui, par le péché, y a établi l'empire de la mort ; comme le dit la *Sagesse* : « La mort est entrée dans monde par la malice de Satan. » C'est précisément pour détruire les œuvres du diable, que le Fils de Dieu est venu sur la terre. Et comment les a-t-il détruites? En unissant à lui pure, incapable de mal et de péché, cette même nature qu'il avait créée innocente, et que le prince du mal avait pervertie. Aussi a-t-il pu dire en toute vérité « : Le prince de ce monde est venu et il n'a rien trouvé en moi. » Comment n'a-t-il rien trouvé de ses œuvres dans le Christ ? Sinon, parce que le Christ a restauré en lui et rendu à sa perfection première, la nature entière de l'homme, pour en opérer le salut.

» Il suffisait, dites-vous, que le Christ n'eût pas péché lui-même ; il montrait ainsi, l'exemplaire de la justice, et

l'homme se sauvait en lui ressemblant. Quand donc, Dieu n'a-t-il pas été la justice pure? D'ailleurs, est-ce là détruire le péché? Non certes; car ce n'est pas en lui que Satan a mis le péché, de telle sorte que le Verbe, venant en ce monde et ne péchant point, le péché fut aboli; mais il l'a semé dans la nature humaine, comme un germe de mort.

» Il était impossible à l'homme, qui avait librement prévariqué, et qui s'était volontairement soumis à la domination de la mort, de se délivrer lui-même. Voilà pourquoi le Fils de l'homme est venu sur la terre, pour restaurer, par une nouvelle naissance et une merveilleuse génération, cette même nature humaine corrompue par le mal: afin que la grâce surabondât, là où avait abondé le péché; ou encore, afin que, comme par un seul homme, le péché était entré dans le monde et, par le péché, la mort, la grâce régnât aussi par Jésus-Christ, pour la vie éternelle. La justice devait triompher, dans cette même nature dans laquelle avait prévalu l'iniquité. Par là, l'œuvre du démon était détruite; l'homme était délivré, et Dieu de nouveau glorifié.

» Voici, cependant, que vous répondez: Si le Christ est vraiment homme, il sera une partie du monde; or une partie ne peut pas sauver le tout. » C'est, sans doute, ce que les Apollinaristes appelaient un raisonnement géométrique. « O blasphème insensé! O sophisme diabolique! s'écrie Athanase. N'est-il pas écrit que la grâce a surabondé? Comment a-t-elle surabondé? Sinon, en ce que le Verbe s'est fait homme, sans cesser d'être Dieu, afin qu'étant homme comme nous, il pût nous mériter le salut. C'est le Verbe, et non pas l'homme, qui nous a rachetés; mais il fut nécessaire à Dieu, pour accomplir ce mystère, d'avoir en lui quelque chose qu'il pût offrir

pour nous, dans la vie et dans la mort; et c'est pourquoi il a pris l'humanité. En se faisant homme, le Verbe a pu mieux opérer notre salut.

» Si le Christ est vraiment homme, dites-vous encore, c'est donc le Seigneur de la gloire qui a été crucifié? Dans quelle ignorance, ces paroles ne prouvent-elles pas que vous êtes plongés! Quoi! Vous ne savez-donc pas que le Verbe est impassible et immortel? En crucifiant le corps du Verbe, ils couvrirent d'ignominie le Verbe lui-même. La chair et l'âme de Dieu subissaient les tourments et la mort, l'opprobre seul en rejaillissait sur le Verbe. »

Tout ce que l'Ecriture dit de l'âme, répliquaient les sectaires, n'est point dit de l'âme intelligente, mais de cette âme animale qui est la troisième partie de l'homme et qui seule, avec le corps, existe dans le Christ. « Hé quoi! leur répond-il, vous ignorez que Dieu punit la désobéissance de l'homme par un double jugement? Vous n'avez pas lu qu'il dit au corps : « Tu es terre et tu retourneras à la terre; » et à l'âme : « Tu mourras de mort? « Apprenez-le donc : l'homme est divisé en deux parts, et il est condamné à se retirer en deux lieux différents. Si vous pouvez m'indiquer un autre lieu de condamnation, vous pourrez dire que l'homme se compose de trois parties, que deux ont été délivrées, et que la troisième est restée dans ses chaînes. Mais, si vous ne pouvez en assigner d'autres que le sépulcre et l'enfer, dont le Christ, semblable à nous en toutes choses, nous a délivrés, pourquoi inventer des opinions qui feraient croire, que Dieu ne s'est pas pleinement réconcilié l'humanité?

» Comment donc comprenez-vous l'Incarnation? Dieu ne pouvait-il délivrer tout l'homme? Avait-il en horreur cette âme, une fois qu'elle eut péché? Ou bien, craignait-il de participer au péché, si, tout Dieu

qu'il était, il se faisait homme? De semblables pensées sont évidemment impies... La concupiscence et le péché règnent en nous, mais l'Incarnation du Verbe s'est faite d'une manière digne de Dieu ; il n'a point pris le vieil homme, et c'est pour cela qu'il nous commande de nous revêtir de l'homme nouveau. Celui dont la volonté souveraine nous a faits tels que nous sommes, excepté le péché, n'a pris de notre nature que ce qu'il a voulu : la naissance d'une femme, l'accroissement du corps, le nombre des années, le labeur de la vie, la faim, la soif, le sommeil, la douleur, la mort et la résurrection.

» C'est pourquoi le Verbe descendit, avec son corps, dans le lieu où la corruption avait précipité le corps de l'homme ; il parut, avec son âme, dans celui où l'âme humaine avait été enchaînée par la mort ; afin, comme Dieu, de détruire par sa puissance la corruption et la mort, et de nous faire participer à son immortalité dans l'espérance de la résurrection. Oui, le Christ devait donner son corps pour notre corps, son âme pour notre âme, son être tout entier pour l'homme tout entier.

» Voilà l'échange qu'il offrit à Dieu son Père sur la croix, quand il répandit tout son sang, montrant que son corps était véritable, et lorsqu'il rendit l'esprit, avec un grand cri, montrant aussi qu'il avait cette âme, dont il avait dit auparavant : « Je donne mon âme pour mes brebis. » Ainsi sa mort fut la séparation de son corps d'avec son âme et non pas d'avec sa divinité ; sinon, sa mort n'eût pas été la nôtre, comme notre naissance avait été la sienne.

» D'ailleurs, comment aurait-il aboli l'empire de la mort, s'il n'avait pris, pure et impeccable, cette âme intelligente par laquelle nous avions péché ? La mort règnerait encore en nous ; car il a été dit : « L'âme qui a

péché sera punie de mort.» Dieu ne nous aurait point rachetés; il aurait condamné son œuvre. Mais Dieu est-il semblable aux hommes, pour se condamner lui-même? Si c'est une impiété de le dire, Dieu a donc renouvelé son ouvrage; et c'est nous qui sommes cet ouvrage, créés pour opérer le bien. »

Battus sur tous les points, les Apollinaristes, comme l'avaient déjà fait les Ariens, comme devait le faire en ces derniers temps, une secte dans laquelle le rationalisme avait ruiné la piété, se retranchèrent dans la défense des droits de la Divinité. Faudra-t-il, s'écrièrent-ils, adorer une créature! On connaît la réponse d'Athanase, si bien développée dans la *Lettre à Adelphius;* elle est devenue classique : « O insensés! leur dit-il, ne comprenez-vous pas que la chair du Christ n'exige pas l'adoration, parce qu'elle est une créature, mais parce qu'elle est unie au Verbe incréé; nous devons l'adorer d'une adoration divine, à cause que le Verbe qui en a fait son corps est vrai Dieu... Quand nous adorons le corps, nous ne le séparons pas du Verbe; et quand nous adorons le Verbe, nous ne le séparons pas de sa chair. »

Ces dernières paroles devaient rester comme la formule du dogme chrétien sur le culte dû à Jésus-Christ, Verbe incarné.

Athanase ne se contente pas d'avoir détruit ces faibles défenses; pour achever sa victoire, il presse ses adversaires et leur reproche les absurdes conséquences de leurs principes.

« Si le Verbe n'avait pas une âme humaine qui pût subir, à sa place, le supplice de la croix, c'est donc lui qui a souffert? Que faites-vous de son immutabilité, de son immortalité? C'est aussi la Trinité qui a souffert; car le Verbe est inséparable du Père. Alors, à

quoi bon les annonces des prophètes, le récit des évangélistes et le témoignage des apôtres? Mais vous, vous êtes plus sages que les apôtres, plus savants que les prophètes, plus instruits que les évangélistes, plus autorisés que le Seigneur lui-même!

» Si le Christ n'avait point une âme humaine, qu'est-ce que sa mort? Elle ne peut être que la séparation du Verbe d'avec le corps. Mais comment ce corps a-t-il pu rester incorruptible? Comment le Verbe, présent partout, a-t-il pu descendre seul aux enfers? Comment, en ressuscitant à la place de notre âme, a-t-il montré le modèle de notre résurrection? Ou plutôt, comment attribuer à Dieu de semblables choses? Votre affirmation est contraire aux Ecritures, elle ne s'accorde point avec les faits accomplis dans le Christ. Pour nous, nous le disons en toute vérité : la dignité du Verbe est devenue la dignité de l'homme, parce que le Verbe s'est réellement uni à l'homme. C'est en ce même Verbe qu'ont été créées toutes choses, et qu'a eu lieu la passion; c'est lui qui nous a délivrés du mal et de la mort. Tout a été fait par lui; il est le chef de l'Église, le premier-né d'entre les morts, et, selon la parole de l'Apôtre, il garde la primauté en toutes choses.

» C'est donc l'âme du Christ qui a supporté les tourments; c'est en son âme que le Christ fut troublé dans son agonie, et c'est cette âme qu'il abandonna sur la croix. Le corps perdit la vie, mais le Verbe resta immuable et inaccessible dans ce même corps, dans cette âme, comme il l'est dans le sein du Père. Il a donné un exemple de notre mort dans son humanité, afin de nous annoncer notre résurrection; il a ramené son âme de l'enfer et tiré son corps du tombeau, pour nous montrer qu'il avait détruit la mort et aboli la corruption, et, qu'en

faisant son pèlerinage dans l'humanité, il avait opéré sa délivrance.

» Cette œuvre est bien admirable, car c'est en elle que réside la grâce ; mais vous, en confessant seulement la chair, vous ne pouvez démontrer, ni la condamnation du péché, ni la dissolution de la mort, ni la consommation de la résurrection ; vous portez atteinte à l'immutabilité du Verbe et à la gloire de la Trinité, parce que vous errez hors des Ecritures. »

Arrivé à la fin du second livre, Athanase résume en ces termes toute la discussion : « Parmi les hérétiques, les uns confessent l'humanité du Christ, mais ne croient pas à sa divinité ; d'autres confessent sa divinité et nient son humanité ; d'autres enfin confessant à la fois sa chair et sa divinité, refusent de croire qu'il ait eu une âme semblable à la nôtre. Hésitant dans la foi, ils sèment le doute parmi les simples, par toute sorte de questions captieuses. Ils l'ont appris des Ariens ; voici leur langage : « Le Christ né de Marie qu'est-il? Est-il Dieu, ou est-il homme? » Afin que, si vous répondez qu'il est homme, vous ne croyiez pas à sa divinité, et qu'il est Dieu, vous niiez son humanité. Ils disent encore : «Quel est celui qui a souffert et qui a été crucifié ? Est-il Dieu ou est-il homme? » Afin que, si vous dites qu'il est Dieu, vous vous associiez aux blasphèmes des Ariens ; et qu'il est homme, à l'impiété des Juifs.

» Cependant, les Ecritures enseignent clairement que le Verbe né du Père, d'une manière ineffable, est vrai Dieu ; et que ce même Verbe s'est fait homme, à la fin des temps, dans le sein d'une Vierge, afin qu'on ne pût se refuser de croire, à la fois, et à sa chair et à sa divinité. Or où est nommée la chair, là est désigné l'homme tout entier, hormis le péché ; et c'est de l'homme que les

Ecritures entendent ce qu'elles disent de la passion et de la mort.

» Quant à la divinité du Verbe, elles la prêchent hautement, puisqu'elles proclament son immutabilité. Elles parlent, dans les mêmes termes, de Dieu et du Verbe, et racontent sa génération humaine, pour montrer qu'il est naturellement Dieu et homme : Dieu, par son être éternel et par la création de toutes choses; homme, par sa naissance d'une femme et par l'accroissement de son âge et de son corps ; Dieu, par le bienfait de la vie qu'il a donné à tous les êtres, et par sa puissance d'opérer des miracles; homme, parce qu'il est semblable à nous, par ses infirmités et ses souffrances ; Dieu, parce qu'il est immuable, incorruptible et immortel; homme, car il a été crucifié, il a répandu tout son sang, il a été immolé, et il est ressuscité. Le Christ est homme, puisqu'il est ressuscité; il est Dieu, puisqu'il s'est ressuscité lui-même et qu'il ressuscite les morts. Que conclure de tout cela? Sinon qu'elles sont vaines et mensongères les pensées de ceux qui ne croient pas à sa divinité, ou qui ne confessent pas son humanité, ou qui les confondent l'une avec l'autre.

» Fuyez donc ces questions et ces doutes, et croyez à l'Écriture et à ce qui a été accompli. Écoutez Paul, lorsqu'il dit : « Il nous a été semblable en tout, excepté le péché. » Écoutez Pierre quand il vous assure, que le Christ a souffert dans la chair, et qu'il vous recommande, ainsi, ce mystère de foi. « Armez-vous de cette pensée. » Ne cherchez donc pas au delà, avec inquiétude et curiosité, et ne repoussez point la vérité. »

CHAPITRE X.

LE LIVRE DES SYNODES ET L'HISTOIRE DES VARIATIONS.

Le livre des *Synodes*, ou lettre sur les conciles de Rimini et de Séleucie, fut composé en 359, aussitôt après leur célébration, puisqu'il n'y est point parlé de la chute des Pères de Rimini, qui arriva cette même année. Athanase l'écrivit, à la demande de ses amis. Son but est de les instruire des faits qui ont eu lieu dans ces deux assemblées, mais, surtout, de montrer les variations des Ariens et d'établir, par les preuves les plus solides, la consubstantialité du Verbe définie à Nicée. On peut donc accepter, comme parfaitement fondée, la division en trois parties, que les auteurs font ordinairement de cette lettre : la première contient l'histoire des deux conciles ; la deuxième constate les perpétuelles variations des Ariens, d'après leurs confessions de foi et leurs écrits ; la troisième est un traité complet de la consubstantialité du Verbe.

Athanase indique, tout d'abord, le motif pour lequel il fait l'histoire des deux conciles. « Puisque vous désirez connaître ce qui s'est passé, j'ai résolu de vous communiquer ce que j'ai moi-même vu ou examiné avec attention ; afin que, au milieu des rapports différents de

ceux qui racontent les choses, tout autrement qu'elles ne sont, vous puissiez savoir la vérité. »

Après avoir dit, en peu de mots, comment le concile fut convoqué par les lettres de l'empereur Constance que les Ariens avaient gagné; et tout le bruit que faisaient à ce sujet, en Pannonie : Ursace, Valens et Germinius, en Syrie : Acace, Eudoxe et Patrophile ; il s'applaudit, de ce que, indiqué d'abord à Nicée, ce concile fut fixé plus tard à Rimini pour l'Occident, et pour l'Orient à Séleucie. « La Providence permit que la manœuvre des Ariens tournât contre eux-mêmes ; car, d'un côté éclata une foi pure et sincère, et on put voir facilement combien elle était suspecte et incertaine de l'autre. « Mais, poursuit-il, comme nous songions, mes frères et moi, à ce grand concours d'évêques, nous nous demandions de quelle grande affaire il s'agissait donc, pour troubler ainsi toute la terre; pour que ceux qu'on regardait comme des clercs courussent de tous côtés, demandant ce qu'il fallait croire, touchant Jésus-Christ; car, s'ils avaient cru, ils n'auraient pas cherché ce qu'ils devaient croire. Or n'était-ce pas un scandale pour les catéchumènes, et un sujet de dérision pour les gentils, de voir des chrétiens se mettre en quête, comme au sortir d'un rêve, pour trouver la vraie foi sur le Christ? De voir leurs clercs qui s'arrogent l'autorité des maîtres, faire cependant profession publique d'infidélité, puisqu'ils cherchent la vérité qu'ils n'ont point? Ursace et les siens, qui sont les auteurs de ce désordre, songent-ils, quel trésor de colère ils ont amassé sur leurs têtes? Le Seigneur a dit en effet par la bouche de ses prophètes : « Malheur à ceux par qui mon nom est blasphémé parmi les nations ! » Et il a dit lui-même, dans son Évangile : « Celui qui scandalisera un de ces petits, il vaudrait

mieux pour lui qu'il fût jeté dans la mer, une meule au cou. »

» Voici ce qu'ont fait Valens, Germinius et leurs amis : chose inouïe parmi les chrétiens ! ils ont daté leur profession de foi du consulat, de l'année, indiquant et le jour et le mois. Ainsi tous ont pu voir clairement que leur foi n'était pas ancienne, mais qu'elle commençait sous Constance; et, tandis qu'ils reniaient le Seigneur pour leur maître, ils en retrouvaient un en lui, attribuant à l'empereur l'éternité qu'ils refusaient au Fils de Dieu ; tant est manifeste leur impiété à l'égard du Christ. Ensuite ils ont écrit : « La foi catholique a été publiée. » En vérité leur audace a trahi leur ignorance ; cela s'accorde de tout point avec l'hérésie arienne : ils ont marqué par là quand et comment ils ont commencé à croire. Ils sont tombés dans la folie des Phrygiens qui disaient : « C'est à nous d'abord que la révélation a été faite ; c'est par nous que commence la foi des chrétiens. » Or, si d'après eux, la foi commence au présent consulat, que deviennent les Pères et les martyrs ? Que feront-ils de ceux qu'ils ont instruits eux-mêmes de la religion, et qui sont morts avant le consulat ? Les ressusciteront-ils, pour leur faire abandonner ce qu'ils leur ont enseigné, et pour leur enseigner leurs nouveaux dogmes? Ce n'est pas avec cette témérité qu'ont agi les Pères du concile ; assemblés afin d'établir l'uniformité dans la célébration de la Pâque, et de détruire l'hérésie d'Arius, quoiqu'il y eût, parmi eux, les hommes les plus illustres, aucun cependant n'a osé ce qu'ont fait ces trois ou quatre. Ils n'ont inscrit, en tête de leurs décisions, ni le consulat, ni le jour, ni le mois; mais relativement à la Pâque, ils ont dit : « Est décrété ce qui suit : Que tout les peuples aient la même coutume ; » et sur le dogme, non : Il a été décrété, mais :

« Ainsi le croit l'Église catholique ; » et aussitôt, ils ont confessé leur foi, déclarant ainsi qu'elle était vraiment apostolique. Ce qu'ils ont écrit, ils ne l'avaient pas inventé, ils l'avaient reçu des apôtres.

» Quel motif peuvent-ils donc avoir de réunir un concile ? S'est-il élevé une hérésie nouvelle ? qu'ils nous la fassent connaître ; qu'ils en nomment les auteurs ; qu'ils frappent d'anathème toutes les hérésies avec celle d'Arius, comme l'ont fait ceux de Nicée ; afin de nous montrer qu'ils ont, au moins, un motif vraisemblable de dire des choses nouvelles. Que si rien de pareil n'est arrivé, quel besoin avons-nous de concile ? Celui de Nicée n'a-t-il pas condamné, par la déclaration de sa foi, avec l'Arianisme, toutes les hérésies ? D'ailleurs, l'Écriture ne suffit-elle pas pour tous ? Les actes des Pères sont là, qu'on les consulte, on verra qu'ils ne l'ont pas négligée ; ceux qui liront leurs écrits avec simplicité et droiture, y trouveront les témoignages de la piété filiale qu'elle prêche envers le Seigneur.

» Si donc ils n'ont aucun motif à alléguer, il leur reste une seule chose, c'est de dire : Nous avons demandé un concile, pour contredire nos anciens, et violer les traditions des Pères ; et, craignant que nos plans ne fussent déjoués, s'il se réunissait en un même lieu, nous avons demandé qu'on le séparât en deux parts, afin de pouvoir les suborner plus facilement et rendre vains les actes de Nicée. C'est bien là ce qu'ils avaient dans le cœur, s'ils ne l'ont proféré de bouche. Et ce qui prouve qu'ils n'ont demandé ce concile que pour abroger les décisions de Nicée, c'est qu'ils n'ont jamais voulu condamner l'hérésie d'Arius ; ils l'ont, au contraire, défendue par tous les moyens, accueillant, avec la faveur la plus grande, tous ceux qui désiraient l'embrasser. »

Ces observations faites, Athanase raconte ce qui s'est passé dans les deux conciles; et commence par celui de Rimini. Auxence, Gaïus, Valens, Démophile et leurs amis se rendirent dans cette ville, où se trouvaient déjà plus de quatre cents évêques. Ils demandèrent au concile de ne s'occuper, ni des hérétiques, ni des hérésies; mais de souscrire la profession de foi qu'ils avaient eux-mêmes rédigée par avance, en tête de laquelle ils avaient mis le nom de Constance et celui des deux consuls de l'année. Les Pères déjouèrent leur ruse: quelques-uns d'entre eux ayant proposé d'anathématiser l'Arianisme et les autres hérésies, tous y acquiescèrent, excepté Valens, Ursace et les leurs. Ce que voyant ceux là, ils disaient tous ensemble: «Nous ne sommes pas venus pour décider sur la foi, car nous la possédons pure et entière; mais pour couvrir de confusion ceux qui repoussent la vérité, et qui inventent des nouveautés. Si vous avez écrit ces choses, pour déclarer que vous commencez à croire, vous n'êtes pas des clercs, puisque vous débutez dans la foi; si au contraire vous êtes venus dans le même esprit que nous, unissons tous nos voix pour condamner l'hérésie et conserver intacte la tradition des anciens; ne laissons point de prétexte à d'autres réunions; car les Pères de Nicée décidèrent toutes choses et s'occupèrent seulement des intérêts de l'Église.» Ceux-ci persistant dans leur refus, leur pensée fut complétement découverte. Alors tous les évêques approuvèrent de leur suffrage les décisions de Nicée, et, après avoir déclaré hérétiques Ursace, Valens et les autres, ils les déposèrent.

Ils écrivirent à Constance tout ce qui avait été fait, le priant instamment de conserver la foi du Concile, de faire cesser les troubles excités par les Ariens, et de

ne pas laisser plus longtemps les églises privées de leurs pasteurs. Cette lettre fut confiée à des députés qui devaient la présenter à l'empereur. Athanase la rapporte, au moins en substance, ainsi que le décret adressé aux fidèles.

Les évêques d'Orient réunis à Séleucie, au mois de septembre de la même année, s'y trouvèrent environ cent soixante. Un certain nombre d'entre eux, se voyant accusés par leurs collègues, résolurent, pour échapper au jugement qui les menaçait, de se joindre aux Ariens et crièrent bien haut, avec eux, qu'il fallait uniquement traiter de la foi. Or il n'y eut personne qui ne vît clairement qu'ils ne parlaient de la sorte, que parce qu'ils voulaient échapper à leurs accusateurs. On s'occupa néanmoins de la foi, comme ils le demandaient. Les évêques se séparèrent en deux partis : les Ariens repoussant tout ce qui s'était fait à Nicée accusèrent même le concile; d'autres, en bien plus grand nombre, admirent tous les décrets, comme ils avaient été portés ; et se bornèrent à désapprouver le terme de *consubstantiel*, comme entaché d'obscurité.

L'irritation allait croissant, les uns persistant à demander le jugement des accusés, ceux-ci refusant de s'y soumettre, et se confirmant de plus en plus dans leur impiété et dans leurs blasphèmes contre le Seigneur. La majorité des évêques, supportant tout cela avec indignation, se décida enfin à déposer Acace, Patrophile, Uranius, Eudoxe et plusieurs autres; et retrancha de sa communion, jusqu'à ce qu'ils se fussent soumis au jugement et qu'ils eussent prouvé leur innocence, Astérius, Eusèbe et sept autres. Le concile envoya dans tous les diocèses la décision qu'il venait de prendre; et alla trouver Constance, pour l'instruire de tout; car il lui

avait été ainsi ordonné. Telle fut l'issue du concile de Séleucie.

Après avoir ainsi esquissé, en quelques pages, l'histoire fidèle des deux conciles de 359, Athanase continue : « Qui ne louerait la piété des évêques réunis à Rimini? Ils n'ont compté pour rien la fatigue et les périls d'un long voyage, afin de frapper de leurs anathèmes ceux qui pensaient comme les Ariens, et de conserver dans leur intégrité les définitions des Pères, réglant toutes choses avec justice et selon les canons. »

Evidemment, le noble confesseur de la foi ne soupçonnait pas, en écrivant ces lignes, que les manœuvres des Ariens et leur habile persécution viendraient si facilement à bout de la patience et du courage de ces Pères, qu'il louait maintenant à si juste titre. Encore quelques semaines, et ceux qui avaient si énergiquement condamné l'Arianisme, allaient le faire triompher; et ceux qui avaient fait jeter ce cri de joie au grand Athanase, allaient frapper tous les cœurs catholiques d'une douleur, dont l'écho, répété par l'éloquent solitaire de Bethléem, devait rester comme le jugement de l'histoire: «L'univers gémit, s'écrie saint Jérôme, et s'étonna d'être arien (1) ! »

Observons, en passant, que ceci est une preuve de plus qu'Athanase écrivait sa lettre des conciles avant leur clôture, et, par conséquent, dans l'année même où ils se tinrent; ce qui nous garantit la parfaite exactitude du récit qu'il nous en a fait.

Avant d'analyser la seconde partie de cet ouvrage, nous croyons utile de nous permettre une digression, qui fera mieux comprendre toute notre pensée, sur ce que

(1) « Ingemuit totus orbis, et Arianum se esse miratus est. » Opp. Ven. t. II, p. 191.

nous regardons comme un des plus beaux titres de gloire du grand docteur de l'Orient.

Au point de vue de la foi, la religion a deux sortes d'adversaires : les incrédules et les hérétiques. Les premiers, infatués de la puissance et des droits de la raison, contestent la possibilité, la nécessité et l'existence de la révélation chrétienne. Les seconds, admettant la divinité de cette révélation, prétendent posséder seuls, dans sa simplicité et dans sa pureté primitives, l'héritage sacré de la vérité. Tel est au fond, quels qu'en soient et la forme et les développements, le double obstacle que la religion établie par Jésus-Christ sur la terre, trouve devant elle, pour empêcher son règne et arrêter ses progrès.

A ces deux attaques toujours renouvelées, gardienne infatigable et vigilante du dépôt qui lui a été confié, l'Eglise, par la voix de ses apologistes et de ses docteurs, oppose toujours deux réponses également victorieuses. Aux premiers, elle prouve non-seulement la possibilité, mais encore, la nécessité morale de la révélation, en montrant la faiblesse de l'homme, et l'abîme de corruption et de ténèbres, où l'avait plongé le paganisme. Elle établit, avec une pleine certitude, la divinité de cette révélation dans les trois phases, par lesquelles la Providence a voulu la développer. L'origine de ces manifestations diverses, les faits merveilleux qui les ont précédées, accompagnées ou suivies : tel est le vaste champ que, depuis les apôtres, les apologistes de tous les siècles ont remué dans tous les sens ; tel est l'arsenal où les Justin, les Athénagore, les Clément, les Tertullien et les Origène sont venus prendre les traits dont s'est armé leur génie, pour venger la vérité outragée ou méconnue, pour conquérir souvent et vaincre toujours les ennemis de Jésus-Christ.

La deuxième attaque ne ressemble pas à la première; elle devait être repoussée avec d'autres armes. Aussi les docteurs de l'Eglise ont-ils changé leur défense. Ils n'envisagent plus la vérité dans son origine, mais dans son état; ils ne discutent plus, pour les faire connaître et les développer, ses titres et ses preuves; ils la considèrent en elle-même et dans sa nature. Ils ne traitent point de la vérité théorique, et avant qu'elle ait exercé son empire sur les hommes; mais de la vérité établie, de la vérité devenue la lumière et la vie de la société. Alors ils se placent en face d'elle; ils en étudient les attributs; ils en décrivent les caractères; ils spécifient les conditions particulières de son existence, de sa conservation, et de ses progrès dans l'humanité.

Quoique ces deux manières de défendre la vérité chrétienne puissent être, et aient été simultanément employées par les Pères, on ne saurait contester qu'elles ne soient très-différentes, comme les ennemis qu'elles combattent. Mêlées souvent, elles ont été quelquefois très-nettement séparées. Ainsi, pour citer quelques exemples, saint Irénée a fait un traité *contre les Gentils* et son *livre des Hérésies;* Origène, ses traités *contre Celse* et son livre *des Principes;* Tertullien, son *Apologétique* et ses *Prescriptions*.

Mais ici, mieux encore que dans l'apologie, chaque esprit marquera son empreinte spéciale. Le génie de l'Orient ne ressemble pas au génie de l'Occident; la théologie aura deux écoles, comme l'univers a deux empires.

L'Occident, plus sobre, plus ferme, fixera davantage ses regards sur les caractères extérieurs de la vérité. L'école latine, parfois, traitera le dogme chrétien comme un texte de loi inviolable et sacré : ainsi fit Tertullien

dans son livre des *Prescriptions*. L'Orient, au contraire, emporté par une ardeur généreuse, ne s'arrêtera point à ces formes extérieures, si belles qu'elles soient ; il s'élancera, sur les ailes de la pensée, dans le champ sans limites de la spéculation. Il s'élèvera, de clarté en clarté, jusqu'aux sommets les plus sublimes de la science; heureux de plonger ses regards dans les horizons de l'infini, au risque de s'éblouir et de ne plus distinguer avec une entière certitude la pure lumière de la vérité : tel fut le célèbre Origène.

Or, et c'est le point capital de notre pensée, Athanase tient le milieu entre ces deux écoles ; il participe de ces deux différents génies. Patriarche de cette métropole de l'Egypte, qui fut le centre littéraire et théologique de l'Orient, il en a hérité la connaissance exacte, complète des philosophies et des religions de l'antiquité, l'esprit vif et pénétrant, et parfois la brillante subtilité. Mais il possède aussi, et surtout, le coup d'œil net et précis des Pères de l'Occident; il a leur méthode ferme et sûre. Il combat les sophismes de l'hérésie, avec toutes les ressources de l'école théologique d'Alexandrie ; témoins, ses *discours contre les Ariens*. Nul, peut-être, mieux que lui, n'a sondé les profondeurs de la doctrine ; témoin, son livre de l'*Incarnation*. Mais bien mieux qu'Origène, il sait réprimer les élans impétueux de son génie, pour le courber humble et soumis sous le joug de la foi. Peut-être que les rapports qu'il eut avec l'Occident, au concile de Nicée, pendant son exil à Trèves, et dans ses divers séjours à Rome, exercèrent sur lui une influence salutaire ; et peut-être aussi, pour être vrai, faudrait-il tenir compte à la fois, et de ces rapports, et de la trempe naturelle de son esprit.

Quoi qu'il en soit des causes, le fait est certain : Atha-

nase possède toutes les qualités du génie latin (1). La seconde partie de son traité des *Synodes* en est, à notre sens, une preuve incontestable.

Tertullien, pour convaincre les hérétiques de la fausseté de leur doctrine, leur prouva dans ses *Prescriptions*, qu'ils n'étaient pas dans les conditions requises pour posséder la vérité ; il écarta leurs prétentions par des fins de non-recevoir : ils ne pouvaient s'appuyer sur l'Écriture, puisqu'elle ne leur appartenait point ; ils avaient commencé, ils ne venaient donc pas des apôtres. Il leur montra aussi les effets pernicieux de leurs enseignements. Il appliqua, à la démonstration de la vérité, les règles de la jurisprudence romaine.

Athanase n'embrasse pas tous ces points de vue. Ce caractère d'unité inviolable, qu'une doctrine doit porter à travers les siècles, comme le signe éclatant de la vérité, le prêtre illustre de Carthage ne l'a touché qu'à peine et comme en passant ; c'est à lui seul que s'attache Anathase. La vérité est une, elle ne varie point ; les Ariens varient, donc ils sont dans l'erreur.

Une fois ce principe établi, le grand docteur rapporte les différentes professions de foi formulées par les Ariens ; il énumère les diverses opinions des chefs les plus célèbres de la secte. Son argument est si puissant, que, dans sa controverse avec les protestants, Bossuet, pour remporter sur eux le plus beau triomphe, n'aura qu'à leur en faire une exacte application.

Ce rapprochement du traité des *Synodes* et de l'*Histoire des variations* ne nous semble pas exagéré. Nous sommes d'autant plus autorisé à le faire, que, dans sa

(1) Voir *L'Église et l'Empire au IVe siècle*, par M. de Broglie, Ire P. 2, p. 26.

Préface, Bossuet l'indique suffisamment lui-même. Voici d'abord un passage du § 2 : « Ç'a été un des fondements sur lequel les anciens docteurs ont tant condamné les Ariens, qui faisaient tous les jours paraître des confessions de foi de nouvelle date, sans pouvoir jamais se fixer. Depuis leur première confession de foi, qui fut faite par Arius, et présentée par cet hérésiarque à son évêque Alexandre, ils n'ont jamais cessé de varier. » Au § 16, il cite textuellement le livre des *Synodes* : « De sorte que c'est le cas de dire avec saint Athanase : « Pourquoi un nouveau concile, de nouvelles confessions de foi, un nouveau symbole? Quelle nouvelle question s'était élevée? » Au § 27, il ajoute : « Je ne prétends pas faire un récit sec et décharné des variations de nos réformés. J'en découvrirai les causes;.. leurs variations, comme celles des Ariens, découvriront ce qu'ils ont voulu excuser, ce qu'ils ont voulu suppléer, ce qu'ils ont voulu déguiser dans leur croyance. »

Ce dernier passage, en confirmant ce qui avait été si clairemeut indiqué dans les précédents, marque la différence que nous voulons signaler entre l'*Histoire des Variations* et le traité *des Synodes*. Nous sommes, en effet, bien éloignés de mettre ces deux ouvrages sur le même rang ; le premier est un chef-d'œuvre, et le second une simple ébauche. Bossuet traite son sujet sous toutes ses faces, et d'une manière complète ; il épuise la matière. L'analyse si exacte et si profonde des erreurs qu'il y combat; la force, le mouvement, l'originalité magistrale du style font de ce livre une œuvre incomparable, la plus belle peut-être qu'ait enfantée son génie. Tandis que, dans sa lettre, Athanase, sans faire *un récit sec et décharné*, ne trace que les grandes lignes d'un travail dont le complément est ailleurs. Ce n'en est pas

moins pour lui une gloire singulière, d'avoir établi avant tous un principe dont Bossuet seul a compris la puissance, et montré la fécondité.

L'historien des *Synodes* établit d'abord son argument et l'ordre de ce qui va suivre. « Ne vous laissez point troubler, ne prenez point leur audace pour la vérité ; car ils ne s'accordent pas entre eux. Après avoir abandonné les Pères, ils n'ont point conservé l'unité de la foi, mais ils se laissent emporter par le flot de toutes les variations (1). Refusant d'admettre le concile de Nicée, ils ont célébré de nombreux conciles. A chacun d'eux ils ont écrit une profession de foi, sans pouvoir s'en tenir à aucune. Ils feront toujours de même ; car leurs recherches impies ne sauraient leur faire trouver la vérité qu'ils détestent. C'est pourquoi j'ai jugé nécessaire de donner quelque chose des écrits d'Arius, et de rapporter tout ce que j'ai pu recueillir des formules de foi qu'ils ont faites. Vous verrez par là, non sans quelque étonnement, qu'ils ne rougissent pas de s'élever contre le concile œcuménique. »

Il développe ensuite assez longuement la doctrine des principaux chefs de la secte : Arius, les deux Eusèbe, George, Astérius et plusieurs autres. Dans le chapitre sur l'Arianisme, nous en avons rapporté des extraits qui résument suffisamment ce qu'en dit Athanase. Il prouve que, malgré la diversité des formules et les détours de leurs pensées, ils tendent ouvertement au même but : anéantir la foi à la divinité du Sauveur. « Astérius a seul écrit ces choses, dit-il, mais les Eusébiens pensaient tous comme lui. »

(1) Καὶ τῶν Πατερῶν ἀποστάντες, μίαν οὐκ ἔχουσι τὴν γνώμην, ἀλλὰ ποικίλαις καὶ διαφόροις νηχόντοι μεταβολαῖς. — Opp. *de Syn*, 581.

C'est pour arriver plus sûrement à ce résultat, qu'ils s'empressèrent d'admettre Arius à leur communion ; et qu'ils obtinrent de l'empereur l'expulsion de quelques-uns des évêques restés fidèles, afin de les remplacer par leurs créatures. S'ils avaient compté devenir ainsi les maîtres de l'Église, ils furent bientôt détrompés ; car, de tous côtés, s'élevèrent contre eux de vives réclamations.

Sous prétexte de se justifier, ils commencèrent alors cette série de professions de foi, où, pour tromper les simples, ils tâchaient de déguiser, sous des paroles pleines d'astuce, leur doctrine odieuse. Athanase en rapporte onze, en entier ou par fragments. Les trois premières furent publiées dans le concile qu'ils tinrent en 341, à Antioche, où ils s'étaient réunis au nombre de quatre-vingt-dix, pour célébrer la dédicace de la basilique *Dorée*. Peu après, ils en composèrent une quatrième, qu'ils envoyèrent présenter à l'empereur Constant dans les Gaules. Trois années n'étaient pas écoulées, qu'ils en rédigeaient une autre plus étendue que les précédentes. Vinrent ensuite les deux formules de Sirmium de 351 et de 357, une desquelles fut souscrite probablement par Osius et par le pape Libère ; puis celle qu'Athanase leur reprochait d'avoir datée du consulat. Ils éprouvèrent tant de honte de l'avoir rédigée, qu'ils en firent rechercher, avec soin, tous les exemplaires, pour les détruire ; et qu'ils obtinrent contre elle un édit impérial. Ils la remplacèrent par celle du concile de Séleucie. Enfin, des deux dernières, l'une publiée à Constantinople, en 360, est rapportée tout au long, et l'autre faite au concile d'Antioche, tenu l'année suivante, n'a que des fragments.

Il nous a paru inutile, malgré tout l'intérêt qu'elles peuvent offrir, d'analyser ces diverses formules ; nous

nous bornerons à indiquer seulement ce qui a un rapport direct avec l'hérésie arienne.

En les méditant, on est tout d'abord douloureusement frappé de l'esprit qui les a dictées. A ce mot de *profession de foi* d'un concile, l'intelligence se recueille ; on s'attend à une exposition doctrinale, où la clarté des paroles s'allie, sans effort, à la sublimité des pensées, pour fixer la foi et pénétrer l'âme chrétienne de lumière et d'amour. Tels furent les exposés de doctrine et les définitions des conciles généraux ; tel doit être le langage de l'Esprit-Saint. Ici rien de pareil, tout y est obscur, étroit. embarrassé, sans force et sans vie. L'esprit se trouble, au lieu de s'éclairer ; la foi chancelle, au lieu de s'affermir ; parce que l'hypocrisie y remplace la candeur de la vérité ; l'arrogance, le calme et la sincérité de la conviction. Si, malgré le dégoût qu'on éprouve, on en poursuit la lecture, on ne peut s'empêcher de se dire à soi-même : C'est bien là l'esprit de l'homme avec ses ténèbres, son orgueil et ses faiblesses ; mais ce n'est pas l'esprit de Dieu !

En effet, pour peu qu'on soit versé dans les questions soulevées par l'Arianisme, on s'aperçoit bientôt qu'une seule chose en préoccupe les rédacteurs : c'est de déguiser leur croyance, relativement à la divinité du Sauveur ; c'est de laisser incertain le seul point dont la décision terminerait la controverse. S'ils, croient que Jésus-Christ est vrai Dieu, comme le portent toutes leurs formules, pourquoi ne pas l'affirmer hautement et sans réserve ? Les Ariens croient à l'unité de Dieu ; or, si Jésus-Christ est vrai Dieu, pour ne pas altérer cette unité, il doit faire avec lui un seul et même être, une seule et même substance ; il doit donc être, non-seulement semblable, mais égal à lui en substance. Il ne peut donc

être assimilé aux créatures, en quoi que ce soit; puisqu'il n'a rien de commun avec elles, puisqu'il est Dieu parfait, égal au Père. Pourquoi donc les Ariens, s'ils croient véritablement que Jésus-Christ est Dieu, ne proclament-ils pas dans la première formule qu'il est semblable au Père? Et pourquoi, quand ils l'ont confessé dans la deuxième, le rétractent-ils dans la troisième? Pourquoi, à son égard, ces réserves qui l'assimilent aux créatures : par exemple, qu'il est soumis au Père comme elles, et qu'il est engendré par l'arbitre et la volonté du Père? Pourquoi ajouter : Il n'est pas certain, qu'on puisse dire de lui qu'il n'est pas tiré du néant, comme le portent la quatrième et la cinquième? Pourquoi affirmer, dans les deux formules de Sirmium, que le Père est plus grand que le Fils? Et pourquoi, enfin, dans celle de Séleucie, repousser les Anoméens qui niaient toute ressemblance avec le Père, et refuser d'admettre, comme contraires à l'Écriture, le *semblable en substance* et *le consubstantiel?* N'y a-t-il pas là, aux yeux du simple bon sens, une perpétuelle contradiction? Est-il possible de penser que les Ariens, qui avaient parmi eux des hommes d'un esprit et d'un talent incontestables, ne s'en apercevaient point? Et s'ils l'ont vu, comment qualifier leur conduite?

Non, non, quelles que fussent, d'ailleurs, les difficultés que trouvait l'esprit humain à concilier la divinité du Père avec la divinité du Fils; si grandes que fussent les précautions à prendre pour éviter le Trithéisme d'un côté, et le Sabellianisme de l'autre, rien n'autorisait les Ariens à louvoyer ainsi autour de la vérité. La question était claire et précise, pour les théologiens comme pour le peuple. Jésus-Christ était-il vrai Dieu, Dieu parfait comme le Père? Il n'était pas fait de rien, comme les

créatures ; il n'avait rien de commun avec elles ; il était semblable en tout, égal en tout au Père lui-même; il était avec lui, d'une seule et même substance.

Il fallait mettre ce point hors de toute contestation ; et si grand que fût le mystère de la coexistence des personnes divines, il fallait l'admettre sans hésiter, au lieu de le mesurer à la capacité bornée de l'intelligence humaine. Mais, nous l'avons dit avec saint Athanase, le rationalisme faisait le fond de l'Arianisme. S'il n'en eût pas été ainsi; si les Ariens, dans ces temps où la foi à la divinité du Sauveur était si vive et si enracinée dans le cœur des chrétiens, n'eussent pas cherché à voiler leur détestable erreur; comment comprendre ces réticences, ces contradictions et ce refus opiniâtre d'admettre ce terme si clair et si précis, que la sagesse divine avait inspiré à l'assemblée la plus auguste, et la plus vénérable qu'eût vue le monde?

Ceci nous amène naturellement à la dernière partie de la lettre des *Synodes*. Il y est, en effet, spécialement traité de la consubstantialité du Verbe.

« Pourquoi, demande Athanase, les Ariens se sont-ils élevés contre le concile œcuménique? C'est, disent-ils, parce qu'il leur déplaît, qu'il se soit exprimé ainsi : Le Fils est de la substance du Père, il est consubstantiel au Père ; ce qui en a scandalisé plusieurs. Si, en effet, ces paroles sont un objet de scandale, elles doivent l'être pour tous ; or, au contraire, tous les ont adoptées. Ceux qui les ont écrites n'étaient pas des hommes ordinaires, mais l'élite de l'univers. Les quatre cents évêques de Rimini les approuvent ; ne doit-on pas conclure qu'elles ne sont un objet de scandale, que pour ceux qui les interprètent avec la malice de leur cœur? Le Seigneur fut aussi un scandale pour les Juifs, qui le repous-

sèrent. Qu'ils craignent donc d'entendre cette parole qu'il adressait aux pharisiens : Tout arbre, que le Père n'aura pas planté, sera arraché.

« Mais répondez, quels sont ceux que vous prétendez se scandaliser de ces paroles? Ce ne sont point les évêques qui, par piété pour le Christ, les ont proférées et les défendent. Si ce sont les Ariens, qu'y a-t-il d'étonnant, qu'ils s'irritent de ce qui détruit leur hérésie? Ces paroles ne leur sont pas un scandale ; mais elles leur causent une grande douleur, parce qu'elles les stygmatisent aux yeux de tous. Cessez donc de murmurer contre les Pères ; sinon, blâmez aussi la croix du Sauveur, parce qu'elle est, selon l'Apôtre, scandale pour les Juifs, folie pour les gentils. De même que la croix n'est pas un mal pour nous, qui croyons, malgré la rage des Juifs, que le Christ est la sagesse et la vertu de Dieu ; de même ces expressions des Pères ne sont point pour la perte, mais pour l'utilité de ceux qui les reçoivent avec simplicité ; et, malgré la colère des Ariens, elles détruisent toute impiété. »

« Pourquoi cette parole : Il est de la substance du Père, vous déplaît-elle? Voilà ce qu'il faut d'abord savoir ; car vous avez écrit que le Fils est engendré du Père. Or, lorsque vous dites le *Père* ou *Dieu*, si vous ne voulez pas désigner sa substance, mais autre chose qui soit en dehors d'elle, il ne fallait pas dire que le Fils est du Père, mais bien de ce qui est hors de lui. En évitant ainsi d'appeler Dieu un vrai Père, et en comprenant, comme corporel et composé, ce qui est parfaitement simple, vous auriez inventé un nouveau blasphème. C'est celui des sadducéens ou de ceux que les Grecs appellent athées.

« Il vous resterait à dire que les créatures ne sont

pas l'ouvrage de Dieu, puisque ces paroles, *Père* et *Dieu*, ne signifient pas la substance. Mais le penser serait une impiété; car, lorsque nous lisons dans l'Écriture : *Je suis celui qui suis*; *au commencement Dieu créa le ciel et la terre*; nous entendons la substance simple et bienheureuse, quoique nous ne puissions pas comprendre ce qu'elle est. Vous avez avoué que le Fils est de Dieu; il est donc de la substance du Père. Or l'Écriture avait dit, avant vous, que le Seigneur est le Fils du Père; et avant l'Écriture, le Père avait dit lui-même : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé*. Puisque le Fils est l'engendré du Père, comment pouvez-vous croire encore que le concile s'est mal exprimé, lorsqu'il a défini que le Fils est de la substance du Père, persuadé qu'il était, que c'est une seule et même chose de confesser qu'il est de Dieu ou de la substance de Dieu?

« Les créatures sont aussi de Dieu, mais non pas au même sens que le Fils. Si l'Apôtre a dit : Il n'y a qu'un seul Dieu par qui tout a été fait; il a parlé ainsi, non pour compter le Fils au nombre des créatures, mais pour combattre le système grec qui assure que le monde n'a pas d'auteur, et qu'il s'est formé par la rencontre fortuite des atomes semblables. C'est contre cette opinion et d'autres fables de ce genre, qu'il a écrit : Tout est de Dieu; déclarant ainsi que Dieu a produit toutes choses, par sa volonté créatrice. Voilà pourquoi il ajoute aussitôt : Il n'y a qu'un seul Seigneur Jésus-Christ, par qui sont toutes choses; il enseigne par là, que le Fils a créé tout ce qu'il a affirmé auparavant être de Dieu; afin que l'on sache que cette expression *de Dieu*, s'applique au Fils, dans un sens tout différent de celui dans lequel elle s'applique aux créatures. Pour tous ces motifs le concile a proclamé que le Fils est de la substance de

Dieu ; il a marqué ainsi clairement, qu'il est le vrai Fils du Père.

« Mais, disent-ils, nous rejetons ces expressions, parce qu'elles ne se trouvent pas dans l'Écriture. S'ils pensent, qu'il leur faut rejeter tout ce qui n'est pas écrit ; pourquoi ne s'opposent-ils pas à Arius, qui a imaginé une foule d'expressions inconnues jusqu'à lui, comme celles-ci : Le Fils n'était pas avant d'être engendré ; il fut un temps où il n'existait pas? Où trouver aussi dans l'Écriture : Les trois hypostases ; que le Christ n'est pas vrai Dieu ; qu'il est une des cent brebis ; qu'il n'est pas la sagesse inengendrée et sans principe ? Pourquoi Eusèbe et Acace murmureraient-ils contre les Pères, parce qu'ils ont employé le mot de *substance* qui n'est pas dans l'Écriture, eux qui se sont exprimés sur le Fils, dans des termes inconnus à l'Écriture, à savoir : Qu'il est le premier-né des créatures ; qu'il est l'image de la substance et de la gloire ? Ou il fallait s'en tenir à l'Écriture, ou l'on ne devait pas blâmer les Pères. »

Athanase continue, avec cette logique pressante, son invective contre les Ariens. Il démontre la flagrante contradiction où ils tombent, en rejetant, explicitement enseigné par les Pères, ce qu'ils ont admis dans la lettre d'Eusèbe, dans les formules d'Antioche et de Séleucie. « Qui donc, s'écrie-t-il avec énergie, pourra désormais voir en eux des chrétiens? Quelle confiance accorder à des hommes, dont les écrits et les paroles changent avec la circonstance? Qu'est-ce qui vous pousse à vous contredire ainsi vous-mêmes, et à vous couvrir de honte? Certes, vous n'avez pas de motif à alléguer ; et il ne nous reste qu'à savoir, qu'il n'est pas de dissimulation et d'hypocrisie auxquelles vous ne puissiez vous abaisser, pour conserver la faveur de Constance, pour ne pas perdre

le gain qu'elle vous procure. » Voilà le mot qui pesait au grand cœur d'Athanase, à son grand cœur d'évêque. « Oui, leur répète-t-il, vous changerez autant de fois vos doctrines, que le voudront ceux qui paient vos faiblesses, comme on paie le travail des mercenaires. »

» Cependant, disent-ils encore, le sens de ces paroles est obscur; nous les rejetons, parce que nous ne pouvons les comprendre. Or, s'ils étaient sincères, est-ce là ce qu'ils devraient dire; et non pas plutôt: Nous allons nous en instruire auprès de ceux qui savent? Sans quoi, que deviendra l'Écriture? Faut-il rejeter, aussi, tout ce que nous n'y comprenons pas, et accuser ceux qui l'ont écrite?

« Bornons à ces quelques paroles ce que nous avions à dire contre ceux qui rejettent tout le concile. Quant à ceux qui en reçoivent toutes les décisions, mais qui hésitent seulement sur le terme de *consubstantiel*, nous disputons avec eux comme avec des frères, parce qu'ils pensent comme nous. Puisqu'ils acceptent la doctrine, ils ne sont pas éloignés d'adopter le mot qui l'exprime parfaitement. Tel est Basile d'Ancyre qui a écrit touchant la foi. »

Nous ne suivrons pas saint Athanase dans le développement des preuves diverses qu'il donne à ces derniers, pour leur démontrer qu'ils admettent tout ce que le concile a renfermé dans le mot de *consubstantiel;* il suffira de les indiquer. Ainsi, dire que le Verbe est semblable au Père, qu'il lui est semblable en substance, qu'il est le vrai Fils du Père: à le bien entendre, c'est parler comme le concile; c'est dire, qu'il lui est consubstantiel. Il explique comment, en condamnant Paul de Samosate, les Pères d'Antioche rejetèrent le *consubstantiel* : c'était pour exclure le sens que l'hérésiarque donnait à

cette expression. Avant ces Pères, saint Denis de Rome et saint Denis d'Alexandrie avaient admis ce terme : le premier, dans le concile qu'il réunit à Rome, pour juger les plaintes des fidèles d'Alexandrie contre leur patriarche; le dernier, dans l'apologie qu'il adressa au pape, et où il se justifiait, en prouvant qu'il avait toujours admis la doctrine du *consubstantiel*, quoiqu'il n'eût jamais vu ce mot dans l'Écriture.

» Avant les deux Denis, Ignace et un autre Père s'étaient servis, pour exprimer leur pensée sur Jésus-Christ, de termes inusités et qu'on aurait pu interpréter avec malice. Puisque personne ne s'est rencontré, pour oser suspecter la foi du saint martyr d'Antioche, et que tous au contraire acceptent, comme parfaitement irréprochable, cette expression de sa foi, ainsi doivent-ils faire eux-mêmes ; et au lieu de chercher à établir, entre les deux conciles, une opposition qui n'existe pas, il leur faut recevoir avec soumission le terme par lequel les Pères de Nicée, inspirés par la sagesse, ont fixé la croyance de tous. »

Athanase justifie ensuite l'adoption que le concile a faite de ce terme, par ce que l'Ecriture dit du Verbe : Il n'est pas l'ouvrage du Père, mais son Fils ; il est son Fils, non par participation comme les créatures, mais son propre Fils par nature ; il est le Verbe, la sagesse substantielle du Père. Les paroles dont se sert l'Ecriture, pour marquer les rapports du Fils avec le Père, indiquent la plus parfaite unité ; le concile a donc eu raison d'employer, à l'égard du Fils, le terme de *consubstantiel*. C'était le seul par lequel elle pouvait exprimer, d'une manière complète, sa croyance sur Jésus-Christ et écarter efficacement les sophismes des Ariens. « Cessez donc, vos disputes, leur dit-il, en terminant. Embrassez, plei-

nement et de cœur, la foi du concile; afin que l'hérésie étant partout abandonnée, on chante dans l'Église entière : Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une foi, il n'y a qu'un baptême, dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur, par qui sont au Père et la gloire et l'empire dans tous les siècles. »

CHAPITRE XI.

LA VIE DE SAINT ANTOINE.

Voici un ouvrage qui aurait suffi, à lui seul, pour rendre célèbre son auteur. Cité presque par tous les Pères et par tous les historiens du IVe siècle; traduit, dès son apparition, par un savant évêque (1); loué par saint Grégoire, saint Chrysostome, saint Ephrem et saint Jérôme, il a converti saint Augustin, et fondé la vie monastique en Occident, sur les principes du mysticisme le plus élevé et le plus pur. Analysé par Mœlher, il a eu pour interprètes parmi nous, dans des écrits qui resteront, trois maîtres de la littérature contemporaine (2).

Après ce que nous venons de dire, comment oser parler de ce livre? Et, cependant, il tient une si grande place dans la pensée du grand docteur; il complète si heureusement son œuvre, que, malgré tout, nous ne pouvons le passer sous silence. Athanase semble, en effet, avoir résumé, dans la Vie de saint Antoine, l'enseignement pratique, qui découle de sa doctrine sur le Verbe

(1) Evagrius, évêque d'Antioche et ami de saint Jérôme. Hieron, *De Scrip. eccl.* 115.

(2) Mœlher Ath., t. IIe liv. 4. — M. Villemain, *Tabl. de l'Éloq.* ch. au IVe S. Ath. — M. de Broglie *L'Égl. et l'Emp. au* IVe *siècle*, IIe p. 1. — M. de Montalembert. *Les Moines d'Occid*, t. 1er, liv. 3.

incarné pour le salut du monde. On dirait qu'il a voulu présenter, dans un type incomparable, toute la grâce de l'Evangile, et donner aux générations chrétiennes un exemple et une preuve de ce que Jésus-Christ peut opérer, dans les âmes, de merveilles et de vertus.

Il faut l'avouer, si, comme tout paraît l'indiquer, c'était là le dessein d'Athanase, l'histoire du saint anachorète, que l'Orient appelait déjà Antoine le Grand, était singulièrement propre à le remplir. La vie tout à la fois simple et héroïque de ce patriarche de la loi chrétienne, dans laquelle l'empire conquis au nom de Jésus-Christ, sur toutes les passions, sur la nature elle-même et sur les puissances de l'enfer, s'allie à la candeur et à la simplicité d'un enfant, était bien capable de faire comprendre que le règne de Dieu était venu sur la terre; et de servir de modèle à ceux qui voudraient l'établir dans leur âme.

C'est dans son palais patriarcal d'Alexandrie, entre deux persécutions, probablement en 365 sous le règne de Jovien, qu'Athanase composa cet écrit.

Lors de son exil à Trèves, le confesseur de la foi avait raconté avec bonheur les merveilles de la Thébaïde, à tous ceux que sa renommée attirait auprès de lui. Il avait fait de même à Rome, quand il était venu s'y réfugier sous la protection du pape saint Jules. Les deux moines qui l'y suivirent furent, pour tous ceux qui l'approchaient, une preuve vivante de la vérité de ses paroles. Ces récits du désert et de la vie angélique de ses habitants volaient de bouche en bouche; et, tout en charmant la piété des fidèles, ils enflammaient leur zèle pour la pratique de la perfection. Ce fut pour satisfaire aux désirs de quelques moines venus d'au delà des mers, et selon toute probabilité, des Gaules ou de l'Italie,

qu'Athanase écrivit la vie de saint Antoine. Malgré la belle et savante analyse qu'en a donnée Mœlher, nous ne saurions nous dispenser d'en faire un court résumé.

Antoine naquit en Egypte en 251, et mourut en 356. Cette vie de plus d'un siècle que nul vice ne souilla jamais, brilla de l'éclat de toutes les vertus, et fut récompensée, dès ce monde, par les dons de miracle et de prophétie. Issu de noble race, Antoine dédaigna de se faire instruire dans les lettres; possesseur de grandes richesses, il les distribua aux pauvres, n'en réservant qu'une faible part pour sa sœur qu'il confia à des vierges chrétiennes. Il avait pris à la lettre ces paroles du Sauveur : « Si vous voulez être parfait, donnez votre bien aux pauvres, quittez tout et suivez moi (1). »

Libre désormais, ce jeune homme de vingt ans n'eut d'autre ambition que de reproduire, en sa personne, la vie simple et pure des patriarches. Il vécut dans la solitude, gagnant son pain du travail de ses mains, et s'instruisant de la vertu, auprès des anachorètes du voisinage. Ceux qui le connaissaient, charmés par sa douceur et l'aménité de son caractère, l'appelaient l'ami de Dieu; les uns le chérissaient comme un fils, et d'autres, comme un frère. A ce moment, commencent pour le jeune solitaire ces luttes terribles, où l'enfer mit en jeu toutes ses ruses pour le détourner de son généreux dessein. Fortune, volupté, promesses et menaces, séductions et terreurs : rien ne fut oublié; Satan attachait un grand prix à sa victoire. « Mais, dit Athanase, celui qui croyait pouvoir se faire semblable à Dieu fut moqué par un jeune homme; celui qui se glorifiait d'avoir prévalu contre la chair et le sang, fut vaincu

(1) *Luc*, XVIII, 22.

par une faible créature, qui portait le poids de sa chair. C'est le Seigneur qui, en se revêtant de la chair, a donné à l'homme de vaincre le démon; et chacun peut dire : « Non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi. »

Antoine ne s'enorgueillissait pas de ses victoires; il augmentait de vigilance sur lui-même; les veilles, le jeûne, le travail et la prière: tel était le partage de sa vie. Il prenait un seul repas, après le coucher du soleil; quelquefois, il passait plusieurs jours sans manger; il avait coutume de dire : Plus le corps est faible, et plus forte est l'âme. Il comptait pour rien ce qu'il avait fait, songeait toujours au dessein qu'il avait pris, et n'avait qu'un seul désir, celui d'avancer dans la perfection.

Bientôt, il quitta sa retraite pour s'enfermer dans un sépulcre; il y vivait du pain qu'on lui apportait de temps en temps. C'est dans ce lieu qu'après une lutte où le démon le laissa à demi mort, Antoine, joyeux d'avoir souffert pour Jésus-Christ, interrompait son chant d'actions de grâces, pour lui dire : Seigneur, où étiez-vous? Pourquoi n'apparaissiez-vous pas tout d'abord pour soulager ma peine? Et Jésus lui répondait : J'étais là, ô Antoine, je regardais tes combats; et puisque tu n'as pas été vaincu, je serai toujours avec toi, et je rendrai ton nom célèbre par toute la terre. Il avait alors trente ans.

Son âme ardente aspirait au désert, il s'y enfonça, malgré les obstacles que le démon sema sur sa route. Ayant trouvé, sur la montagne, un château en ruines, il y fixa sa demeure; il se faisait apporter son pain seulement deux fois par an Il y passa vingt années, se livrant avec délices à toutes les rigueurs de la vie ascétique, et soutenant avec un courage indomptable, tous les as-

sauts de l'enfer. Souvent on entendait, dans l'étroite cellule des cris de guerre, comme le cliquetis des armes qui se heurtent, et l'acharnement d'un combat; pour lui, il célébrait la puissance de Dieu redoutable à ses ennemis, en chantant le psaume : *Exsurgat Deus.*

Une foule de chrétiens s'étaient rendus auprès de lui, désireux de recevoir ses instructions et d'imiter sa vie; Antoine après avoir résisté longtemps, se laissa enfin toucher par leurs prières. Il sortit de sa cellule, comme d'un sanctuaire mystérieux : il semblait qu'un souffle divin était passé sur son visage; rien n'était changé en lui, ni sa personne, ni même son vêtement; il portait dans ses regards la même douceur et la même sérénité. Il ne fut troublé, ni de la multitude qui l'entourait, ni de l'admiration qu'elle laissait éclater à sa vue; son égalité d'âme était inaltérable, parce qu'il se gouvernait par la droite raison. Il guérit les malades qu'on lui présenta, délivra les possédés, consola les affligés, réconcilia les ennemis, et, persuada à un grand nombre d'embrasser la vie des ascètes. La montagne se couvrit de cellules et le désert fut habité; il les gouvernait, avec la sollicitude et la tendresse d'un père.

Un jour, il communiqua aux moines les fruits de sa longue expérience, et leur adressa en langue égyptienne un discours, où respire l'éloquence même de la vérité. Il les encourage à persévérer dans la vie pure et sublime des ascètes; leur dit la faiblesse du démon, la force que Dieu donne à ses enfants et la grandeur des récompenses qu'il réserve à ses élus. Qu'est-ce que le plaisir, les richesses et les honneurs, comparés au bonheur céleste? Ici-bas, les échanges se font à prix égal, mais nous, par les travaux d'une vie passagère, nous achetons une éternité de gloire et de félicité. Les vrais biens sont ceux qui

ne périssent point, et que nous portons avec nous-mêmes: La prudence, la justice, la tempérance, la foi, la douceur et l'amour des pauvres. La vertu n'est pas loin de nous, elle réside en nous-mêmes : *regnum Dei intra vos est.* Elle ne nous sera pas difficile, si nous persévérons dans le bien où Dieu nous à créés. Gardons notre âme comme un dépôt que le Seigneur nous a confié, afin qu'il la trouve telle qu'il l'a faite.

Il leur découvre ensuite, avec une admirable prudence, les ruses et les embûches des démons. « Ne les craignez pas, dit-il, gardez seulement la crainte de Dieu. Ne les écoutez, ni lorsqu'ils vous détournent de la vie religieuse, ni quand ils font des prodiges, ni même, s'ils prophétisent; car ils sont des artisans de mensonge. Ils troublent l'âme; c'est à ce signe que vous les reconnaîtrez. Les messagers célestes, au contraire, lui communiquent une paix ineffable et augmentent en elle le désir de la vertu. Ne vous glorifiez point des dons que Dieu vous a faits; soyez fidèles à la vie que vous avez embrassée, et réjouissez-vous dans l'espérance des biens futurs. »

Ainsi parlait le saint anachorète et tous admiraient sa sagesse et la grâce toute divine de ses discours; tous se sentaient enflammés de l'amour de la vertu. Les monastères se multipliaient dans les montagnes; c'étaient comme des chœurs célestes, qui se livraient avec joie à la lecture, au jeûne, à la psalmodie et à la prière; et qu'unissaient entre eux les liens d'une tendre charité. On aurait dit une nation choisie où régnaient, dans tout leur éclat, la justice et la piété. Là, point d'oppresseur et point de victime, mais la multitude des ascètes qu'embrasait le zèle de la foi. « En voyant l'ordre et la paix de ces monastères, on ne pouvait s'empêcher de s'écrier : Que tes demeures sont belles, ô

Jacob! O Israël! que tes tabernacles sont aimables! Ils sont comme les forêts ombragées, comme un paradis près du fleuve, comme des tentes qu'a plantées le Seigneur, comme les cèdres au bord des eaux. »

Antoine était revenu bientôt à son monastère; c'était pour lui un séjour de délices et le lieu de son repos; il n'en sortait presque jamais. Cependant, quand éclata la persécution de Maximien, il descendit à Alexandrie, pour y chercher le martyre. Il exhortait les confesseurs, les visitait dans les mines et dans les prisons, et les accompagnait jusqu'au lieu du supplice. Le juge, irrité de son zèle, fit interdire aux moines d'entrer dans le tribunal, et même de paraître dans la ville. Antoine méprisa cet ordre, et vint s'asseoir dans le lieu le plus élevé, en face du juge lui-même. Celui-ci passa, entouré de ses satellites, et il ne le regarda point; le courageux anachorète ne put obtenir le martyre. « Dieu nous le réservait, ajoute Athanase, pour être notre maître et pour enseigner à un grand nombre, la vie ascétique qu'il avait apprise dans les Écritures. »

Après le martyr de l'évêque Pierre, Antoine était rentré dans sa laure. Pour se soustraire aux importunités des visiteurs qui l'assiégeaient à toute heure, il résolut de chercher, au fond du désert, une solitude inconnue, où il pût vivre ignoré et seul avec Dieu. Il se joignit à une caravane de sarrazins qui allaient en Arabie, traversa le fleuve, et, après trois jours de marche, s'arrêta sur un sommet inaccessible. Au pied, croissaient quelques palmiers sauvages, et jaillissait une fontaine d'eau vive; il y établit sa demeure. Plus tard, pour éviter aux frères qui lui portaient son pain, les fatigues du voyage, il choisit un coin de terre qu'il pouvait arroser facilement, l'ensemença et y cultiva quelques légumes; il les

offrait aux étrangers, qui venaient chercher auprès de lui la santé du corps ou la paix de l'âme. « Car, remarque Athanase, ses miracles, ses visions et ses prophéties sont innombrables. » Son humilité était sincère; il observait fidèlement les canons, vénérait les évêques, respectait les prêtres et les diacres, et montrait, en toute rencontre, sa foi et sa piété. Il évitait avec soin les hérétiques: jamais il ne communiqua avec les Méléciens, ni avec les sectateurs de Manès, si ce n'est pour les exhorter à rentrer dans l'Eglise. Les Ariens surtout lui étaient en horreur; quelques-uns d'entre eux étant allés le voir, il les chassa de sa présence; et, comme ils répandaient le bruit qu'Antoine pensait comme eux, il se rendit à Alexandrie et les réfuta publiquement: proclamant que le Fils de Dieu n'était pas une créature, mais le Verbe éternel de la substance du Père. Le peuple, et jusqu'aux prêtres des idoles, tous voulaient le voir et l'entendre; et lui, les guérissait avec bonté, les instruisait et les consolait par des discours pleins d'une aimable sagesse.

Sans avoir appris les lettres, son esprit était vif, et doué d'une grande sagacité. Deux philosophes allèrent le trouver pour l'embarrasser par d'insidieuses questions; il accourut au-devant d'eux, et, dès qu'il les aperçut : « O philosophes! s'écria-t-il, à quoi bon un si pénible voyage pour voir un insensé? Et comme ceux-ci lui répondirent qu'il n'était pas insensé, mais très-sage; si vous êtes venus, poursuivit-il, pour voir un insensé, votre peine est inutile; et si vous me croyez sage, faites donc comme moi, car il est bon d'imiter ce qui est bien. Si j'étais venu à vous, je me serais efforcé de vous ressembler; mais puisque c'est vous qui êtes venus à moi, imitez-moi : je suis chrétien. » Ceux-ci se retirèrent frappés d'admiration.

Bien qu'il eût vécu dans les montagnes, le grand cénobite avait des mœurs douces et polies; et ses paroles qu'assaisonnait un sel divin, réjouissaient le cœur de tous ceux qui l'approchaient.

Plusieurs l'ayant visité, pour se moquer de son ignorance : « Qu'est-ce donc qui est préférable, leur dit Antoine, l'esprit ou la science? Ils répondirent que c'était l'esprit, puisqu'il avait trouvé la science. Celui qui a l'esprit sain n'a donc pas besoin de la science, repartit Antoine. »

Quelques-uns de ceux que parmi les Grecs on appelle des sages vinrent l'entretenir, pour lui demander raison de notre foi dans le Christ, et pour se railler du mystère de la croix. Antoine garda quelque temps le silence; puis, ayant déploré leur profonde ignorance, il leur dit par un interprète : « Qu'est-ce qui est préférable : confesser la croix, ou attribuer à vos dieux des adultères et des infamies? Ne vaut-il pas mieux, croire que le Verbe est immuable, et que, restant le même, il a pris un corps humain pour faire participer les hommes à sa nature spirituelle et divine, que d'assimiler la divinité aux animaux sans raison, afin qu'on leur rende le culte qui est dû seulement au créateur? Quant à ce qui regarde la croix, pourquoi la tournez-vous en dérision? Pourquoi la séparez-vous de la résurrection? Pourquoi passez-vous sous silence les prodiges opérés par le Christ? Car tout cela est écrit dans le même Évangile. Lisez cet Évangile avec droiture et simplicité, et vous trouverez, dans les œuvres du Seigneur, la preuve de la venue de Dieu sur la terre. »

Après avoir réfuté, en quelques mots, le paganisme alexandrin, il continue : « Vous voulez des démonstrations; et nos mystères ne sont pas fondés sur la dialec-

tique, mais sur la puissance de la foi que Dieu nous donne par Jésus-Christ. Vos sophismes n'amènent personne à vos croyances; pour nous, nous enseignons la foi au Christ, et nous renversons toutes les superstitions. En invoquant ce nom béni, nous mettons en fuite les démons, nous faisons taire vos oracles, nous rendons vain tout l'art de la magie. Loin de vous persécuter, on vous protége et on vous loue, et vous tombez en ruines; tandis que la religion du Christ, dont vous vous raillez, malgré tant de persécutions et si violentes de la part des empereurs, remplit toute la terre. Quand la connaissance de Dieu a-t-elle été ainsi répandue parmi les hommes? Quand la tempérance et la virginité ont-elles été pratiquées? Quand la mort a-t-elle été méprisée? sinon lorsque la croix du Sauveur a été élevée. Certes, voilà des preuves suffisantes, que la foi chrétienne est la vraie religion. »

Évidemment, Athanase n'a point supposé ce discours dans la bouche du saint anachorète; toutefois, il nous paraît impossible de nier qu'il l'ait mis en ordre, et même complété; ce dernier passage en est à nos yeux une preuve sans réplique. Il rappelle, une à une, les raisons alléguées dans le traité de l'*Incarnation;* l'ordre en est presque le même, et quelquefois le tour et l'expression sont absolument identiques. Cette observation vient à l'appui de l'opinion qui nous a été suggérée par Mœlher, que l'historien de saint Antoine, tout en suivant la trame de son récit, a voulu donner une démonstration pratique de la foi à la divinité du Sauveur.

La suite du dialogue de l'illustre cénobite avec les philosophes grecs, le montre encore plus clairement. « Voici continua-t-il, des démoniaques, invoquez vos idoles et guérissez-les; si vous ne le pouvez, cessez donc de nous

combattre, et vous verrez la vertu de la croix. » Cela dit, il invoqua le Christ; marqua les possédés du signe rédempteur; et ceux-ci furent délivrés et, pleins de joie, ils rendaient grâces à Dieu. Comme les philosophes étaient surpris de ce prodige : « Pourquoi vous étonner? leur dit Antoine. Ce n'est pas nous qui faisons ces choses, le Christ les opère par ceux qui croient en lui; croyez aussi vous-mêmes, et vous connaîtrez la vérité de nos paroles. Vous ne chercherez plus des arguments, mais vous saurez que la foi suffit. » Ceux-ci transportés d'admiration embrassèrent le vieillard, et s'en retournèrent, confessant hautement qu'ils avaient trouvé, dans ses discours, une grande lumière et une grande utilité.

La renommée porta jusqu'à la cour ces merveilles du désert de l'Égypte; Constantin et ses fils écrivirent à Antoine, comme à leur père, le priant de leur répondre. Les moines se félicitaient de ce témoignage de vénération accordé à leur maître; celui-ci, gardant toujours la même sérénité, leur dit ces paroles : « Ne vous étonnez pas, si l'empereur nous a écrit, car il n'est qu'un homme; étonnez-vous plutôt que Dieu ait donné sa loi au monde, et qu'il ait daigné nous parler par son propre Fils. Sur les instances réitérées des moines, il consentit enfin, à répondre aux augustes. Il les exhortait : à compter pour rien les choses présentes; à songer au jugement à venir; à pratiquer toujours l'humanité, la justice et l'amour des pauvres; et à se rappeler que seul, le Christ est le Seigneur éternel.

Dieu avait doué son serviteur de l'esprit de prophétie; souvent il annonçait, bien longtemps à l'avance, le jour et l'heure de l'arrivée des moines à son monastère, ou la visite de quelque grand personnage. Quelquefois

aussi l'avenir de l'Église lui était clairement découvert.

Un jour qu'il travaillait en compagnie de ses frères, tout à coup il fut ravi en esprit; il était prosterné à terre, et il gémissait, et il priait tout tremblant; longtemps, il resta plongé dans son extase; et s'étant levé, il pleurait amèrement. Ses frères étaient saisis de crainte; ils le pressèrent de leur raconter sa vision. « O mes enfants, leur dit-il, il vaudrait mieux mourir que de voir ce qui m'a été révélé. » Ceux-ci le suppliant de nouveau: « Encore un peu de temps, continua-t-il en versant des larmes, et la colère de Dieu va tomber sur l'Église; elle sera livrée à des hommes, qui ressemblent aux animaux sans raison. J'ai vu la table du Seigneur assaillie par des mulets, ils la foulaient sous leurs pieds avec ignominie; et, comme je soupirais et que j'étais accablé d'angoisse, j'ai entendu une voix me disant: Mon autel sera souillé. »

« Voilà, poursuit Athanase, ce que dit le vieillard; et, deux années après, nous avons vu l'invasion des Ariens. Ils ont pillé les églises, maltraité les fidèles; comme des mulets sans intelligence, ils ont souillé le saint lieu par leurs profanations. Ils ont contraint les païens d'assister à leurs sacrifices; et, en leur présence, ils ont fait sur l'autel ce qu'ils ont voulu. »

Ensuite, le solitaire les consola par ces paroles: « Ne vous découragez point; le Seigneur apaisera son courroux, et bientôt l'Église retrouvera son éclat et son antique honneur. L'impiété sera refoulée dans ses repaires, et la vraie foi jouira, de nouveau, d'une entière liberté. Seulement, ne vous souillez pas avec les Ariens; leur doctrine n'est point celle des apôtres, mais la doctrine des démons et de Satan leur chef; elle n'a ni raison, ni sagesse. » Comment, ajoute Athanase, pourrait-on aban-

donner une foi prouvée par tant et de si grands prodiges, accomplis par un seul homme!

C'est par ces dons merveilleux, que Dieu avait voulu récompenser la fidélité de son serviteur à la vie angélique qu'il avait embrassée dès sa jeunesse. Antoine, un jour, était descendu de sa montagne, pour le salut d'un noble personnage et l'instruction de plusieurs; quand il eut satisfait l'ardeur de son zèle, il s'en retournait vers sa chère cellule; mais tous ceux qu'avait charmés sa parole le prient, avec instance, de rester encore un peu, il leur fit cette belle comparaison : « Voyez les poissons, ils meurent s'ils restent quelque temps sur la terre; il en est de même des moines, s'ils demeurent longtemps avec vous. Comme le poisson se replonge dans la mer, pour retrouver sa vigueur, nous aussi, nous avons hâte de retourner à nos montagnes, pour ne pas oublier le soin de notre âme. » Le seigneur égyptien, admirant sa profonde sagesse, confessa qu'il était un vrai serviteur de Dieu.

Averti de sa fin prochaine, il descendit vers ses frères pour leur donner ses dernières instructions; ensuite, il les salua avec une tendresse paternelle, et, malgré leurs larmes et leurs prières, il rentra dans l'intérieur de la montagne. Bientôt il tomba malade, et appelant les deux moines qui depuis longtemps, à cause de sa vieillesse, vivaient en commun avec lui, il leur tint ce discours : « Comme le dit l'Ecriture, j'entre dans la voie de mes pères; je sais que Dieu m'appelle à lui. Pour vous, veillez, et ne perdez pas le fruit d'un long exercice; que votre joie soit aussi grande et aussi vive, que si vous commenciez votre vie d'ascète. Vous connaissez le démon et ses ruses, ne le craignez pas; mais croyez au Christ. Vivez, comme si chaque jour vous

deviez mourir. Rappelez-vous mes instructions sur toutes choses ; n'ayez aucune part avec les hérétiques, et principalement les Ariens. Surtout, tâchez de rester unis à Dieu et aux saints, afin qu'à votre mort, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Ne laissez pas transporter mon corps en Egypte, de peur qu'on ne le garde, et vous savez combien je déteste ces coutumes païennes; ayez soin de l'ensevelir dans la terre. Rendez à l'évêque Athanase le manteau qu'il m'avait donné; quant à mes deux tuniques, il y en a une pour lui, l'autre, pour l'évêque Sérapion ; pour vous, gardez mon cilice. Et maintenant, mes enfants, adieu ; Antoine vous quitte et ne sera plus avec vous. » A ces mots, ils l'embrassèrent en pleurant, et lui, les regardait avec douceur et avec tendresse ; son visage rayonna d'une joie céleste, et il expira.

« Telle fut, dit saint Athanase en terminant, la vie d'Antoine. Lisez-la à vos frères, afin qu'ils apprennent quelle doit être la vie des moines ; et pour qu'ils sachent bien que Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ glorifiera au ciel ceux qui l'auront glorifié sur la terre. Non-seulement il admettra dans son royaume ceux qui l'auront servi jusqu'à la fin, mais, malgré leur obscurité et leur amour de la retraite, il les rendra célèbres ici-bas, pour servir d'exemple aux autres. Lisez-la aussi aux païens, si vous pensez qu'elle puisse leur être utile. Ils y apprendront, du moins, que, non-seulement, Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu et Fils de Dieu, mais qu'il donne à ses adorateurs le pouvoir de convaincre de faiblesse les démons qu'ils appellent leurs dieux, et de les chasser comme des séducteurs, au nom de Jésus-Christ, à qui gloire soit rendue à jamais. »

Telle est, dirons-nous à notre tour, cette histoire de saint Antoine, par saint Athanase.

On ne sait, tout d'abord, ce qu'on y doit admirer le plus, des prodiges et de la vie toute céleste du grand cénobite, ou du récit plein de candeur du célèbre patriarche. L'intrépide confesseur de la foi paraît oublier la lutte et ses cruelles vicissitudes, pour s'abandonner tout entier au spectacle qui le ravit. Cette vie simple et cachée, qu'illumine une foi ardente et sincère ; cette union de l'âme au Christ-Sauveur, par le jeûne et par la prière; ces austérités généreuses qui domptent la chair, pour faire triompher l'esprit; cette charité pleine de tendresse qui unit, si étroitement, les fils à leur père et le père à ses fils : Athanase les a vues, il en a été le témoin.

Il a visité ces laures habitées par des anges. Ces monastères du désert, aux jours de la persécution, il leur a demandé un asile. Il a conversé avec ces moines; avec eux, il a chanté et prié, il s'est livré au travail, il a gardé les saintes veilles. Il en a fait les confidents discrets de ses espérances, de ses joies et de ses douleurs. Aussi, dans ces quelques pages rédigées de mémoire et à la hâte, comme il sait nous faire partager l'admiration qu'ils lui inspirent! Comme il communique à notre âme la vénération, dont la sienne est pénétrée! Son récit, calme et tranquille, est l'image fidèle de la paix profonde qui règne dans ces heureuses solitudes; on y respire, tantôt les parfums des bords du Nil, tantôt l'air pur et salubre des montagnes ; et parfois , on y sent le souffle brûlant des déserts.

Si nous ne craignions pas d'exagérer, nous dirions qu'il produit sur l'âme une impression analogue, en quelque sorte, à celle de l'Évangile. Après les œuvres apostoliques, il est, peut être, le reflet le plus pur des doctrines du livre divin. C'est la même élévation, la

même sublimité de pensée; c'est, dans la narration, la même certitude, la même sérénité; dans le style, la même force, et la même simplicité. L'auteur révèle ces mystères des acrifice, de pénitence et d'amour, de puissance sur Satan et sur la nature, avec la candeur désintéressée d'un témoin. Athanase est l'Évangéliste du désert et du monastère.

Aussi n'est-il pas besoin d'ajouter que, pour ce qui nous regarde, nous n'admettons en aucune sorte le jugement porté par des écrivains de notre temps, sur les prodiges attribués à saint Antoine. Quel que soit le droit de la critique dans notre siècle, elle ne saurait prétendre à ébranler des faits connus de tous, au temps d'Athanase, et que ce génie, l'un des plus éclairés et des plus fermes qu'ait vus le monde, confirme de son témoignage.

Disons-le hautement, malgré notre respect et notre admiration pour l'auteur du Tableau de l'éloquence au quatrième siècle, l'accusation de crédulité (1), portée contre Athanase, nous paraît un non-sens. En racontant la merveilleuse vie du patriarche des moines, et ses luttes avec les démons, Athanase n'est pas plus crédule que les Pères avant ou après lui, que l'Église dans tous les temps, que l'Evangile lui-même. La comparaison des combats de Luther et de Satan avec ceux que soutint saint Antoine, est tout aussi dépourvue de mesure et de vérité. Certes, nous ne nions pas la puissance de l'imagination, sous un ciel embrasé, ou sous l'empire d'une idée fixe; mais quel rapport y a-t-il entre l'humble et pur anachorète, et le chef orgueilleux et fantasque de la Réforme?

D'ailleurs, les miracles de la Thébaïde étaient des

(1) M. Villemain, *Saint Athan.*, p. 107 et suiv.

faits publics ; Athanase les a vus, ou en a entendu le récit de la bouche de milliers de témoins ; quelles que puissent être les réserves de détail, l'ensemble de ces faits reste pleinement avéré. A moins que celui qu'on a si éloquemment appelé le « dépositaire impassible de la vérité, » ne perde toute sa clairvoyance, quand il s'agit d'un ermite, pour laisser à la postérité un monument « d'élévation d'esprit, » il est vrai, mais aussi « un monument de crédulité. »

Saint Chrysostome, Rufin et saint Augustin en particulier, esprits assez éclairés, nous semble-t-il, et presque contemporains d'Athanase n'en ont pas jugé ainsi. Ils n'ont pas craint d'admettre les faits rapportés dans la vie du grand cénobite. Ce n'est guère que depuis la Réforme, que le rationalisme a semblé prendre à tâche, d'éliminer le merveilleux des ouvrages des Pères. Sans doute, quand il s'agit de prodiges, il ne faut pas tout croire ; mais encore faut-il distinguer ce que la saine raison repousse, de ce qu'elle a le devoir d'admettre. Nous regrettons sincèrement qu'un écrivain aussi éminent, et dont la gloire est si intimement liée à la gloire des Pères, ait cru pouvoir porter contre un des plus illustres et des plus grands une pareille imputation.

L'influence qu'a exercée dans l'Eglise la *Vie de Saint Antoine* est immense. Notre intention n'est point de suivre cette influence, dans le développement monastique qui signala, en Orient comme en Occident, le IVe et le Ve siècle ; le bel ouvrage (1), dont une plume éloquente vient d'enrichir la littérature, ne nous laisserait point la témérité de le tenter. Il suffira à notre but de détacher quelques traits des plus importants, pour la mettre en relief.

(1) *Les Moines d'Occident*, par M. de Montalembert.

Dans son panégyrique du patriarche d'Alexandrie, saint Grégoire de Nazianze affirme qu'en écrivant la vie de saint Antoine, Athanase « promulgua, sous forme de récit, les lois de la vie monastique (1). » Sans nier que tel ait été le but du grand évêque : d'offrir, dans le héros dont il fait l'histoire, un type et un modèle aux âmes d'élite que Dieu appelle à l'état de perfection, ne serait-il pas plus exact de dire qu'Athanase fut le promoteur du mouvement monastique, et non pas son législateur?

Pendant ses trois exils en Occident, il avait bien trouvé soit à Trèves, soit à Rome, des chrétiens voués à la vie religieuse; mais le petit nombre de ces élus de la grâce, l'obscurité de leur personne, de leurs services et de leurs vertus, les dérobaient à l'admiration des hommes. Ce n'est guère que sous le feu des éloquents récits du proscrit de l'Egypte, et à la lecture de sa Vie d'Antoine, que s'alluma la flamme de ces vocations qui poussèrent en foule, dans la retraite ou au désert, les riches et les heureux du siècle, et jusqu'aux descendants de ces races illustres, qui faisaient encore la gloire de l'empire dégénéré.

On peut l'affirmer sans crainte, la plupart de ceux qui alors embrassaient la vie monastique avaient subi, de près ou de loin, cette salutaire influence. Saint Jérôme en Palestine, saint Hilaire et saint Martin, dans les Gaules, saint Augustin en Afrique, pour ne parler que des plus grands, tous relèvent d'Athanase ; tous sont les fils de ses œuvres. Le solitaire de Bethléem avait peut-être entendu, à Rome, de la bouche du noble exilé, ces récits du désert, pleins de charme pour son âme ardente et austère ; mais à coup sûr, il les connaissait. Martin les avait demandés à ces moines de Trèves, visités par

(1) *Panég. de Saint Ath.*, par Saint Grég. de Naz., trad. Cohen, p. XII.

lui plusieurs fois, et que le zèle d'Athanase avait sans doute enfantés. Augustin les avait appris de son ami Pontitianus; comme il le raconte dans cette page admirable des *Confessions* (1), il n'avait succombé sous le coup vainqueur de la grâce qu'en apprenant les vertus sublimes pratiquées au désert; et ce fut encore un trait de la vie d'Antoine, qui acheva sa conversion.

Il n'est pas jusqu'à ces pieuses patriciennes : les Paula, les Mélanie, les Marcella, nobles amies du savant Jérôme, qui, avant de le rejoindre à son monastère n'abordent à Alexandrie, pour s'éclairer des lumières du saint évêque, et pour lui demander ses conseils. L'historien de saint Antoine est le centre et le foyer de ce mouvement monastique; il en est l'initiateur.

Peut-être qu'au moment où l'archevêque de Constantinople prononçait, le jour anniversaire de la mort de son ami, les paroles que nous avons citées, un autre ami, saint Basile méditait dans la solitude cette législation, dont la sagesse devait gouverner, tant de siècles, les monastères de l'Orient. Encore un peu, et saint Augustin établissait, dans son palais d'Hippone, cette communauté de frères, où son cœur se délassait, dans les douceurs de la vie commune, des travaux de l'épiscopat.

Le véritable législateur des moines, pour l'Occident, est saint Benoît de Nursie. Issu d'une famille consulaire, il quitta le monde pour apprendre à se vaincre lui-même, et pour vivre seul avec Dieu. Après avoir fondé un grand nombre de monastères, il écrivit, au mont Cassin cette *Règle* fameuse, dont un autre moine, saint Grégoire le Grand, disait qu'elle respirait une sagesse toute divine. Saint Benoît d'Aniane, moins grand peut-

(1) Saint Augustin. *Conf.*, liv. 8.

être mais non moins éclairé, répara enfin, par sa *Concorde des règles*, les désordres que l'invasion des barbares avait introduits dans le cloître.

Si nous avions à préciser plus clairement le rôle donné par la Providence, dans le développement de l'institut monastique, aux grands hommes du quatrième et du cinquième siècle, nous dirions que tous, à peu d'exceptions près, en furent les propagateurs; tels que, parmi les solitaires, pour ne citer que les plus connus : Pacôme, Antoine, Hilarion; et parmi les Pères : Jérôme, Épiphane, Grégoire de Nazianze, Hilaire, Ambroise et Martin de Tours. Quant à ceux qui exercèrent une influence plus spéciale, nous dirions qu'Athanase en fut l'initiateur, Chrysostome, l'apologiste, Basile et Augustin, les législateurs.

CHAPITRE XII.

CARACTÈRE DE SAINT ATHANASE.

La profondeur de l'esprit, l'étendue de la science, l'éclat même du génie orné des plus belles vertus, peuvent être impuissants pour le bien de l'humanité, et stériles pour la gloire de celui qui les possède, s'ils ne sont unis à l'élévation du caractère. Dieu l'a voulu ainsi : pour le temps et pour l'éternité, l'homme est l'artisan de sa propre grandeur.

Le caractère, c'est cet effort généreux qui dirige toutes les facultés de l'âme, tous les dons de la nature, vers un but avoué par la raison, sans se laisser vaincre, ni par les obstacles, ni par la lassitude, ni par le dégoût. Un grand caractère est le signe d'un grand cœur. Si nous cherchons dans l'histoire ceux à qui l'humanité adresse ses hommages, nous trouverons qu'ils portent au front cette empreinte auguste. Ceux, au contraire, qu'elle frappe de ses mépris, ceux-là n'ont point de caractère ; ils manquent de cœur.

L'homme public, surtout si la Providence a mis dans ses mains la défense des mœurs, de la religion et de la justice, sera d'autant plus honoré qu'il se sera oublié lui-même; et d'autant plus méprisé qu'il aura sacrifié

davantage ces intérêts sacrés à son bien-être et à son repos. Léonidas, Aristide, Socrate : noms immortels qu'après plus de vingt siècles, on ne prononce qu'avec respect ; et cependant, tous ces grands hommes, comparés à Athanase, que sont-ils? Léonidas était un héros; Aristide, un juste et Socrate, un sage; Athanase fut cela tout ensemble, et ce qui comprend tout, un grand saint. La vertu de la foi avait transfiguré, dans son âme, l'héroïsme, la justice et la sagesse. Entre ces grands hommes et lui, il y a toute la distance des vertus purement humaines aux vertus surnaturelles du christianisme.

Nous ne craignons pas de le dire, il a même, parmi les Pères du quatrième siècle, tous si nobles et si grands, une physionomie à part, et qui, plus que tout autre, impose l'admiration. Il n'a point eu besoin de conversion, comme saint Augustin; il n'est point dur comme saint Jérôme, triste comme saint Ephrem, trop doux comme le fut peut-être, saint Basile, mélancolique comme saint Grégoire de Nazianze, violent comme saint Hilaire. Toujours pur, toujours sans reproche, toujours égal à lui-même, il est un vivant témoignage de cette parole du Sauveur : « La vérité vous délivrera». (1)

Aussi, à part l'intérêt de la foi, nous comprenons cette affection enthousiaste que lui conserva fidèlement ce peuple d'Alexandrie, si mobile et doué d'une ardeur si impétueuse. Nous concevons ce noble attachement des prêtres, des moines et des évêques, qui bravaient pour lui toutes les menaces, qui subissaient la torture et l'exil, plutôt que de révéler sa retraite ou de souscrire à sa condamnation.

Mais quels étaient les éléments divers de ce caractère

(1) *Joan.* VIII, 32.

incomparable? Nous les résumons en ces deux mots : fermeté et douceur ; fermeté inébranlable, inaltérable douceur. Un retour, même superficiel, sur la vie d'Athanase suffira à prouver la justesse de ce jugement.

Nul, peut-être, n'a résisté avec plus d'énergie aux puissants de la terre. Il résiste aux préfets, aux généraux, aux proconsuls, aux empereurs eux-mêmes. Il résiste à Constantin, à Constance, à Julien, à Valens; et cependant, il reste toujours modéré, toujours respectueux à l'égard de ceux à qui Dieu a confié le gouvernement des nations. Il leur résiste, mais il ne les brave pas; il se défend, sans colère et sans amertume; il ne se sert d'autres armes que de la loi, de l'équité et de la raison. Constantin, après avoir banni Arius, lui ordonne de le recevoir à sa communion; Athanase refuse, et l'exil est le prix de sa fermeté; il obéit sans se plaindre, et on ne trouve pas, dans tous ses ouvrages, un seul mot contre celui qu'il appelle toujours le sage et pieux empereur.

Constance, entièrement gagné à l'Arianisme, le persécute à outrance; il a donné l'ordre de le chasser de son siége. Les Ariens l'accusent de lui avoir aliéné son frère, d'avoir eu le dessein de favoriser l'usurpateur Magnence; la raison d'État a pleinement convaincu le monarque, et le tyran hypocrite, couvrant du voile de la religion une haine presque féroce, a mis à prix la tête du patriarche. Athanase sait tout, et néanmoins il lui adresse son apologie; il y passe en revue tous les chefs d'accusation; il se disculpe sur tous les points; il se justifie avec force, mais avec calme. S'il n'oublie pas qu'il est évêque, il n'oublie pas qu'il est sujet (1); il ne blesse pas son ennemi, il essaie de l'éclairer, et de le convaincre.

(1) *L'Égl. et l'Emp.*, ut infrà.

Lorsqu'il en vient aux griefs qui avaient le plus irrité Constance, avec quelle mesure à son égard lui adresse-t-il ces paroles dignes de Démosthène ! « Une seconde calomnie prétend que j'ai écrit au tyran dont je ne veux pas même prononcer le nom, et la grandeur de ce mensonge est telle, qu'il frappe mes sens d'horreur. En vérité, religieux empereur, je me demande avec surprise s'il est possible qu'un homme soit assez égaré pour mentir à ce point. Et je ne sais par où commencer pour répondre, toutes les fois que je veux parler, ma langue se glace d'étonnement. Car enfin, pour ce qui touche votre bienheureux frère, il y avait quelque prétexte, quelque apparence à m'accuser : il avait désiré me voir ; il avait daigné vous écrire à mon sujet ; il m'avait témoigné plusieurs fois, absent ou présent, son estime... Mais cet infernal Magnence, j'en atteste Dieu et son Christ, je ne l'ai jamais vu, et je n'ai jamais rien su de lui. Inconnu, comment aurais-je parlé à un inconnu ? Et si j'avais voulu lui écrire, comment aurais-je commencé ma lettre ? Salut et merci, aurais-je dû lui dire, toi qui as tué Constant, l'homme du monde qui me tenait le plus en estime, et qui me comblait de ses bienfaits ! Je te sais gré d'avoir privé de la lumière tous mes amis, tous les hommes fidèles et chrétiens dont j'ai été l'hôte à Rome (1).... »

A la même époque, saiut Hilaire de son côté écrivait à Constance : « Maintenant nous combattons un ennemi perfide, un persécuteur qui flatte ; nous combattons l'Antechrist Constance. Il ne frappe point le dos, mais il nourrit le ventre (il donne les évêchés aux apostats). Il n'ôte point la vie, mais il enrichit jusqu'à la mort ; il ne jette point dans les prisons pour priver de la liberté, mais il donne

(1) *Apol. ad Const.*, trad. de Brogl, IIe P. t. 1, p. 335.

dans son palais les honneurs de la servitude; il ne tourmente pas les reins, mais il s'empare du cœur; il ne tranche point la tête avec le glaive, mais il tue au moyen de l'or; il ne menace pas ouvertement du feu, mais il allume en secret l'enfer. Il évite le combat pour ne pas être vaincu, mais il flatte afin de régner; il confesse Jésus-Christ pour mieux le ruiner, et cherche l'union, pour qu'il n'y ait pas de paix. Il honore les prêtres, pour qu'ils cessent d'être évêques; il construit des églises et détruit la foi. » Et plus bas : « Jean disait à Hérode : « Il ne vous est pas permis de faire telle chose, » et moi je te dis, ô Constance, ce que j'aurais dit à Néron, ce que Décius et Maximien auraient entendu de ma bouche : Tu luttes contre Dieu, tu exerces ta fureur contre son Eglise, tu persécutes les saints, tu hais ceux qui aiment Jésus-Christ, tu anéantis la religion, tu es un tyran, non dans les choses humaines, mais dans les choses divines. C'est ce que j'aurais dit à toi comme à eux. Mais maintenant, écoute ce que j'ai à te dire en particulier : Tu mens à toi-même comme chrétien et tu es un nouvel ennemi de Jésus-Christ. Tu fais des croyances (des confessions de foi), et tu vis d'une manière contraire à la foi; tu es un docteur d'impiété et tu ignores ce qui est saint. Tu donnes des évêchés aux tiens; tu changes les bons pour les mauvais. Victoire nouvelle et inouïe de ta prudence! Tu persécutes sans faire souffrir le martyre. Tu hais et tu veux qu'on ne te soupçonne point de haïr. Tu charges la sainteté de Dieu de l'or de l'État. Tu accueilles les évêques avec un baiser; mais Jésus-Christ aussi a été trahi par un baiser. Tu baisses la tête pour recevoir la bénédiction des évêques, et tu lèves le pied pour écraser la foi. Voilà, fausse brebis, quelle est ta peau (1).

(1) Mœlher, t. 3, p. 173, trad. Cohen.

Quelle différence de ce langage emporté et presque séditieux avec celui d'Athanase ! Si grands que puissent être, aux jours du péril, les droits d'un évêque, quelle que soit la vérité de cette éloquente peinture, nous aimons mieux de beaucoup le courage respectueux. Nous ne blâmons pas saint Hilaire, mais nous préférons saint Athanase (1).

Ce caractère de douceur et de fermeté éclate également dans ses rapports avec le pontife romain. C'est à lui qu'il en appelle, de sa déposition par le concile arien d'Antioche ; c'est auprès de lui qu'il se réfugie, reconnaissant en sa personne le chef suprême de l'Église ; et certes, le pape saint Jules ne trompa point ses espérances. Libère et Osius, après l'avoir courageusement défendu, succombent, vaincus par les artifices d'une odieuse persécution et signent sa condamnation. Athanase ne trouve ni dans son cœur, ni sur ses lèvres, les terribles anathèmes dont les frappe, sans pitié, l'impétueux Hilaire ; il les plaint, les excuse et presque les justifie. Plus tard le savant pape Damase, peut-être par égard pour la cour, n'a pas osé condamner au concile de Rome, avec Ursace et Valens, l'archevêque de Milan Aurence. Athanase lui reproche cette honteuse faiblesse ; et, dans un nouveau concile assemblé tout exprès, Damase condamne l'archevêque convaincu d'arianisme.

A l'égard de ses frères dans l'épiscopat, il tient la même conduite. Dans les conciles et hors des conciles, il les éclaire, les dirige ou les combat avec une persévé-

(1) Sa lettre aux solitaires, où Constance est jugé avec sévérité et comparé à l'Antechrist, ne fut adressée qu'à eux. Il leur recommande même de ne pas la copier et de ne la lire à personne. Elle fut écrite en 357, et Constance mourut en 361 ; il est probable qu'il ne la connut point ; quoi qu'il en soit, Athanase avait pris ses précautions.

rance et une modération que n'ébranlent ni les préjugés de race, ni les luttes des partis, ni la faiblesse d'un grand nombre. Les Ariens le font condamner à Tyr, à Antioche, à Arles et à Milan ; il n'accuse point les évêques, il les plaint de s'être laissé surprendre par les ruses des ennemis de la vérité. La persécution justifie les évêques, dit-il, mais non pas ceux qui l'ont exercée contre eux.

Le concile de Rimini adopte une formule arienne, et viole la foi de Nicée ; l'intrépide défenseur du concile, l'apologiste du *consubstantiel*, qui avait tant exalté la fermeté de ces évêques, se contente de dire : « Ils gardaient les vraies traditions ; ils n'ont failli que lorsque la violence leur avait ravi toute liberté (1). »

Quand après tant d'orages, la paix semble rendue à l'Église, et que ceux qu'on avait séduits veulent revenir à la foi, Athanase est le premier à parler d'indulgence ; au concile d'Alexandrie et dans ses lettres, il insiste avec énergie pour qu'on leur aplanisse les voies. Il n'exige pas le *consubstantiel*, pourvu qu'on en garde la doctrine : « Nous leur parlons comme à des frères, nous ne sommes séparés que par un mot. » Une bonne partie de son livre des *Synodes* est consacrée à propager ces idées conciliatrices. Il pousse l'ardeur de la paix jusqu'à combattre ouvertement son ami et son défenseur, Lucifer de Cagliari, que la rigueur de ses principes devait entraîner jusqu'au schisme.

Pendant le règne trop court de Jovien, la faveur dont jouit l'Église exalta le zèle de plusieurs ; ils voulaient profiter de la victoire, s'appuyer du bras séculier, pour rendre aux Ariens tout le mal qu'ils en avaient reçu. Athanase s'irrite de ces dispositions peu chrétiennes.

(1) Saint Athan. *Epist. ad solit.*

Saint Grégoire de Nazianze avait dit : « N'usons point avec insolence du temps favorable, ne faisons rien de ce que nous avons souffert (1). » D'accord cette fois avec saint Hilaire, il calme, lui aussi, ces cœurs aigris par la persécution et répète à ses amis ce qu'il avait dit dans sa *Lettres aux Solitaires* : « Le démon, n'ayant rien de vrai, vient avec la hache et la cognée rompre les portes de ceux qui le reçoivent ; mais le Sauveur est si doux qu'il se contente d'enseigner... et quand il vient à chacun de nous, il ne fait point de violence, mais il frappe à la porte et dit : Ouvre-moi, ma sœur, mon épouse. Si on lui ouvre, il entre ; si on ne le veut pas, il se retire ; car la vérité ne se prêche pas avec les épées et les dards, ni par les soldats, mais par le conseil et la persuasion... C'est le propre de la vraie religion de ne point contraindre, mais de persuader (2). »

Ce même esprit de modération et d'indulgence se fit remarquer dans ses rapports avec trois hommes célèbres : Marcel d'Ancyre, Eusèbe de Césarée et saint Basile.

Marcel, il est vrai, jouissait d'une grande réputation dans l'Eglise, tant à cause de l'austérité de sa vie, que parce qu'il avait, un des premiers, vigoureusement combattu l'Arianisme et démasqué les Eusébiens. Toutefois, il fut accusé de sabellianisme, déposé au concile de Contantinople et plus tard excommunié. Malgré la haine que lui portaient les Ariens, l'étonnement général que causa sa condamnation, et sa justification par le pape Jules et par le concile de Sardique, son orthodoxie n'était pas sans tache aux yeux de ses contemporains, et, malgré les doctes explications de Mœlher, elle est encore un pro-

(1) *Panégy. de Saint Athanase*, trad. Coh.
(2) Saint Athanase, t. 1, trad. Montal. 1.

blème. Il faut l'observer cependant, les Ariens ne se faisaient pas faute d'accuser de sabellianisme tous leurs adversaires ; et s'il fallait juger le débat, sur les arguments employés par Eusèbe dans ses livres contre Marcel, sa doctrine serait parfaitement irréprochable. Quoi qu'il en soit, l'évêque d'Ancyre était, tout au moins pour un grand nombre, suspect de sabellianisme ; la condamnation dont Photin, son disciple, fut frappé à Sirmium, ne contribua pas médiocrement à établir cette opinion.

Nous avons dit avec quelle ardeur Athanase avait combattu l'hérésie de Sabellius ; elle lui paraissait, tout autant que l'Arianisme, mettre en péril le dogme chrétien. Cependant, lorsque ses amis lui demandent son opinion sur Marcel, il se contente de sourire ; et, dans son histoire des Ariens, il écrit ces paroles qu'il avait déjà dites dans son apologie : « Chacun sait que ce fut lui qui accusa les Eusébiens ; ceux-ci s'irritèrent contre lui, et firent bannir le vieillard (1). »

Eusèbe de Césarée par sa science et par son érudition, était, sans contredit, un des évêques les plus illustres de cette époque mémorable. Regardé par plusieurs comme la source de l'Arianisme, il était peut-être, si l'on en juge par ses écrits postérieurs au concile de Nicée, plus arien qu'il ne le voulait. Sa *Démonstration évangélique*, monument si remarquable à certains égards, témoigne, à chaque page, du peu de profondeur de son esprit et, selon la remarque de Mœlher, de la manière toute superficielle dont il comprenait le Christianisme. C'est peut-être à ce point de vue qu'il faut se placer, pour juger la conduite d'Athanase envers lui.

Plusieurs évêques des plus considérés le pressaient de

(1) *Histoire de l'Arianisme*, cap. v.

le séparer de sa communion, le patriarche résista toujours. La part qu'Eusèbe avait prise à sa condamnation, dans le concile de Tyr qu'au rapport d'Épiphane il avait présidé, fut sans doute, pour le grand cœur de l'évêque d'Alexandrie, un droit de plus à son indulgence. Athanase jugea toujours Eusèbe avec la plus grande modération. Ainsi en parlant, dans son livre des *Synodes* d'Acace qui lui avait succédé sur le siége de Césarée, il dit ces remarquables paroles : « Comment pouvait-il se justifier devant son maître Eusèbe, qui non-seulement signa le symbole de Nicée, mais qui, en outre, écrivit à ses subordonnés une lettre, pour leur dire que ce qui avait été prononcé était la vraie foi (1)? » Athanase devinait-il déjà les anxiétés du savant évêque, et connaissait-il la profession de foi qu'il allait bientôt lui envoyer, par son diacre Eugène? Dans ce cas, son indulgence était le pressentiment de son génie ; tant de science ne pouvait être perdue pour la cause de la vérité.

Basile, cette intelligence si belle, cette âme si élevée et si tendre, qui, dans l'intérêt de la foi, avait cru devoir dénoncer à Athanase Marcel et Eusèbe, allait éprouver lui-même l'indulgence du grand évêque. Un différend s'était élevé à Tarse sur la question de savoir, si l'on devait admettre dans l'Église ceux qui niaient la divinité du Saint-Esprit. L'archevêque de Césarée, consulté par le clergé, suivit les heureuses inspirations de son cœur. Voici ce qu'il répondit : « Présentons le symbole de Nicée à ceux qui veulent se réunir; s'ils l'acceptent, demandons-leur de déclarer que le Saint-Esprit n'est point une créature ; quiconque confesse cela peut être admis dans l'Église, on ne doit pas exiger davantage (2). » Les moines

(1) Mœlh. tr. Coh., t. 3.
(2) *Opp.*, ep. 113.

de Césarée ; scandalisés de ces paroles, excitèrent les fidèles, et une véritable tempête se déchaîna contre le noble archevêque.

Athanase apprit ces désordres, par quelques prêtres que celui-ci lui avait envoyés, relativement aux affaires d'Antioche. Aussitôt l'ardent défenseur de la divinité du Saint-Esprit écrivit plusieurs lettres, non point à Basile pour le reprendre et le blâmer, mais aux moines qui avaient excité ces troubles. « Je les ai engagés, dit-il, à obéir à leur père, comme des enfants le doivent;... puisqu'ils sont certains, comme nous le sommes tous, qu'il est la gloire de l'Église, le défenseur de la vérité, le docteur des ignorants, il faut bien se garder de contrarier un tel homme. Je suis bien convaincu qu'il s'est fait faible avec les faibles, afin de les gagner tous (1). »

« Quand, dit Mœlher, Athanase avait pénétré le caractère d'un homme dans son ensemble, et qu'il le reconnaissait pur et intérieurement sain et bon, il le protégeait contre toutes les calomnies... Il n'était pas homme à confondre des formules arides avec des principes de vie, il savait les distinguer soigneusement (2). »

Telles étaient donc les qualités du caractère d'Athanase ; opposées en apparence, elles trouvaient leur unité dans les profondeurs de sa foi. C'est parce qu'il avait compris, mieux que nul autre, le mystère de la vie de Dieu et de sa miséricorde à l'égard des hommes, qu'il savait, mieux que tous les grands hommes de son temps, unir au courage de les défendre contre ceux qui les attaquaient, l'indulgence de pardonner à ceux qui ne les comprenaient pas. Plus l'homme s'élève dans les régions de la lumière, plus son esprit est ferme et son âme com-

(1) *Épist. ad Pall.*, Mœlh.
(2) *Athanase le Grand*, t. 1, p. 181.

patissante ; plus il devient semblable à ce divin modèle, dans lequel l'immutabilité de la pensée s'allie à une tendresse infinie.

Athanase s'était abreuvé aux eaux vives de l'Évangile ; c'est pourquoi il porte au front un rayon de l'auguste et douce majesté de l'Homme-Dieu. Comme le Sauveur, il a à lutter contre la haine des Caïphe, la complicité des Pilate et l'hypocrisie des pharisiens ; aussi ne dédaigne-t-il pas, selon le précepte du Maître, d'unir à la simplicité de la colombe la prudence du serpent. C'est un trait saillant de son caractère, d'agir toujours avec une habileté consommée. Point de précipitation, point de fausse démarche ; entouré d'ennemis que la haine impériale arme contre lui d'une puissance sans bornes, il ne leur donne jamais la joie de le surprendre et de l'accuser avec raison. Ni le triomphe ne l'enivre, ni les revers ne l'irritent ; il est toujours maître de ses mouvements et de ses paroles. Et dans une vie aussi agitée, où la prospérité et le malheur se succèdent si inopinément quelquefois, l'histoire n'a enregistré ni un acte, ni un écrit, ni une parole qu'elle puisse appeler une faute. En ce sens, Athanase pourrait répéter, devant la postérité, cette parole du Sauveur à ses ennemis : « Qui de vous me convaincra de péché : *Quis ex vobis arguet me de peccato* (1) ? »

(1) *Joan.* VII, 56.

CHAPITRE XIII.

ATHANASE ÉCRIVAIN.

Buffon a dit : Le style c'est l'homme (1). Si cette parole est vraie de tout homme qui communique à ses semblables ses pensées et ses sentiments, que sera-ce de celui qui n'écrit ou qui ne parle, que sous l'empire d'une idée grande et d'une passion généreuse?

Philippe menace la liberté de la Grèce, chaque pas ajoute à ses conquêtes; il a déjà pris plusieurs villes; il s'est assuré des alliances et, jusque dans Athènes, son or lui crée des partisans. Cependant, les Athéniens oubliant leur ancienne gloire, s'occupent de jeux, de théâtres et de plaisirs; ils s'endorment dans leur mollesse. Encore un peu, et un petit roi de Macédoine tiendra sous le joug la patrie de Thémistocle, de Miltiade et d'Aristide. Ce spectacle enflamme le cœur d'un jeune citoyen, son patriotisme s'exalte; la nature lui avait tout refusé, il lui a tout arraché. A peine connu la veille, Démosthène est aujourd'hui le grand orateur de la Grèce. La tribune est pour lui un vrai champ de bataille : il y combat à outrance les ennemis de la liberté; il démasque Philippe,

(1) Discours de réception à l'Académie.

dénonce ses créatures, propose la paix et la guerre ; il est l'arbitre des destinées de la patrie. Ce peuple insouciant et frivole, il l'embrase des passions qui agitent son âme : La colère, la haine, l'ardeur des combats, l'amour de la gloire. Sa parole simple, véhémente et rapide tombe, en traits de feu, sur la foule tumultueuse qui se presse dans l'*agora* ; pareille à la foudre elle tonne, éclate, renverse. Les fleurs du langage, les ornements du discours, Démosthène n'y songe pas, il les dédaigne ; il ne voit qu'une chose : l'ambition de Philippe et la liberté de la Grèce. Aussi les Olynthiennes et les Philippiques sont-elles, au jugement même de Cicéron, les chefs-d'œuvre de l'éloquence antique ; et une postérité de deux mille ans a proclamé Démosthène le prince des orateurs.

Dans un des grands siècles qui ont illustré l'humanité, au milieu de la cour la plus élégante et la plus polie qu'ait connue l'histoire, un homme s'est rencontré aussi grand par sa foi, que par son génie et par son cœur. Contemporain de presque tous les grands hommes de cette époque, lié d'amitié avec les plus célèbres, admis dans la familiarité des princes, il fut comblé de faveurs par ce glorieux monarque autour duquel gravitaient toutes les supériorités, toutes les illustrations de ce siècle fameux. Cet homme, c'était Bossuet. Son âme grave et austère a pesé toutes choses au poids de l'éternité : il a jugé la beauté, il a jugé la richesse, il a jugé la puissance, il a jugé la renommée ; vanité que tout cela. Il a démêlé les secrets ressorts des affaires, et pénétré les artifices du cœur humain. Il connaît cet enchantement des plaisirs, cet amour de la volupté, ces fascinations de la gloire ; il voit, autour de lui cette société d'élite savourer toutes les félicités de ce monde. Mais encore un peu, Dieu frappe des coups soudains : les rois tombent de leur trône ; les

reines meurent en exil ; les plus belles vies sont tranchées en leur fleur ; les princes, les conquérants sont précipités dans la tombe. Bossuet se lève : « Et maintenant, ô rois ! comprenez ; instruisez-vous, arbitres du monde(1). » Sa grande âme se répand tout entière dans ces scènes de deuil. Il est l'interprète de la Providence, l'oracle de ses volontés, le prophète de l'avenir.

Dans ses Oraisons funèbres et dans ses Sermons, il étale avec complaisance, devant les princes et les grands, toute la faiblesse de l'homme ; il met à nu la vanité de ses espérances, les calculs de sa politique, et le néant de ses grandeurs. Il déchire tous les voiles, dissipe toutes les illusions ; il brise sans pitié les plus chères idoles de son âme, pour le jeter, consterné et ravi, aux pieds de son maître et de son Dieu. Sa parole est comme son âme : grande, lumineuse, inspirée. C'est le naturel et la véhémence de Démosthène, la pompe d'Homère, la fécondité de Platon, la sublimité d'Isaïe ; et pour tout dire d'un seul mot, c'est un éclatant reflet des divines Écritures. Jamais de tels accents n'avaient retenti à l'oreille de l'homme, jamais elle n'en entendra de pareils. Aussi, nous comprenons, par le ravissement d'une simple lecture, les cris d'admiration que ces immortels chefs-d'œuvre arrachèrent au siècle de Louis le Grand. La postérité a bien dit : Bossuet est l'aigle de l'éloquence.

Après Démosthène et Bossuet nous plaçons Athanase.

Aux temps marqués par les prophètes, le Verbe éternel de Dieu s'est fait chair, le sang de Jésus-Christ a racheté la terre. Le culte du vrai Dieu est rétabli, l'empire du démon renversé ; la vérité et la vertu règnent de

(1) *Et nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram* (Oraison funèbre de la reine d'Angleterre).

nouveau, dans l'humanité régénérée. Armé de la foi, le disciple de l'Évangile lutte, pendant trois siècles, contre toutes les puissances conjurées de l'enfer et du monde; à l'exemple de son Maître, il donne sa vie pour la vérité. Ce sanglant témoignage a brisé toutes les résistances; les rois et les peuples courbent la tête, sous le sceptre béni du Dieu Sauveur; et maintenant assise au trône des Césars, l'Église, pour le bonheur du monde et la gloire de Dieu, poursuit ses destinées triomphantes.

Tout à coup, l'antique serpent rallume la guerre contre Dieu et contre son Christ. Le Verbe est une créature, a dit Arius; un cri d'horreur s'échappe du cœur des fidèles, l'Église entière est consternée. L'ambition, l'hypocrisie, la faiblesse d'un grand nombre, la science même de plusieurs, l'orgueil et la tyrannie des empereurs, tout combat contre l'Évangile et conspire sa perte; l'œuvre du Rédempteur va périr. Athanase a compris le péril, il en a mesuré toute l'étendue; il se lève pour défendre, avec un courage indomptable, l'arche sacrée du salut.

Le Dieu Sauveur, c'est sa foi, son amour et sa vie; la foi, l'amour et la vie de l'humanité. Aussi, la parole sort de son âme, vive, brûlante, impétueuse; rapide comme la foudre, elle est partout où est le danger, pour vaincre et triompher. Elle est dans les assemblées des fidèles et dans les conciles : à Nicée, à Tyr et à Rome; à Trèves, à Alexandrie, à Antioche; en Afrique et dans les déserts. Elle ranime les chrétiens, dirige les évêques, éclaire et combat les Césars. Tour à tour forte, ironique, majestueuse, suppliante; mais portant toujours avec elle, la lumière et l'ardeur d'une certitude invincible. Jusqu'à ce qu'enfin la victoire vient couronner cette lutte d'un demi-siècle; l'Arianisme est vaincu, et le monde sauvé. Jésus-Christ porté dans les bras le l'Église, sera à jamais

adoré, aimé et servi. Après Dieu, la parole d'Athanase a fait ces merveilles.

Tels sont les trois grands noms de l'éloquence : Démosthène, Athanase, Bossuet. Jamais la grandeur de la cause, l'élévation du caractère, la profondeur du génie ne se sont incarnées dans une parole plus simple, plus forte et plus sublime. S'ils ont atteint la perfection, c'est surtout parce qu'ils ont négligé l'art; comme le dit Pascal, la vraie éloquence se moque de l'éloquence (1). Le triomphe de la vérité, de la justice et de la vertu était leur seule ambition, le seul but de leurs efforts; c'est ce qui a donné à leur parole cet empire souverain qu'elle a exercé sur leur temps, et que le cours des siècles n'a pu encore affaiblir.

Nous ne saurions nous le dissimuler, la thèse que nous soutenons en ce moment semblera quelque peu nouvelle, et rencontrera peut-être, dans l'esprit de plusieurs, une formelle contradiction. Quoi donc, Athanase mis sur le même rang que Démosthène et Bossuet! Quel étrange paradoxe! Pourquoi n'avouerions-nous pas que, jusqu'à ce jour, nous avions partagé nous-même ce sentiment sur l'évêque d'Alexandrie? Nous n'avions admiré en lui que le grand docteur de l'Orient, et le vainqueur de l'hérésie. La lecture de ses ouvrages nous a pleinement détrompé; et, lorsque nous avons voulu recueillir et formuler nos impressions, sur son talent d'écrivain, nous n'avons trouvé à le comparer, dans l'histoire de l'éloquence, qu'à Démosthène et Bossuet.

Nous avons médité avec soin l'adversaire de Philippe, et l'auteur des Oraisons funèbres et des Sermons, et nous avons acquis la conviction inébranlable, que le patriarche

(1) *Pensées*, éd. Faug.

de l'Égypte est tout au moins leur émule, et peut-être leur égal. A ceux qui hésiteraient à souscrire à ce jugement, nous n'avons qu'un seul conseil à donner, c'est de lire l'œuvre du grand évêque. Nous avons rapporté, en leur lieu, des fragments assez étendus de ses principaux ouvrages ; nous regrettons que le cadre nécessairement restreint d'une thèse, ne nous permette pas de donner quelques extraits de ceux qui ont le plus d'importance, au point de vue qui nous occupe, comme : la Lettre à Draconce, le traité sur le *sentiment* de saint Denis, les deux apologies et principalement celle adressée à Constance ; on y trouverait la preuve de ce que nous avançons.

Toutefois, nous n'en sommes pas réduit à notre opinion personnelle ; pour les critiques les plus savants de l'antiquité et des temps modernes, Athanase est, comme pour nous, le rival de Démosthène. Qu'il nous suffise de citer les plus autorisés.

Photius, le célèbre patriarche qui commença le schisme grec, et dont la science égalait l'ambition, mais dont le goût pur et délicat ne saurait être mis en doute, écrivait à son frère Taraise, par une lettre insérée dans sa *Bibliothèque* : « Athanase brille dans ses écrits par la clarté, la simplicité et la concision ; et néanmoins, il est profond et sublime ; d'une dialectique puissante, et d'une fécondité vraiment admirable. Il argumente, non avec l'hésitation d'un écolier, en suivant pas à pas les règles de la logique ; mais en maître, et avec magnificence. A mon sens, on s'éloignerait peu de la vérité, si l'on disait que Grégoire le Théologien et le divin Basile ont puisé, dans ses *Discours contre les Ariens*, comme à une source féconde, ce qu'ils ont dit de plus clair et de plus beau sur cette hérésie (1). »

(1) Photius, *Biblioth.*, c. CXL.

Ce même Grégoire qui fut son panégyriste et son ami, Rufin, saint Jérôme, saint Cyrille de Jérusalem, tous ses contemporains vantent également la force, la profondeur et la beauté de ses ouvrages.

Voici comment Érasme, le prince de la critique moderne, apprécie Athanase : « Si ce grand homme, dit-il, eût vécu dans un siècle plus tranquille, son éloquence aurait porté les fruits les plus excellents. Il possédait, en effet, cette qualité précieuse que saint Paulre garde comme la plus essentielle pour un évêque : le talent d'enseigner. Sa clarté, sa pénétration, la sobriété et la précision de son style le rendaient maître en ce genre. » Le comparant ensuite aux orateurs de la Grèce et aux Pères les plus célèbres, il ajoute : « Il n'est point dur comme Tertullien, fastueux comme Jérôme, lourd comme saint Hilaire, subtil et entortillé comme saint Augustin, et même saint Chrysostome. Il n'a point, comme Grégoire de Nazianze, l'abondance stérile d'Isocrate ou de Lysias, mais il es tout entier à l'explication des choses (1).» Remarquons-le d'ailleurs, à l'époque de la Renaissance les plus beaux écrits d'Athanase étaient totalement ignorés. Qu'aurait dit l'illustre critique, s'il avait pu lire les traités contre les Gentils, ceux contre les Ariens et ceux contre Apollinaire, la lettre à Epictète et l'apologie à Constance? N'avons-nous pas raison de croire qu'il eût égalé le grand évêque à l'orateur de la Grèce?

Mais que pensait d'Athanase notre grand siècle, le siècle par excellence, du bon goût et de la belle littérature?

Dans son admirable *Défense de la Tradition et des saints Pères*, Bossuet répond aux attaques dont ils étaient

(1) *Epist. ad Joannem Lincoln.*

l'objet de la part de Richard Simon. L'auteur de l'*Histoire critique* avait osé dire en particulier d'Athanase « que s'il n'avait rien de grand et d'élevé dans ses expressions, il était fort et pressant dans ses raisonnements. » « C'est précisément tout le contraire, s'écrie l'évêque de Meaux, car le caractère de saint Athanase c'est d'être grand partout; mais avec la proportion que demande son sujet. » Après avoir ensuite reproché à Simon, de n'avoir pas lu ces traités admirables « où l'expression suit toujours la grandeur des choses, » il le renvoie au passage de Photius que nous avons rapporté, et termine ainsi : « Mais ces beautés ne se prouvent pas par témoins à qui n'a pas le sentiment pour les goûter; .... Et je soutiens qu'il faut non-seulement être insensible à toutes les beautés du style, mais encore avoir ignoré le fond de la langue grecque, pour ne pas sentir dans ce grand homme, avec la force et la richesse de l'expression, cette noble simplicité qui fait les Démosthènes. Voilà sans contestation et du commun consentement des connaisseurs le vrai caractère de saint Athanase (1). »

Ainsi, c'est Bossuet qui compare le grand patriarche à ce Démosthène qu'il a lui-même surpassé. Ce témoignage nous dispense de beaucoup d'autres, et diminue nos regrets de n'avoir rien trouvé, sur le mérite d'Athanase, dans Fénelon et dans Fleury.

L'archevêque de Cambrai, qui, dans ses *Dialogues*, fait ressortir avec un goût si éclairé les beautés et les défauts de l'éloquence des Pères, ne nomme point Athanase. Fleury, dans ses *Discours sur l'histoire ecclésiastique*, traitant le même sujet, parle seulement de la force et de la subtilité de son génie; et Maury, dans son *Essai*,

(1) *Défense de la tradition*, t. IV, p. 149. Edit. Vivès.

résumant ce qu'avaient dit sur les Pères ces deux grands écrivains, n'insiste pas davantage. Le silence de ces éminents esprits serait encore plus absolu, que nous ne croirions pas qu'on pût en rien conclure.

Ne serait-il pas d'ailleurs possible de l'attribuer à l'absence, dans les œuvres du grand évêque, de ces discours familiers, où sa parole agitait et calmait à son gré ce peuple d'Alexandrie si ardent dans ses colères, et si enthousiaste pour lui? S'il en était ainsi, nous regretterions doublement ces chefs-d'œuvre, dont la perte ne lui aurait point permis d'obtenir pleine justice de la part de juges si compétents.

Est-ce pour le même motif, que l'auteur du Tableau de l'éloquence au IVe siècle, si juste appréciateur du mérite des Pères, a porté sur Athanase un jugement si sévère? Nous voudrions nous le persuader. « Ce n'est pas, dit-il, l'éloquence qu'il faut chercher en lui; » et plus loin : « Nul évêque du IVe siècle n'égala le primat d'Égypte pour l'élévation d'esprit et la fermeté d'âme; mais quelques-uns d'entre eux furent plus grands écrivains et plus habiles orateurs. Athanase, malgré son étude savante de l'histoire mythologique des Grecs, dédaigne presque leur littérature; il cite rarement Homère et n'aspire point à l'éloquence; son style enfin, autant qu'il nous est permis d'en juger, clair et naturel, a plus de gravité que de précision et d'éclat; il semble qu'il ne veut pas être un orateur, mais le dépositaire impassible de la vérité; sa puissance et sa gloire sont placées plus haut que les tribunes de la terre (1). » Malgré tout le prix de ces éloges, nous préférons le jugement de Photius, d'Érasme et de Bossuet.

(1) Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne*, p 114.

Quels étaient les formes, la marche, les procédés adoptés par ce grand génie, dans l'expression de sa pensée? Malgré tout l'intérêt que nous éprouverions à résoudre ces questions, l'étendue même de cette étude nous oblige à nous imposer des bornes; nous nous contenterons de quelques remarques, qui suffiront, d'ailleurs, à faire connaître ce qu'il y a de plus important.

De toutes les formes de discours que prend la pensée humaine, le dialogue est la plus simple et la plus en harmonie avec la nature. Depuis le premier enseignement que la mère donne à son enfant, sur ses genoux; le prêtre, au pied de l'autel, au jeune néophyte avant de l'admettre aux mystères; depuis la conversation vive et pittoresque du peuple, jusqu'aux sublimes entretiens de la science et de la philosophie, le dialogue est la forme universelle. Il conduit l'esprit pas à pas, par une route agréable et facile, de lumière en lumière jusqu'à la pleine révélation de la vérité. L'âme s'attache à cette vérité ainsi découverte, avec un amour d'autant plus sincère qu'elle croit l'avoir trouvée d'elle-même, qu'elle lui paraît être le prix de ses efforts. Aussi, les grands hommes dont le génie consiste surtout à comprendre et à imiter la nature, ont-ils, pour la plupart, adopté de préférence cette forme de langage.

Dans l'antiquité, l'éloquence et la poésie lui ont dû, pour une bonne part, leur éclat et leur puissance; mais c'est en particulier dans la philosophie et dans les ouvrages didactiques, que le dialogue prend toute son importance. Rome et la Grèce n'ont rien, en ce genre, de plus achevé et de plus beau, que les traités de Cicéron et les Dialogues de Platon. La clarté et l'élévation des idées, la justesse des comparaisons, la fécondité des développements : toutes les richesses du style et de la pensée y

éclatent dans leur magnificence, parce qu'elles s'y déploient dans la plus entière liberté.

Au dix-septième siècle Fénelon, et Malebranche ont heureusement imité les anciens; ils nous ont légué des ouvrages, dont le dialogue relève encore l'élégance et la beauté. Ne pourrions-nous pas dire, si quelque chose ici-bas pouvait être comparé à la parole d'un Dieu, que le Sauveur lui-même affectionnait dans ses discours, cette forme toute populaire? Dans les divines instructions qu'il adressait aux Juifs ou à ses disciples, sur les montagnes, dans le Temple ou aux bords du lac de Génézareth, il expliquait la loi et révélait les mystères, dans un dialogue simple et familier. L'Évangile n'est, sous le voile des plus touchantes paraboles, qu'un sublime dialogue entre le Verbe et les hommes qu'il vient instruire et racheter.

Athanase avait deviné toute la puissance de cette forme littéraire, dans les luttes de la doctrine; il avait compris que le dialogue est le moyen le plus efficace, pour éclairer les esprits égarés et pour réduire au silence les adversaires les plus obstinés. Aussi, s'en est-il servi dans presque tous ses écrits; non pas, il est vrai, avec cette forme expresse qu'il a dans Platon et dans Fénelon, mais au fond et en substance; nous croyons impossible de ne pas s'en apercevoir, même à une simple lecture. L'interlocuteur invisible pose, l'un après l'autre, tous les sophismes, toutes les objections de l'ignorance, du mensonge et de l'hérésie; non avec la sécheresse et l'aridité d'un scholastique, mais avec la précision et l'élégance d'un disciple de l'Académie. Athanase intervient ensuite, pour les frapper de ses foudres ou les renverser de sa logique invincible. Le dialogue est dans ses mains, contre un adversaire perfide,

le bouclier de la défense, l'instrument de la victoire.

Démosthène, Bossuet et Massillon ont employé le dialogue ainsi déguisé; il serait facile d'en citer des exemples et nous ne pensons pas qu'il soit téméraire d'avancer qu'ils lui doivent quelques-uns de leurs plus beaux mouvements.

Quant à la marche suivie par saint Athanase dans le développement de sa pensée, disons tout d'abord qu'il ne faut point lui attribuer cette méthode rigoureuse et savante, qui est comme un privilége de l'esprit moderne, et qui se fait remarquer dans les écrits de notre grand siècle. Il est certains principes sur lesquels le saint docteur aime à revenir, dans le cours de la discussion; nous l'avons fait observer plusieurs fois, surtout à l'occasion de l'Arianisme. Il répète souvent les mêmes textes, et rappelle aussi, dans la question suivante des raisons précédemment alléguées; quelquefois il renouvelle tout entière une série de preuves, développée dans un autre ouvrage, ou même dans un autre sujet. Mais, pour n'être pas la nôtre, sa marche n'en est ni moins sûre, ni moins lumineuse; il la dirige toujours avec un certain ordre assez régulier. Il réunit d'ordinaire, au commencement, les propositions qu'il doit combattre, comme dans ses ouvrages contre les Ariens, contre les Apollinaristes, etc. Il indique les sources diverses où il puisera ses arguments, comme dans le IIe livre contre Apollinaire : « La confession de la vérité, et la réfutation de l'erreur seront établies par le témoignage des prophètes, les enseignements des apôtres et les œuvres du Seigneur. » Avant de clore la discussion, il la résume toujours dans un paragraphe, où il groupe les textes et les preuves, avec une concision et une clarté parfaites.

Mais ce qui domine dans sa manière, c'est son insistance à mettre en lumière la vérité qu'il veut établir, à ne laisser jamais une erreur, sans l'avoir totalement détruite; à ne point toucher à une question sans la tourner sous toutes ses faces et à ne l'abandonner que lorsqu'il l'a, pour ainsi dire, entièrement épuisée. Profondément convaincu de la mission conservatrice confiée par Jésus-Christ à son Église, et du rôle tutélaire des décisions de Nicée, il les oppose toujours à ses adversaires, comme l'inébranlable rempart de la vérité. « Ce n'est pas la foi de l'Église, s'écrie-t-il, ce ne sont pas là les sentiments des Pères; vous violez la foi du concile. » Et néanmoins il ne sacrifie point l'Écriture: tout au contraire, elle est à ses yeux, comme la Tradition, la parole révélatrice du Verbe, le flambeau qui allume la foi dans les âmes que n'aveuglent point les passions et les préjugés. « Si après avoir lu ce que je viens d'écrire, dit-il dans son traité *de l'Incarnation*, vous vous appliquez sérieusement à la lecture des Livres sacrés, vous y apprendrez bien mieux et bien plus clairement la vérité de tout ce que j'ai avancé. »

La nature, la philosophie, la religion, la mythologie: son génie investigateur a tout scruté, tout approfondi, pour faire tout servir à la démonstration de la vraie doctrine. Souvent, il en fait jaillir de ces traits soudains qui éclairent la voie qui mène à Dieu et à son Christ. « Nourri, suivant l'expression que Bossuet appliquait à tous les Pères (1), de ce froment des élus, de cette pure substance de la religion, plein de cet esprit primitif, » il transforme tout en aliment qui vivifie, comme l'abeille transforme le suc des fleurs en un miel savou-

(1) *Défense de la tradition*, tom. IV.

reux ; il répand, autour de lui, l'influence réparatrice et tutélaire de sa science et de sa foi, comme le soleil féconde par ses rayons la nature, et donne à tous les êtres la vigueur et l'accroissement ; tout dans ses mains devient force, lumière et vie, comme le Verbe, dont il est l'infatigable et glorieux défenseur.

CHAPITRE XIV.

SAINT ATHANASE ET BOSSUET.

De toutes les merveilles dont l'art a embelli la célèbre basilique du Bramante, de Raphaël et de Michel-Ange, la chaire de saint Pierre n'est pas une des moins admirables. L'artiste a incarné dans le bronze l'immuable stabilité de la foi, appuyée sur la science et sur la vertu. Dans le chef-d'œuvre du Bernin, chaque docteur conserve, dans une action commune, une attitude diverse, image fidèle de la physionomie que l'histoire nous en a transmise. Saint Athanase, saint Chrysostome, saint Ambroise et saint Augustin soutiennent l'œuvre du Christ, dans le symbole de son unité, mais chacun, avec la force spéciale de son génie; ils agissent de concert, mais ils ne se ressemblent pas. Ce que nous disons de ces Pères est vrai de tous les autres; tous ceux que l'Église a inscrits dans ses fastes travaillent au progrès de la religion, mais par des moyens divers; ils gardent chacun la trempe naturelle de son caractère et de son esprit. Dans l'Église comme dans la nature, Dieu diversifie ses dons en les multipliant.

C'est précisément ce qui a rendu plus étonnants pour nous, les nombreux rapports que l'étude nous a ré-

vélés entre saint Athanase et Bossuet. Non pas que nous prétendions établir, entre ces deux grands hommes, un parallèle suivi; mais la ressemblance qui existe entre leurs ouvrages, leur caractère et leur génie est si frappante que nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de la signaler. N'est-ce pas aussi, comme nous l'avons dit en commençant, un moyen très-propre à faire mieux comprendre toute notre pensée sur le grand docteur de l'Orient, que de le comparer à un type de tout point plus rapproché de nous?

En écartant ce qui tient plus étroitement à la situation spéciale de chacun d'eux, pour Athanase les *Apologies*, pour Bossuet les *Oraisons funèbres* et le *Discours sur l'histoire universelle*, chefs-d'œuvre uniques dans leur genre, l'analogie qui se rencontre dans l'ensemble de leurs œuvres est singulièrement remarquable. Bossuet a composé des écrits dogmatiques, des ouvrages de controverse, des traités de spiritualité ; il en est de même d'Athanase. Est-ce à la conformité de leur position à l'égard de leurs adversaires, ou à celle de leur génie, qu'il faut l'attribuer? Nous pensons que c'est à ces deux causes ensemble. Quoi qu'il en soit, cette conformité n'avait point échappé à la perspicacité de Bossuet; car il répète souvent aux réformés : Vous faites comme les Ariens, nous n'avons qu'à vous répondre ce que leur répondaient saint Athanase et saint Hilaire.

Il ne serait pas impossible de montrer entre ces divers ouvrages la même corrélation que nous avons développée entre le traité des *Synodes* et *L'histoire des Variations*. Comme Bossuet, Athanase a écrit une *Exposition de la foi*, claire et succincte, où il déclare simplement, contre les Ariens, la doctrine enseignée dans l'Église ; il a aussi, pour en établir les preuves directes, un

Discours sur la foi, comme Bossuet a ses Fragments. Ses divers traités contre les hérésies correspondent aux Avertissements, à la *Réponse au Catéchisme de Ferry*, aux autres écrits de controverse, et sa *Vie de saint Antoine* aux divers ouvrages de spiritualité. Nous ne comparons pas les Commentaires des Psaumes de Bossuet à ceux de l'évêque d'Alexandrie ; le docteur du XVIIe siècle a largement mis à profit les travaux de tous les Pères postérieurs à Athanase ; mais quand ce dernier, surtout dans ses discours, touche à l'Écriture, il le fait, en général, avec une exactitude et une précision digne du Père des temps modernes.

Selon nous, la cause principale de ces analogies singulières se trouve dans la nature de leur génie et de leur caractère. Bossuet, c'est Athanase au XVIIe siècle ; comme Athanase, c'est Bossuet au IVe. C'est la même force, la même solidité, la même ardeur contenue et éclairée. Tous les deux ont pénétré, jusqu'à ces assises profondes qui portent l'édifice entier de la religion ; à la double lumière de la Tradition et de l'Écriture, ils ont vu et touché la pierre angulaire qui est Jésus-Christ. Athanase a défendu sa divinité aussi bien que son humanité ; Bossuet a maintenu tous les droits de la nature humaine et la réalité de sa coopération à l'œuvre du salut, sans porter aucune atteinte à l'efficacité toute-puissante de la grâce du Rédempteur. Athanase aurait défendu la doctrine de la justification contre la Réforme. comme Bossuet aurait fait triompher celle de la divinité du Verbe contre les Ariens ; la lumière de ces deux génies était la même. C'est ce qui explique comment, au IVe siècle, l'historien de saint Antoine a pu proclamer cette mystique si vraie et si raisonnable, que l'adversaire de Fénelon fit prévaloir avec tant d'éclat et d'autorité.

Bossuet a dit d'Athanase : Grand partout, ce mot le peint aussi lui-même ; la grandeur était le caractère de ces deux natures d'élite ; dans ces deux âmes, l'élévation, le zèle, la modestie, la modération et la fermeté sont égales. Bossuet, lui aussi, ne comprend pas « qu'on puisse se donner la peine de composer un livre dans le seul but de faire du bruit (1). » Lui aussi, il porte dans son cœur, le culte de la vérité, partout où on l'attaque il monte à la brèche ; il la défend : contre les réformés, contre les Jansénistes, contre ses propres amis, et peut-être, pourrions-nous ajouter, contre un monarque enivré de sa gloire et trop jaloux de sa puissance sur un épiscopat dévoué. Avec les préoccupations qui dominaient les esprits, l'habile modération de Bossuet ne fut jamais plus utile à l'Eglise. C'est du moins une interprétation permise par l'histoire et que nous aimons à accepter. Ses contemporains ont loué la douceur de son caractère autant que sa fermeté ; s'il approuva la révocation de l'édit de Nantes, il partagea l'opinion de son temps ; mais il blâma les dragonnades et repoussa toujours les moyens violents comme indignes de l'Évangile. On peut remarquer entre lui et Athanase quelque divergence dans la conduite, mais elle fut l'effet des circonstances et non le résultat des principes.

Cette différence des temps fait même ressortir une certaine supériorité d'Athanase sur Bossuet. L'Église en effet, au IVe siècle, était loin de ressembler à ce qu'elle fut au XVIIe.

Au dehors le paganisme était encore debout avec ses temples, son culte, ses fêtes et son sacerdoce ; le monde romain y était attaché par les liens les plus étroits :

(1) *Mémoires* de Ledieu.

ses lois, ses institutions, les traditions de son histoire, les gloires même de la patrie. Au dedans l'ambition et l'hérésie déchiraient, sans pitié, le sein encore tout sanglant de la société chrétienne. Que pouvait, en cet état, pour le triomphe de la foi, la protection récente et toujours si précaire des empereurs? Quand elle était sincère elle ne donnait à l'Église, avec l'odieux d'un appui presque stérile, que l'embarras d'une position disputée.

Sous Louis XIV, au contraire, l'union de l'Église et de l'État depuis longtemps consommée, les lois, les mœurs, les coutumes, l'éducation elle-même vivifiées, depuis dix siècles, par l'esprit chrétien assuraient au catholicisme, dans l'opinion et dans les âmes, un empire incontesté. Aussi Bossuet règne à Versailles, il est le conseiller du roi et l'oracle de la cour; Athanase, au contraire, proscrit, fugitif, poursuivi, erre d'exil en exil. Quand Bossuet ouvre la bouche, tous écoutent avec respect; les écrits d'Athanase composés à la hâte et lancés à la dérobée, sont accueillis par les uns, comme les définitions de l'Église, et par un grand nombre, repoussés ou mis en lambeaux. Sans doute, pour tout défenseur de la vérité, la vie est un rude combat, mais Athanase lutte presque seul contre l'hérésie, l'opinion et la politique; tandis que Bossuet, dans toutes ses controverses, est soutenu par la première nation du monde, qui encourage tous ses efforts et qui applaudit à ses succès. Si la gloire se mesure au péril et à la difficulté de la lutte, nous le demandons, qui a plus mérité d'Athanase ou de Bossuet?

CHAPITRE XV.

CONCLUSIONS.

Nous nous sommes proposé, dans cette étude, de faire mieux connaître saint Athanase, en appelant l'attention sur chacun des traits principaux de cette grande et belle figure. Tout en profitant largement des travaux si importants faits de nos jours sur les controverses dogmatiques du IVe siècle, c'est surtout dans les ouvrages du saint docteur que nous avons cherché nos documents et nos preuves. Nous en avons donné de longs et nombreux extraits; cela nous a paru nécessaire, pour que le lecteur pût juger par lui-même de la justesse de nos conclusions.

1° En général, saint Athanase ne traite, ni d'exégèse, ni de morale; la nature de son esprit, et les préoccupations du temps où il a vécu le portent vers les questions doctrinales.

2° L'hérésie a toujours été la cause directe ou indirecte de tous ses écrits. C'est pour défendre les enseignements de l'Église contre les attaques d'Arius, de Sabellius, de Macédonius et d'Apollinaire qu'il les a composés.

3° Il y établit : l'unité de la Trinité, la divinité du

Verbe, celle du Saint-Esprit, et la réalité de la nature humaine dans le Christ ; et il le fait avec une force et une solidité que nul parmi les Pères, avant ou après lui, n'a peut-être surpassées.

4° Toutefois, il ne se contente pas de conserver pur et intact le dépôt de la foi ; son génie creuse le dogme jusque dans ses profondeurs, pour découvrir le fondement qui le porte tout entier. Le Verbe fait homme, tel est selon lui, le centre vivant où viennent correspondre les divers éléments de la religion.

5° Après l'Écriture et la Tradition il ne trouve pas, pour arrêter l'audace des hérétiques, de frein plus puissant que les décisions de Nicée. Son traité des *Synodes* venge ce concile sur tous les points ; et oppose, victorieusement, l'immuable stabilité de la doctrine catholique aux perpétuelles variations des Ariens. Il a un rapport frappant avec l'ouvrage analogue de Bossuet contre les protestants.

6° La *Vie de saint Antoine* est une démonstration de la divinité de Jésus-Christ : ceux qui le servent et l'adorent pratiquent toutes les vertus, commandent aux démons et à la nature. L'influence exercée par cet écrit dans le développement de l'institut monastique en Occident fut considérable.

7° L'histoire de L'Église n'offre pas à notre admiration un plus beau caractère que celui de saint Athanase. C'est un heureux mélange de douceur et de fermeté, qui fait de lui le vrai type de l'évêque. Dans ses rapports avec l'État, avec le Pape, avec les hérétiques et avec tous ses contemporains, il reste toujours le même : ferme sur les principes, plein d'indulgence à l'égard des personnes.

8° Ses talents d'écrivain n'ont pas été appréciés tou-

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. DONNAUD,
RUE CASSETTE, 9.